



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. F. III A

70-71

GEORGETTE,

ou

LA NIÈCE DU TABELLION.



GEORGETTE,

OU

LA NIÈCE DU TABELLION,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Sic fata volunt!...

TOME PREMIER.

—

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET COMP[°].

—
1838



GEORGETTE,

ou

LA NIÈCE DU TABELLION.

CHAPITRE PREMIER.

Un intérieur. — Les mauvaises langues.

Il était sept heures du soir, et M. Rudemar, ancien Tabellion de Rambervillers, était occupé à mettre ses pantoufles, à desserrer les cordons de son gilet, à ôter sa perruque... Enfin, M. Rudemar se mettait à son aise, comme quelqu'un qui n'attend plus aucune visite, et qui va bientôt se livrer au repos.

Lorsque M. Rudemar eut fini, il avança son grand fauteuil devant la cheminée, s'étendit dedans, et ordonna à Gertrude, sa servante, de venir souffler le feu : on

était alors au mois d'avril, et le temps était très-froid.

Tout en se chauffant, notre homme étendait ses jambes sur les chenets, et semblait se regarder d'un œil de complaisance. M. le Tabellion avait, il est vrai, la jambe assez bien faite; joignez à cela des yeux noirs et vifs, une figure régulière, des manières aimables, un ton doux et galant; et vous ne serez point étonné que M. Rudemar, malgré ses cinquante ans, fût encore recherché par les petites maîtresses de Rambervillers. Mais, outre les avantages physiques, il en possédait de plus solides; il était bon, humain; on vantait partout sa charité, dont il avait donné la preuve, en prenant chez lui, et en élevant avec soin, une petite fille de quatre à cinq ans, qu'il nommait sa nièce, et qui, je me plaît à le croire, ne lui appartenait pas de plus près, malgré les propos que les mauvaises langues (car il y en a partout... *même en province...*) débitaient, de temps à autre, sur la naissance de Georgette: c'est le nom de la nièce de M. Rudemar.

Pendant tout le temps que Jacqueline fut gouvernante de M. le Tabellion, Georgette fut caressée, choyée, elle ne connaissait que le plaisir : la danse, la table, la promenade, remplissaient tous ses moments. Jacqueline la traitait avec une tendresse vraiment maternelle ; ce qui faisait encore jaser les mauvaises langues ; car on disait que, cinq ans auparavant, Jacqueline, engrasant considérablement, s'était plaint d'une hydropisie qui l'avait forcée d'aller passer plusieurs mois à son pays.

Ce fut donc quatre ans après ce voyage de Jacqueline, que M. Rudemar amena un jour chez lui la petite Georgette, la présentant à tout le monde comme la fille d'une sœur qu'il avait à Nancy, qui était veuve, et venait de mourir sans laisser aucune fortune à la pauvre Georgette, que la protection de son oncle le Tabellion.

Maintenant, lecteur, vous voilà au fait de la naissance de notre héroïne ; peut-être avez-vous quelques soupçons sur sa légitimité ?... Pensez-en tout ce qu'il vous plaira,

vous pouvez donner carrière à votre imagination ; car je vous avertis que l'histoire de Georgette ne dit pas un mot de plus sur ce sujet.

Georgette avait huit ans lorsque Jacqueline mourut. Ce coup fut bien cruel pour M. Rudemar ; il y avait long-temps que Jacqueline le servait, et en bon maître il s'y était attaché. Cependant, comme tout passe, la douleur du Tabellion s'apaisa ; il n'était ni d'âge, ni d'humeur à se passer de gouvernante ; il fallut donc s'occuper de ce choix important. Beaucoup de femmes briguaient l'honneur de remplacer Jacqueline !

La veuve Gertrude l'emporta sur ses nombreuses rivales.

Gertrude méritait bien qu'on la distinguât : trente-six ans au plus, des cheveux noirs, une taille bien prise, des formes séduisantes, puis, outre les qualités d'une gouvernante, elle possédait encore l'art de faire un dîner excellent, et M. Rudemar aimait beaucoup la table.

Malheureusement pour Georgette, la nouvelle gouvernante n'était pas aussi douce qu'elle était jolie. Adieu les attentions, les caresses, les plaisirs; Gertrude connaissait à fond toute l'histoire de la sœur de M. Rudemar; elle avait vu croître l'hydropisie de Jacqueline, et elle prit Georgette en aversion. D'ailleurs Gertrude avait une fille, et pour que son enfant fût seul élevé par M. le Tabellion, elle forma le projet hardi de mettre la pauvre nièce à la porte.

Les vieillards sont faibles quand ils sont amoureux. M. Rudemar avait la réputation de se laisser mener par ses gouvernantes. Gertrude était rusée; elle fit si bien, qu'au bout de deux ans, elle rendit Georgette idiote et méchante aux yeux de son oncle, qui ne ressentait plus pour elle qu'une très-légère affection.

Voilà où en étaient les choses, lorsqu'un samedi soir, M. Rudemar s'étala devant sa cheminée, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de ce chapitre.

CHAPITRE II.

Le dimanche. — Dîner. — Évasion.

« Gertrude ! — Monsieur ? — C'est de-
» main dimanche, mon enfant. — Je le
» sais bien, monsieur. — Oui, mais ce que
» tu ne sais pas, c'est que j'ai invité à dîner
» pour demain, M. Boullard et son épouse,
» le compère Jérôme, son ami Eustache,
» et mon voisin Toupin. — Eh, qu'avez-
» vous besoin de tout ce monde-là, bon
» Dieu !... Croyez-vous que je n'aie pas assez
» d'ouvrage dans le courant de la semaine ?
» non, il faut encore que je passe ma journée
» entière du dimanche à faire une cuisine
» d'enfer pour des gens qui ne viennent
» ici que pour manger !... — Allons, Ger-

» trude, calme-toi; tu sais bien, mon enfant, que j'ai agi ainsi par bienséance; » il est de ces honnêtetés qu'on se doit réciprocurement. — On n'aura rien à vous reprocher à cet égard, car vous êtes d'une politesse!.... Donner à dîner, ça coûte, ça, monsieur; passe encore pour le compère Jérôme, c'est un homme aimable, qui sait vivre, il a des attentions pour moi... (Gertrude se mirait en disant cela). Quant aux Boullard, ce sont des vilains, des ladres... Avez-vous jamais senti l'odeur de leur cuisine?... Mais madame Boullard a le don de vous plaire, avec ses petits yeux ronds et son gros nez en trompette!... pas plus de gorge que dessus ma main... Ah! que les hommes sont aveugles!... — Tu ne sais ce que tu dis, Gertrude. — Croyez-vous que je ne vous ai pas vu la dernière fois qu'ils ont soupé ici; Madame faisait la bouche en cœur, pendant que vous laissiez tomber votre fourchette pour avoir occasion de lui pincer le genou. — Gertrude, je vais me

» **sâcher!...—Votre ami Eustache , c'est un tatillon , qui regarde tout , furette partout , se mêle de tout , qui a toujours quelques mots piquans à vous adresser.... Mais je lui donnerai son paquet la première fois que cela lui arrivera!... Pour votre voisin Toupin , c'est un ivrogne , il est connu pour tel ; il ne vient ici que pour boire... mais il boit!... ah ! cela fait trembler!... ,**

Gertrude allait sans doute en dire encore plus long , et s'étendre sur le portrait de chaque convié , lorsqu'elle fut interrompue par Georgette , qui entra dans la chambre en pleurant et disant que Catherine l'avait battue . (Catherine était la fille chérie de dame Gertrude .)

« Qu'est-ce donc ? » demande M. Rudemar , en sortant de l'assoupissement dans lequel la tirade de Gertrude l'avait plongé . — « Pardine , ça se devine , c'est mamzelle Georgette qui fait tout ce tapage-là . — « Mon oncle , on m'a battue , » dit Georgette en soupirant . — « Taisez - vous ,

» pécore ; cette petite sotte est toujours à nous étourdir.... Allez vous coucher , et qu'on ne vous entende plus ! »

Gertrude pousse Georgette hors de la chambre ; elle la suit jusqu'à la soupente qui contient la couchette de notre héroïne. La jeune fille veut répliquer , mais un argument irrésistible la réduit au silence , et on lui annonce qu'elle se passera de souper , puisqu'elle a eu l'audace de se plaindre de Catherine.

Pauvre Georgette, tu te couchas en pleurant ! c'était ta coutume depuis la mort de Jacqueline. Cependant ce grenier , triste réduit de Georgette , était confident des projets de notre héroïne : elle dormait peu mais elle réfléchissait ; le caractère se forme à l'école du malheur. D'ailleurs , Georgette était fort précoce ; elle avait de l'esprit , de l'imagination. Enfin , puisque j'écris ses aventures , vous pensez bien , lecteur , que c'est parce que je les ai trouvées drôles.

Le résultat des réflexions de Georgette fut la résolution de fuir une maison dans

laquelle elle ne goûtait pas un moment de repos, et de courir le monde, quitte à mendier son pain, plutôt que de rester en but à la colère de Gertrude, aux tapes de Catherine, et aux injustices de M. le Tabellion.

Le fameux dimanche est enfin arrivé; tout est en l'air chez le Tabellion. Gertrude, qui veut faire briller son talent, surtout aux yeux du compère Jérôme, Gertrude fait des merveilles; toutes les casseroles sont sur le feu. Georgette a reçu l'ordre de ne pas quitter la broche, et Catherine est chargée de goûter les sauches.

Le compère Jérôme, qui vient toujours de bonne heure, se présente d'un ton mielleux; il salue Gertrude: celle-ci, en lui rendant révérence, laisse rouler dans les cendres une fort belle endouille qui devait former un plat de hors d'œuvre. M. Rudemar se désole; mais le compère Jérôme tire de dessous sa houppelande une belle dinde aux truffes, dont il fait hommage à Gertrude; à cette vue, tous les

visage s'épanouissent : M. Rudemar flaire la dinde avec ravissement, Gertrude regarde en souriant le compère Jérôme, et celui-ci, pour achever de lui être agréable, s'empare de la queue de la poêle, qu'il tient avec une grâce toute particulière.

L'heure du dîner sonne, M. et madame Boullard se présentent ; le mari est un gros homme tout rond, qui ne comprend que son commerce, et ne parle qu'après sa femme. Celle-ci est à peu près telle que Gertrude nous l'a dépeinte. Ils sont suivis de l'ami Eustache et du voisin Toupin. Chacun a mis son habit de fête. M. Eustache donne la main à madame Boullard, qui s'arrête pour faire une profonde révérence à M. Rudemar. Le voisin Toupin, qui marche derrière, se trouve avoir les pieds sur la queue de la robe d'indienne à grands râmalages. Madame Boullard, en terminant sa révérence, se sent tirée par quelque chose ; elle perd l'équilibre et tombe dans les bras du voisin, qui, n'étant pas préparé à la recevoir, cède à la violence

du choc , et se renverse à son tour , écrasant dans sa chute un pot de beurre de Bretagne qui se trouve malheureusement sous son centre de gravité. Le compère Jérôme , effrayé , lâche la queue de la poële , et M. Boullard trébuche sur la lèchesrite , en s'avancant pour recouvrir des charmes secrets que sa moitié laissait , par sa chute , exposés aux regards des amateurs.

Au milieu du bruit , des cris , du tumulte que ces accidens ont fait naître , Gertrude , seule , est restée calme ; c'est elle qui rétablit l'ordre ; elle s'avance et rabaisse la robe de madame Boullard (ce que ces messieurs ne se pressaient pas de faire). Le mari se débarrasse de la lèchesrite ; le compère Jérôme abandonne la poële à Georgette ; le voisin Toupin ôte le beurre qui se trouve à sa culotte , et la gaieté s'empare des convives ; on ne songe plus qu'à rire et bien dîner. Madame Boullard même ne paraît pas fâchée d'un événement qui rend ces messieurs encore plus galans avec elle ; ce qui faisait tacitement l'éloge de ce qu'on avait aperçu.

On se met à table ; jamais repos ne parut plus succulent : à chaque mets on s'extasie sur le mérite de dame Gertrude. Il fallait de pareils éloges pour la remettre de bonne humeur, car la chute de madame Boullard l'avait beaucoup contrarié !... L'aspect de la dinde aux truffes achève d'animer les esprits ; les bons mots, les petits contes vont leur train. Le compère lance des millades à Gertrude ; M. Rudemar laisse tomber sa fourchette, lorsqu'il croit que sa gouvernante ne le regarde pas ; l'ami Eustache entonne des couplets gaillards ; le voisin Toupin commence à chanceler sur sa chaise ; et M. Boullard se bourre de truffes, parce que sa femme lui a dit que c'était un manger très-sain. C'est une joie, une ivresse générale !.... excepté pour cette pauvre Georgette, chargée de servir tout le monde, tandis que Catherine dîne tranquillement près du feu de la cuisine.

Cependant la nuit vient, c'est l'instant du dessert. Gertrude est forcée d'aller à la cave, parce que le voisin Toupin fait ob-

server que les bouteilles sont vides. Le compère Jérôme offre de lui porter sa chandelle, elle accepte cette proposition. Les autres convives restent à table, et se trouvent bientôt dans une profonde obscurité. Le temps s'écoule, Gertrude et le compère sont encore à la cave; le voisin commence à s'endormir; M. Boullard est concentré dans son assiette; M. Rudemar profite de la circonstance pour faire jouer sa fourchette; mais l'ami Eustache, qui trouve le temps long, engage Georgette à aller voir ce qui se passe à la cave.

Georgette s'éloigne, mais ce n'est pas pour exécuter l'ordre d'Eustache, c'est pour mettre son grand projet à exécution: l'heure, le moment, tout lui semble favorable pour fuir la maison de son oncle. Elle entre à la cuisine, s'empare d'un panier, l'emplit de provisions, Catherine veut parler..... une paire de soufflets la rend muette et immobile: Georgette descend avec précaution l'escalier, la porte de la cave est au bas; par un excès de prudence

elle la ferme et en jette la clé dans le puits ; ensuite , ouvrant la porte de la rue , elle sort de la maison , et la voilà qui court..... qui court... sans réfléchir que personne ne pense à courir après elle.

CHAPITRE III.

Le Fermier Jean.

« Que fais-tu là, petite ? — Vous le voyez
» bien, je me repose, et je déjeûne. — Tu
» es en route de bon matin ! — Ça n'est
» pas étonnant, j'ai couché sur le grand
» chemin. — Bah ! et où vas-tu donc comme
» cela ? — Je n'en sais rien. — Mais d'où
» viens-tu ? — De quelque part où je ne
» veux pas retourner. »

Ce dialogue avait lieu sur la grande route, entre Georgette et un petit homme doué d'une physionomie ouverte, et dont la mise annonçait un riche cultivateur. Georgette avait couru toute la nuit, elle marchait sans s'inquiéter des chemins ; l'essentiel

pour elle, n'était de s'éloigner de la maison de M. Rademar; sa seule crainte était d'être rattrapée, car elle devinait les tristemens que Gertrude lui ferait endurer; enfin, exténuée de fatigue, elle s'était assise au point du jour sur le bord d'un fossé, et s'y était endormie jusqu'au moment où la faim lui avait fait ouvrir ses yeux.

Le petit homme qui avait interrogé Georgette restait devant elle, et la regardait avec intérêt; l'air décidé, la mine éveillée, la singularité des réponses de la petite fille (car Georgette n'avait alors que onze ans), tout en elle le surprenait. Quant à Georgette, elle ne faisait plus aucune attention à lui, et continuait à manger tranquillement une partie des provisions qu'elle avait emportées.

Au bout de cinq minutes, le voyageur recommença ses questions: « Comment t'appelles-tu? — Georgette. — Ton âge? — Bientôt onze ans. — Que sais-tu faire? — Lire, écrire, travailler. — Veux-tu venir avec moi? » Ici Georgette se mit à

réfléchir, puis commença à son tour à le questionner : « Où allez-vous ? — A Épinal à toucher un héritage, et de là je m'en reviendrai à Bondy, où je demeure avec ma femme. — Est-ce loin d'ici à Bondy ? » — Sans doute ; mais comme tu es trop jeune pour faire tant de chemin à pied, nous prendrons la diligence à l'endroit où je m'arrêterai. — Quoi ! j'irai en voiture ?... ah ! que c'est amusant !... je vais avec vous. — Mais ton père et ta mère ne pleureront-ils pas de ton absence ? — Ah ! monsieur, je n'ai jamais eu de papa ni de maman !... — En ce cas, lève-toi, donne-moi la main et partons. »

Georgette n'hésita pas, et la voilà en route, tenant d'une main son précieux panier, et donnant l'autre à son compagnon de voyage. Avant d'aller avec eux, faisons plus ample connaissance avec le petit homme.

Jean était un brave homme, dans toute l'acception du mot. Simple fermier, il avait épousé la bonne Thérèse ; ils demeuraient

près de Bondy et vivaient heureux et tranquilles ; leur fortune s'était accrue ; elle était plus que suffisante pour leurs besoins, et le seul chagrin de ce bon ménage était de ne pas avoir d'enfant. Jean, quoique brusque et bourra parfois, possédait un cœur sensible et une âme franche. Voilà quel était le protecteur que le hasard avait donné à Georgette.

Tout en marchant, Jean fit encore diverses questions à la jeune fille ; celle-ci finit par lui avouer la vérité, mais ne lui nomma point la ville qu'elle habitait. Jean n'insista pas, convaincu par le récit de Georgette, qu'elle avait été fort malheureuse ; il pensa que ce n'était pas faire mal que de la protéger et de la garder, puisque ceux à qui elle appartenait ne remplissaient pas avec elle les devoirs de bons parens.

La confiance la plus intime ne tarda pas à s'établir entre nos deux voyageurs. Jean se félicitait d'avoir trouvé un enfant auquel il portait déjà la plus tendre affection ; il devinait le plaisir qu'il causerait à Thérèse

en lui présentant celle qui allait leur tenir lieu de fille. Quant à Georgette, la joie qu'elle éprouvait d'être à l'abri des tapes de Gertrude, la mettait hors d'elle-même : elle riait, chantait, sautait, et charmait Jean par la vivacité de ses reparties. « Mor-guienne ! » disait le petit homme en lui-même, « v'là une jeunesse qui sera joliment espiègle ! »

Nos voyageurs arrivèrent à Épinal ; leur séjour dans cette ville ne fut pas long ; Jean étant seul héritier n'eut de procès avec personne, au grand déplaisir de messieurs de la chicane, qui, en Lorraine comme ailleurs, savent embrouiller les affaires. Jean, ayant réalisé ses fonds, prit Georgette dans ses bras et monta avec elle dans la diligence, qui devait les conduire à leur destination.

Nous allons les suivre, si vous le trouvez bon.... Ah ! je vous entends déjà, lecteur, vous écrier : encore une diligence, on ne lit que cela !..... Et pourquoi donc n'en ferais-je pas une aussi ? que m'importe

qu'on en ait déjà fait vingt, trente... cent même!..... pourvu que la mienne vous amuse, n'est-ce pas tout ce qu'il faut? Ne voyons-nous pas au spectacle, dans une pièce nouvelle, ce que nous avons vu cent fois dans les vieilles? ne courrons-nous pas toujours aux feux d'artifice, aux ballons, aux illuminations et autres nouveautés de ce genre? avec une nouvelle maîtresse ne faisons-nous pas la même chose qu'avec l'ancienne?..... Les manières, les modes, changent, le fond est toujours le même depuis que le monde existe; nous aimons, nous nous battons, nous mangeons, nous buvons, nous dormons, etc. ; et ce qui est très-heureux, c'est que cela nous amuse toujours; *et consequentia consequentium*, je puis bien faire aussi un chapitre de diligence.



CHAPITRE IV.

La Diligence.

La diligence était pleine, ceux qui l'occupaient formaient un ensemble tellement grotesque, que, pour nous en faire une juste idée, il faut examiner et détailler chaque personnage.

Dans la première place du fond est une vieille (soi-disant comtesse), qu'une soixantaine d'années n'empêchent pas de mettre du rouge et des mouches; à ses côtés repose son fidèle Azor, qu'elle regarde à chaque instant avec une tendresse toute particulière; sur ses genoux elle tient une cage renfermant un gros perroquet, qui partage avec Azor les bonnes grâces de sa

maitresse. La vieille tient outre cela un gros livre qu'elle lit avec attention, n'interrompant sa lecture que pour donner des gimblettes à son chien, et du biscuit à son perroquet.

Près de la vieille est un sous-officier dont la mine franche et l'humeur joviale inspirent la gaîté; près de lui une nourrice, jeune, fraîche, gentille, tient sur ses bras un petit pouillard, dont elle apaise les cris en lui faisant sucer un sein blanc comme la neige, que, par parenthèse, le militaire lorgne avec complaisance toutes les fois que l'occasion s'en présente, au grand scandale de la vieille coquette, qui soupirait, se retournait, se remuait inutilement.... elle n'avait plus rien qui méritât d'être lorgné.

En face la nourrice est assis un homme d'un certain âge, à la figure rubiconde, au teint fleuri; son ventre, qui dépasse ses genoux, lui laisse à peine la faculté de voir à trois pieds de distance; malgré cela notre homme, de crainte d'éprouver une faiblesse, mange une brioche à chaque quart

d'heure, en ayant soin de l'arroser avec un demi-verre de rhum, dont il tient une bouteille entre ses jambes.

A la droite du gros monsieur était un individu en habit de soie, veste et culotte pareille, ayant sur la tête un chapeau à trois cornes qui lui cachait presque les yeux, et à son côté une grande épée semblable à celle de nos crispins de comédie. La misére de ce burlesque personnage formait un contraste piquant avec la rotundité de son voisin.

Enfin la dernière place était occupée par Georgette, qui, s'embarrassant fort peu de ses compagnons, dormait pendant une grande partie de la journée. Quant à Jean, il était dans le cabriolet près du conducteur.

Les premières lieues se firent assez silencieusement, suivant l'ordinaire : la vieille biseait, le militaire fumait sa pipe, la nourrice donnait à téter à son poupon, le gros monsieur prenait du rhum et secouait son ventre, son voisin ne cessait de toucher et

de regarder sa vieille rouillarde, et Georgette dormait.

Le silence fut rompu par un altercation qui survint entre la vieille et le chevalier, dont l'épée se trouvait entre les jambes de la dame : « En vérité, Monsieur, vous devriez bien faire attention, voilà deux heures que vous ne cessez de remuer cette grande hallebarde !... elle me gêne considérablement !... — Sandis, Madame, elle en a gêné bien d'autres, je vous réponds ! » (On voit à l'accent quel était notre personnage.) « C'est toujours fort désagréable, et je ne vois pas nécessité de porter une arme semblable dans une diligence. — Vous ne la voyez pas ? Capédebiou !... apprenez qué depuis trente ans qué je suis au monde, cette épée ne m'a jamais quitté ; mon grand-père la plaça lui-même sur mon berceau ; il la ténait dé son aïeul, qui s'en servit si glo- rieusement contre les Maures, qué le roi des Lombards, qui combattait alors contre les Abencérages, lui offrit dé lé faire

» connétable dé son artillerie; depuis cé
» temps, nous n'avons pas dérogé, et, à
» l'âge de cinq ans, jé mé servais dé cette
» épée, comme jé m'en sers à présent! »

La dame, n'ayant rien à répondre à de pareilles raisons, allait reprendre sa lecture, lorsque le militaire, en se remuant, poussa un peu rudement le chien, qui se mit à japper; la vieille jette des cris effroyables et laisse tomber sa cage, en voulant secourir plus vite le fidèle Azor; l'enfant, effrayé, crie de son côté; la nourrice se met à rire, ce qui augmente la colère de la vieille.

« Prenez donc garde, M. l'officier, vous
» allez étouffer mon pauvre Azor!... — Au
» diable le chien et le perroquet! voilà bien
» du bruit pour une bête! — Il est vrai
» que ça mange plus que ça ne vaut » (dit
le gros monsieur en riant du dépit de la
duègne). — « Ah! mon dieu, je crois qu'il
» est blessé... et mon perroquet ne dit plus
» rien.... Jacquot! Azor! Jacquot!.... —
» Donnez-leur à téter, mille cartouches!...
» tenez, voilà un enfant qui fait moins de

» bruit qu'eux. — Le pauvre petit! il ne
» sait pas tout ce que ça veut dire; mais
» me vous gêne-t-il pas, M. le militaire? —
» Me gêner! non sacvhieu!... il est gentil
» comme tout. — Vous êtes bien honnête,
» Monsieur. — Je ne donnerais pas ma
» place pour tout l'or du monde!... — Lé
» camarade doit se trouver au mieux, assis
» auprès de Vénus, on le prendrait pour
» le dieu Mars. — Qu'est-ce qui vous parle
» de Mars et de Vénus, à vous? — C'est uné si-
» gne, camarade, par laquelle j'étrouvais..
» — Une figure, mille bombes!... gardez vos
» figures pour vous; sinon je pourrais bien
» m'en prendre à la vôtre, quoiqu'elle soit
» un peu longue et qu'elle ressemble déjà
» à une vieille cartouche mouillée. »

Le Gasoon tourna la tête d'un autre côté, eut l'air de n'avoir pas entendu, et regarda, par la portière en se promettant bien de ne plus parler de la mythologie à des gens qui ne la comprenaient pas. .

» Est-ce le Cuisinier bourgeois que Ma-
» dame lit avec tant d'attention?» (C'est le

gros monsieur qui s'adresse à la vieille.)
— « Le Cuisinier bourgeois !... Non, Monsieur, je ne trouverais aucun charme
dans une semblable lecture !... — Tant
pis pour vous, Madame, car c'est un
excellent livre; c'est peut-être l'épicurien
français que vous tenez ? — Pas davan-
tage, Monsieur, je lis un roman d'Anne
Radcliffe, et j'en suis à l'endroit où la
jeune héroïne sort à minuit de sa cham-
bre pour aller visiter la tour du nord....
— Cette demoiselle-là ferait bien mieux
de se coucher, il me semble, au lieu d'al-
ler ainsi courir la nuit toute seule. — Se
coucher, Monsieur, se coucher !... est-ce
qu'une tendre victime de la barbarie
d'un tyran oppresseur doit se coucher
et dormir comme une fille de bouti-
que ?... — Ma foi, je croyais que tou-
tes les femmes étaient faites de même.
— Ah ! Monsieur, on voit bien que vous
ne lisez pas les romans anglais ! vous y
verriez des demoiselles qui parcourent
toutes les nuits des souterrains, sans avoir

» peur ; qui parlent à des spectres, sans
 » trembler ; qui passent les journées occu-
 » pées de leur amour, sans jamais songer
 » à dîner et à souper !... qui, pour suivre
 » par un amant brutal, sont souvent sur-
 » prises endormies, et dont la vertu, mal-
 » gré toutes ces rencontres, ne reçoit ja-
 » mais le plus petit échec !... vous y ver-
 » riez... Ah ! mon dieu, qu'elle odeur !...
 » ah ! quelle odeur ! c'est une infection !... »

Le poupon de la nourrice avait inter-
 rompu la tirade de la comtesse par un des
 accidens si communs aux enfans de cet âge.
 La nourrice s'empressa d'examiner le petit,
 le gros monsieur prit du tabac, le mili-
 taire bourra sa pipe, et le Gascon se pinça
 le nez. Pendant ce temps, la vieille se con-
 fondait en lamentations. « C'est une peste !...
 » Ah ! ciel ! peut-on emporter un enfant
 » dans une voiture !... il fallait le mettre
 » sur l'impériale. — Pardi, c'est ça, avec
 » les paquets ; il aurait été bien, ce pauvre
 » petit !... — Du moins il ne nous eût pas in-
 » fectés. — Vraiment ! vous v'là ben ma-

» Iade ! vous en faisiez autant il y a soixante
» ans... — Taisez-vous, pécore, ou je... »
(La voix manqua à la vieille; le mot de
soixante ans l'avait suffoquée.) — « Allons,
» mille cartouches ! est-ce fini ? Donnez-
» moi votre enfant, ma petite mère... » et
le galant militaire enleva le poupon, afin
que la nourrice puisse chercher du linge.
Par ce mouvement, le derrière de l'enfant
se trouva contre le visage de la duègne ;
mais, effrayée par les regards et la voix du
protecteur de la nourrice, elle n'osa pas
en dire davantage, et reprit, en soupi-
rant, son chien, sa cage et son livre.

Le calme fut ainsi entièrement rétabli :
la nourrice remporta une victoire com-
plète, dont elle remercia de l'œil et du ge-
nou son galant défenseur, qui continuait de
jurer que l'enfant ne sentait rien ; le Gas-
con assurait que cela était la vérité : il avait
pris le parti d'être toujours de l'avis du
militaire, de crainte d'événemens. Nos voya-
geurs arrivèrent ainsi à l'auberge, où ils
devaient passer la nuit.

CHAPITRE V.

L'Auberge.

« Allons, réveille-toi, mon enfant, » dit Jean en prenant Georgette dans ses bras pour la descendre de la voiture. — « Est-ce que nous sommes arrivés ? » demanda Georgette en se frottant les yeux. — « pas encore, mais c'est ici que nous allons souper. — Tant mieux, car j'ai bien faim! — Cette petite n'est pas sotte, » dit le gros monsieur, en s'élançant hors de la diligence avec toute la légèreté dont il était susceptible, et courant de suite à la cuisine, afin de s'assurer par lui-même de la manière dont ils seraient traités.

« Prenez bien garde à ma cage.... Don-

» nez-moi mon chien, monsieur le conducteur... — Eh ! vous faites plus d'embarras avec toutes vos bêtes que dix voyageurs ensemble ! — Ne faut-il pas prendre soin de ces innocens animaux ? — Ah ! si vous m'aviez dit en payant votre place que vous aviez une ménagerie, je me serais arrangé autrement. »

Le conducteur, ennuyé des plaintes de la vieille, jette, dans la première salle, Azor au milieu des paquets ; l'animal délicat se met à aboyer, ses cris douloureux sont entendus de sa maîtresse ; déjà elle avait le talon sur le marche-pied de la voiture, tenant d'une main la cage de Jacquot, et de l'autre se retenant à la portière, au bruit que fait le chien, elle ne doute pas qu'il ne lui soit arrivé malheur ; elle veut voler à son secours, et saute trois marches au lieu d'une, en lâchant la portière qui la retenait ; mais, par un hasard funeste, sa robe, s'accrochant dans l'intérieur de la diligence, l'empêche d'arriver jusqu'à terre, et elle reste suspendue, montrant, aux regards

des passans, des appas qui certes ne méritaient pas , comme ceux de madame Boulard , d'être mis au grand jour.

La position de la dame était cruelle ; dans son désarroi, elle avait lâché la cage de Jacquot , et les plaintes d'Azor se mêlant aux ricanemens des voyageurs ,achevaient d'irriter ses nerfs. Ne pouvant plus supporter sa situation , elle s'agitait avec violence , sa robe craque, se déchire, et la vieille tombe lourdement le derrière sur la cage de l'oiseau chéri... mais, oh ! comble d'infortune ! la cage se brise, et elle étouffe avec son postérieur le malheureux Jacquot , qui lui enfoncée en mourant son bec dans les fesses.

La duègne jette les hauts cris ; on accourt , on craint qu'elle ne soit blessée , on la prend , on la retourne , le militaire et le Gascon vont l'enlever... mais chacun reste stupéfait , en apercevant Jacquot écrasé sous les jupons de sa maîtresse. Jean la fait revenir à elle , le militaire se charge de retirer l'oiseau de la partie blessée , le Gascon s'écrie que c'est la première fois qu'il voit

prendre un lavement avec un bec de perroquet, et le gros monsieur se recule, parce que la vue de la blessure lui ôte l'appétit.

Laissons un peu la dame, s'empressant de rassembler les restes du malheureux Jacquot qu'elle compte bien faire empailler, et retournons près de Georgette que nous avons oubliée depuis quelques instans.

Georgette était dans la grande salle de l'auberge ; auprès d'elle venait de s'asseoir un jeune homme de treize à quatorze ans, d'une jolie figure, et dont la voix douce, le ton poli et toutes les manières, annonçaient une bonne éducation. La conversation fut bientôt établie entre les deux jeunes gens. Charles (c'était le nom du jeune voyageur) fut enchanté de l'esprit, de la vivacité de Georgette. Mais, avant d'aller plus loin, faisons tout-à-fait connaissance avec ce nouveau personnage, qui doit nous intéresser, puisqu'il tiendra une place importante dans l'histoire de Georgette.

Charles était fils du marquis de Merville, gentilhomme français qui, après avoir passé

une partie de sa jeunesse à voyager, était venu se fixer dans une terre qu'il possédait en Lorraine, où il s'était marié avec une femme jeune et jolie, mais dont il n'était nullement amoureux.

M. de Merville était un peu original : il croyait que, pour être parfaitement heureux, il fallait rencontrer une compagne née pour nous ; la sympathie devait la faire reconnaître ; en l'adorant et en lui inspirant autant d'amour à la première vue, on était sûr d'avoir trouvé la femme qui possédait les mêmes goûts, les mêmes désirs, les mêmes sentiments que ceux que l'on éprouvait soi-même. Mais en vain M. de Merville avait parcouru l'Europe, l'Asie et une partie du Nouveau-Monde pour chercher l'objet qui devait sympathiser avec lui. Comme il était fort laid, aucune femme ne devint amoureuse de lui en le voyant. Fatigué de ses voyages, il prit le parti de se marier comme les autres. La jeune Adrienne de Vallencourt, fille sage et bien élevée, le rendit aussi heureux qu'il pou-

vait l'être avec ses 'chimères , et le jeune Charles fut le fruit de cette union.

Ce jeune homme avait hérité des douces vertus de sa mère et un peu de la singularité de son père. Sensible , aimant, s'attachant trop légèrement à ce qui le séduisait, il fallait les conseils de sa mère pour lui faire apercevoir la différence qui existe entre un goût frivole et un attachement réel, entre un caprice et une passion. Heureusement il possédait, dans madame de Merville, un guide sûr et fidèle, et les conseils de la raison se recevaient sans ennuis, accompagnés des caresses maternelles.

Charles fut envoyé, à huit ans , dans un des meilleurs colléges de Paris. Chaque année il venait passer les vacances près de ses parens. C'est en venant de faire un de ces voyages que le jeune homme, accompagné d'un vieux domestique de ses parens , s'était arrêté dans l'auberge où il avait rencontré Georgette.

A onze ans et à quatorze on a bientôt lié connaissance. Les jeunes gens se racon-

taient leurs aventures. Georgette fit à Charles un récit détaillé de tout ce qui lui était arrivé. Ce jeune homme lui fit des remontrances sur la manière dont elle avait quitté son oncle ; mais Georgette avait pris son parti, et elle eut le talent de lui prouver qu'elle n'avait pas eu tort ; ensuite, agissant déjà comme la fille de Jean, elle invita Charles à venir la voir à la ferme de Bondy, ce qu'il lui promit dès qu'il serait maître de son temps.

Leur entretien fut interrompu par l'arrivée des voyageurs qui entraient dans la salle pour souper. Charles remonta dans sa chambre, en promettant à Georgette de lui dire adieu le lendemain matin.

Le souper était soigné, grâce aux soins du gros monsieur, que l'on apprit être un marchand de bœufs rétiré. « Sandis ! » s'écria le Gascon approchant de table, « je » né soupé pas ordinarément, mais cé » soir, je mé sens en appétit: d'ailleurs, je » veux vous tédir compagnie.— Ce souper- » là nous coûtera cher » dit la nourrice en

s'asseyant. — « Pour six francs par tête ,
» vous en serez quittes » dit l'hôte en ôtant
son bonnet. — « Six francs !... c'est un
» bébus... et quand je suis à table , je né
» laisse jamais payer les dames !.. » En ache-
vant ces mots , le Gascon prit place , et
chacun en fit autant.

La route avait donné de l'appétit aux voyageurs ; on fit honneur au souper. Le chevalier gascon, tout en répétant qu'il ne souhaitait jamais , s'en acquittait cependant à merveille , et surpassait en vitesse le gros marchand. Celui-ci , désespéré de ce que le Gascon avait toujours les meilleurs morceaux ; manquait à chaque instant de s'étouffer , en voulant rattraper son affamé convive; mais grâce à une petite servante , qui lui frottait le ventre , et à Jean , qui lui donnait de grands coups de poing dans le dos , notre homme se tirait de l'état pénible dans lequel sa gourmandise le mettait. Le chevalier étant enfin rassasié , son adver-
saire mangea plus tranquillement , et la gaieté devint générale. L'accident arrivé à

la vieille fit le sujet de la conversation ; ces messieurs se permirent des plaisanteries un peu grivoise sur les parties blesées : heureusement, les dames qui écoutaient aimait assez le mot pour rire. Au dessert, le vin acheva d'échauffer les convives ; le militaire était fort empressé auprès de la nourrice, qui ne faisait que très-peu la cruelle ; le marchand de bœufs qui, lorsqu'il avait bien mangé, avait aussi un penchant très-prononcé à la tendresse, agaçait la petite servante, jeune blonde, haute en couleur, taillée en force, dont la chute des reins se rapprochaient un peu trop des mollets, mais bien faite, cependant, pour captiver un homme qui ne cherchait que l'essentiel. Le Gascon seul était sage, et paraissait réfléchir assez profondément, lorsque l'aubergiste vint annoncer que les chambres étaient prêtes.

On se leva, on se parla à l'oreille ; on se quitta peut-être avec l'espoir de se revoir bientôt. Tout annonça que la nuit ne sera pas calme.... Je dois pourtant vous racon-

ter cela.... cherchons la manière la plus présentable.... Ah ! si j'avais la plume du Bon Homme !.....

**Je l'ai cent fois éprouvé,
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe , en sa faveur, à la chose pardonne,
Vous ne faites rougir personne ,
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin , aujourd'hui , de cet art important.**

CHAPITRE VI.

La nuit aux Aventures.

Le silence le plus profond régnait dans l'hôtellerie ; tout était tranquille ; minuit était sonné ; rien ne semblait devoir troubler le repos du paisible voyageur... mais ce calme trompeur n'était que le précurseur d'un violent orage.

Georgette dormait, comme on dort à dix ans lorsqu'on a bien soupé la vieille ; Jean comme un homme qui a la conscience pure et point de soucis ; laissons-les dormir.

Un malheureux chat, qui remplissait le voisinage du bruit de son amour, était alors sur le toit de la maison, au-dessus de la fenêtre de la chambre de l'aubergiste,

et à côté de la lucarne qui éclairait le modeste grenier où reposait la jeune servante: ce grenier se trouvait par conséquent au-dessus de la chambre du maître.

Je ne sais si l'aubergiste logeait sa servante près de lui pour l'avoir sous la main en tout temps. Notre homme était marié; sa femme venait d'atteindre son dixième lustre; elle ne voyait pas plus loin que son nez (et elle était camarade); l'aubergiste, beaucoup plus jeune qu'elle, était un peu volage!... et fort capable de rendre visite à la mansarde pendant le sommeil de sa douce moitié!.. Mais revenons à notre chat.

Le matou, qui avait sans doute un rendez-vous sur le toit, se promenait depuis long-temps, lorsque des miaulements, partis de la cour, vinrent frapper son oreille. Reconnaissant la voix de sa belle, il veut descendre précipitamment; mais, contre l'ordinaire de ses pareils, il fait un faux pas, dégringole jusqu'à la lucarne, en brise le carreau, et tombe lourdement dans l'intérieur du grenier.

L'aubergiste était couché près de sa tendre épouse, qui ne dormait pas cette nuit-là comme à l'ordinaire, ce qui contrariait beaucoup son mari; car ce monsieur s'étant aperçu, durant le souper, des agaceries du gros marchand, et des œillades de sa servante, s'était bien promis de s'assurer, pendant la nuit, si ces soupçons étaient fondés.

On doit juger de son dépit en voyant l'insomnie de sa femme; en vain il faisait semblant lui-même de ronfler. Madame, qui était montée sur la plaisanterie, l'agaçait et le pinçait, en lui reprochant sa froideur. Tout à coup, un bruit violent retentit au-dessus de leurs têtes; l'aubergiste, qui cherche une occasion pour se lever, saute aussitôt en bas du lit...

« Où vas-tu donc Lolo, » demandé, avec inquiétude, sa chère compagne? — « Parbleu! n'as-tu pas entendu le bruit extraordinaire qui vient de se faire là-haut? — Si fait, mon bonhomme, mais c'est Fanchette qui ayant besoin de se lever, aura jeté une chaise à terre. — Non, ma-

» dame, ce n'est point Fanchette qui a fait
» le bacchanal que j'ai entendu... ou elle
» ne l'a pas fait seule, et c'est ce dont je
» suis bien aise de m'assurer.—Cependant,
» mon bonhomme... » Mais mon bon-
homme était déjà loin, aux grands regrets
de sa tendre moitié, fort mécontente d'un
événement qui dérangeait l'emploi de sa
nuit : laissons-la se lamenter en attendant
son cher époux, et suivons celui-ci dans sa
course nocturne.

En deux sauts il est à la porte du grenier, elle est entr'ouverte..... « Bon, dit-il,
» premier indice !.... » Il s'avance doucement.... quelque chose passe rapidement
entre ses jambes... il les serre pour retenir
l'objet... et reçoit deux coups de griffes
dans les mollets ; il se hâte alors de laisser
le champ libre à l'animal, qui se sauve tout
étourdi de sa chute. Notre homme s'approche
du lit de la petite servante !... il tâte...
le lit est vide... second indice !... plus
de doute que la traîtresse ne soit occupée
avec... mais, comment les surprendre ?

quel moyen employer pour se venger d'une manière éclatante?.. L'aubergiste était enfoncé dans ces réflexions, lorsque le bruit des pas de quelqu'un qui s'avancait doucement vers le grenier, fixe son attention il se jette sur la couchette, après s'être armé d'un gros bâton noueux, et attend, avec anxiété, les événemens.

On pousse la porte : à la faible clarté de la lune, l'aubergiste distingue un homme en chemise. « Es-tu là, ma petite? » demande une voix que l'on rend aussi tendre que possible. — « Oui, oui, je t'attends, » répond l'aubergiste d'un ton de fausset. Il avait reconnu le gros marchand, et lui préparait une réception capable d'éteindre l'ardeur la plus vigoureuse. « Ennuyc
» de voir que tu ne venais pas dans la re-
» mise où tu m'avais donné rendez-vous,
» je suis monté à cette chambre où tu m'a-
» vais d'abord dit que tu couchais.... je ne
» l'ai pas trouvée sans peine!... je m'étais
» perdu dans tous ces escaliers... mais en-
» fin, mé voilà près de toi..... et je vais

• être bien dédommagé de mes peines ! » En achevant ces paroles, dont l'aubergiste n'avait pas perdu un mot, notre amoureux saute sur le lit où il croit goûter la suprême félicité..... mais au lieu d'un baiser qu'il s'attend à cueiller.... c'est une volée de coups de bâton qu'il reçoit sur les épaules. Le malheureux amant n'a pas le temps de se reconnaître... le bâton roule sur ses reins avec une incroyable agilité.... Épouvanté de cette réception , il se sauve en criant à tue-tête qu'on l'assomme ; il saute , quatre à quatre , les marches de l'escalier , enfile plusieurs détours , pour dérouter son impitoyable batteur , se jette , avec violence , contre une porte qui cède au poids de son corps... la referme sur lui avec soin , et rend grâce au ciel d'avoir échappé à celui qui le traitait avec tant de rigueur. Laissons-le respirer un moment ; revenons à l'aubergiste.

Son dessein n'était pas de poursuivre le marchand ; sa vengeance était satisfaite de ce côté ; mais, d'après ce qu'il avait entendu,

il voulut se rendre à la remise, espèce de hangar, situé près du jardin, et qui, pour l'instant, était rempli de bottes de paille et de foin : c'est là que devait être Fanchette.

Notre jaloux descend; chemin faisant, il rencontre plusieurs voyageurs et les domestiques de la maison qui ont entendu les cris du marchand, et cherchent à découvrir ce que cela peut être; l'aubergiste feint de l'ignorer comme eux, et de courir pour en savoir la cause : notre homme pensait, avec raison, qu'il ne devait pas faire connaître la manière dont il traitait les voyageurs : cela n'eût pas achalandé son auberge.

On allume des flambeaux ; on suit le maître de la maison, qui marche vers la cour ; on arrive à la remise, qui est entourée de planches de bois à demi-pourries ; on va pénétrer dans l'intérieur.... lorsque l'on croit entendre des cris plaintifs partir du côté opposé.... on se retourne.... on écoute.... plus de doute : la voix sort du fond d'un puits, placé à dix pas de la re-

mise , et qui n'a , pour garde-fou , qu'une planche de six pouces de haut.

Quelqu'un est , à coup sûr , tombé dans le puits : heureusement , il n'est pas très-profond ; deux garçons de l'auberge attachent un grand sceau à la corde , un autre se met dedans ; on le descend doucement avec des lanternes ; bientôt il crie que l'on retire la corde , mais le sceau est devenu tellement lord , que trois hommes ont de la peine à le faire remonter ; enfin il reparaît ; le garçon tient dans ses bras le militaire , vêtu aussi légèrement que l'était le marchand en allant au grenier , et à demi-mort de frayeur et de froid : étonnement général des assistans.... l'aubergiste l'avait pris d'abord pour le pauvre battu... mais il reconnaît bientôt son erreur ; et , pendant que l'on s'occupe à faire revenir le militaire , il s'avance , avec une partie des curieux , vers la remise pour y chercher d'autres personnages.

D'abord , on n'aperçoit rien ; on écoute : le plus profond silence règne dans le han-

gar. L'aubergiste présume qu'on n'a pas attendu sa visite pour se retirer, il va en faire autant... lorsqu'il aperçoit quelque chose de blanc sous une botte de foin.... Il avance... c'est encore le pan d'une chemise !... il jette au loin les bottes de foin, et montre, aux spectateurs étonnés... la petite servante et la nourrice, blotties toutes deux sur la paille !

..... dans le simple appareil
De deux beautés qu'on vient d'arracher au sommeil.

O fortunés voyageurs !... que vous êtes heureux !... Le spectacle de deux jolies femmes, groupées presque nues sous des bottes de foin, vaut bien, à mon avis, les monstrueuses curiosités que l'on vous fait voir pour dix centimes, à Paris, depuis la Madeleine jusqu'à la place de l'Éléphant.

Cependant, nos deux fillettes tremblaient, non pas de froid (elles étouffaient sous la paille), mais de honte, de dépit, de se trouver, dans un pareil costume, exposées aux regards de tous les voyageurs. On eut

pitié d'elles, et on les engagea à se lever sans crainte, et à gagner leurs gîtes le plus vite possible, l'aubergiste remettant au lendemain toute explication. Déjà ces dames s'étaient levées essayant de cacher une partie de leurs charmes avec quelques poignées de foin. Les curieux sortaient de la remise et allaient rentrer dans l'auberge... lorsque des cris se firent entendre du côté de l'escalier, et bientôt la vieille dame aux animaux, descendant les marches avec précipitation, et aussi légèrement vêtue que nos deux jeunes filles, vint se jeter au milieu des voyageurs, en criant à tue-tête : « Au voleur!... au meurtre!... au viol!... »

« Au viol!... » répète-t-on de toute part en reconnaissant la vieille, et en regardant, avec plus d'étonnement que de plaisir, une gorge qui tombait négligemment sur un ventre en persienne, malgré tous les efforts que l'on faisait pour tenir cela en place. « Au viol! ma chère dame; mais vous rêvez, sans doute? — Non, non, Messieurs, je ne rêve pas : un homme est entré dans

» ma chambre... il étaien chemise... il s'est
» précipité sur mon lit... Oh! mon Dieu!
» tu as protégé ma vertu! Je me suis éveillée
» en sursaut, bien heureusement! car,
» sans doute, il aurait profité de mon sommeil
» pour accomplir ses infâmes desseins!
» et je suis parvenue, non sans peine, à me
» dégager de ses bras!...—Mais, étes-vous
» bien certaine que c'était un homme? —
» Si j'en suis certaine...? à n'en pas douter, Messieurs!... »

Les voyageurs, fort surpris du récit de la vieille, et très-curieux de savoir quel pouvait être le malheureux que le démon de la concupiscence avait poussé à cet attentat, allaient monter à la chambre de la dame... mais, au même instant, des coups redoublés se font entendre à la porte de la rue. « Morbleu!.... dit l'aubergiste, cela finira peut-être?... » On court à la porte, on ouvre, et on voit entrer la maréchausée, ramenant le chevalier de la Garonne dans le même costume que les autres, mais tenant un petit paquet sous le bras.

« Parbleu ! s'écria l'aubergiste, tous ces gens-là se sont donné le mot pour se promener en chemise au milieu de la nuit... et cela dans le mois d'avril ?.. il faut qu'ils soient terriblement échauffés !

Le Gascon ne disait mot, et paraissait un peu déconcerté. Le brigadier s'avança en s'adressant à l'hôte : « Tenez, mon camarade, je vous amène un homme que j'ai trouvé cherchant à descendre par le mur de votre jardin dans la rue. Je faisais ma ronde avec mes hommes, lorsque je l'ai aperçu s'élançant du haut de la muraille. Un homme en chemise, avec un paquet au bras, et quittant une auberge de cette manière ! cela m'a paru un peu suspect ; j'ai arrêté celui-ci ; il a feint de ne pas m'entendre et a continué de marcher. Impatienté de son silence, je lui ai appliqué quelques coups de pieds au derrière ; alors il s'est frotté les yeux, m'a dit qu'il était somnambule, et qu'il lui arrivait souvent de sortir la nuit sans savoir où il allait. Tout cela est possible ; mais son

» paquet m'a donné des soupçons, et je
 » vous l'amène pour que vous vous assu-
 » riez si, en dormant, il ne fait pas le vo-
 » leur.

» — Q'appellez-vous voleur !... capédé-
 » bious ! apprenez qué je suis un cadet de
 » la Gasgonne... — L'un n'empêche pas
 » l'autre ! au surplus, voyons le paquet. »

On ouvrit le chétif paquet que portait notre soi-disant somnambule, et comme il se trouva ne contenir que des effets à lui appartenant (ce qui était fort peu de chose), la maréchaussée se retire en engageant l'hôte à se faire payer par le chevalier avant son sommeil, de crainte qu'il ne lui prît envie de se promener en chemise hors de l'auberge.

Les soldats éloignés, on songea à rétablir l'ordre dans l'hôtellerie ; pendant l'arrivée du Gascon, la nourrice, la servante et le militaire s'étaient retirés chez eux ; le chevalier en fit autant, promettent de rêver dans son lit. Il ne restait plus que la vieille ; on la reconduisit à sa chambre, qu'on visita

sans y trouver personne , au grand étonnement de la duègne , qu'on pria de se tenir tranquille, ou de se laisser faire si on venait pour la violer une seconde fois, ce qui n'était pas probable , parce que les miraoles sont rares maintenant.

Pendant que chacun dort tranquillement, expliquons les divers événements de cette nuit orageuse.

Le marchand avait obtenu de la petite servante qu'elle lui indiquât où était sa chambre ; mais la jeune fille , réfléchissant que son maître ne couchait pas loin d'elle, avait préféré donner son rendez-vous dans le han gar , croyant y jouir d'une parfaite tranquillité.

Le hasard voulut que ce lieu fut choisi pour rendez-vous entre le militaire et la nourrice , qui n'avait pu résister aux déclarations énergiques de son voisin de diligence. La nourrice et la servante, dira-t-on , auraient bien pu aller trouver ces messieurs, cela eût été plus simple ; mais ces dames avaient trop d'honneur pour al-

ler la nuit dans la chambre d'un homme, si donc!... Un rendez-vous dehors, passe! A la vérité elles s'y étaient rendues dans un costume qui n'annonçait pas le dessein de monter beaucoup de rigueur.

Pendant qu'on se donnait des rendez-vous, le chevalier gascon récapitulait l'état de ses finances; le résultat de la récapitulation fut qu'il ne pouvait payer ni l'aubergiste, ni le conducteur de la diligence; et il ne vit d'autre moyen pour se tirer d'embarras, que de s'éloigner incognito pendant le sommeil des voyageurs et de l'aubergiste.

Mais le diable, qui se plaît à faire enrager la pauvre espèce humaine, au lieu de laisser aller les choses, se plut à déranger tous les projets formés pour la nuit.

Le gros marchand arrive le premier au rendez-vous; impatient de ne pas voir arriver sa belle, il grimpe les escaliers et va la chercher à sa chambre.

A peine est-il parti, que Fanchette, descendue par un autre escalier, arrive au

rendez-vous ; elle entre dans le hangar et se couche sur la paille en attendant son gros amoureux.

Au bout d'un quart d'heure, la porte s'ouvre doucement ; c'est la nourrice qui vient trouver son chevalier. La situation de ces dames devient comique : celle qui vient d'entrer, après avoir fermé la porte de la remise, écoute et entend du bruit ; persuadée que son amant est là, et surprise, cependant, de ce qu'il ne vient pas au-devant d'elle et ne lui dit rien, elle se jette sur une botte de paille, bien décidée à ne pas entamer la première la conversation.

La petite servante ne conçoit pas que son gros soupirant soit allé se coucher dans un coin sans lui dire un seule mot. « Par- » dine, » se dit-elle, « si c'est pour ça » qu'il m'a fait venir... c'était pas la peine » de me déranger ! »

Pendant que ces dames se dépitaienr chacune de leur côté, le Gascon sortait en chemise de sa chambre, pour effectuer son

évasion. Il allait entrer dans la cour, lorsqu'il se sentit tirer par le pan de sa chemise. Tremblant, il croit qu'on l'a guetté, qu'on connaît son projet ; il n'ose ouvrir la bouche... « C'est toi, poulette, » dit une voix rauque ; « j'allais à l'endroit indiqué..... » Et notre militaire (car c'était lui-même) pince vigoureusement la fesse du Gascon ; celui-ci se rassure en voyant la méprise, et déguise sa voix. « Suis-moi, je vais te conduire... » Le militaire ne se le fait pas répéter, et le voilà à la piste de celui qu'il prend pour l'objet de ses feux.

Le Gascon court de toutes ses forces ; le militaire quoique étonné de la légèreté de sa belle, ne veut pas rester en arrière ; mais il ne s'était pas ménagé au souper, et n'était pas très-solide sur ses jambes ; il se cogne rudement contre les arbres plantés dans la cour ; mais le désir d'atteindre sa belle lui donne des ailes ; il va toujours... il croit la tenir, mais ses pieds heurtent quelque chose... il chancelle, perd l'équilibre, tombe, et va noyer au fond d'un puits sa joyeuse ivresse et sa brûlante ardeur.

Pendant que notre amoureux se débattait au fond de l'eau, nos deux belles se mouraient d'impatience dans la remise : chacune était blottie dans un coin et pestait contre son amant. « Est-ce la timidité » qui l'empêche de m'approcher ? » disait la nourrice. — « Il n'avait cependant pas l'air craintif, » disait Fanchette. — « Ses manières annonçaient de l'expérience. — » Allons, il faut l'encourager.... car la nuit pourrait s'écouler ainsi, et cela serait fort désagréable ! »

Tout en faisant ces réflexions, ces dames s'approchent... et l'explication allait avoir lieu, lorsque le bruit que l'on fit à la porte les força à se blottir sous la paille.

Nous avons vu comment tout se passa ; quelle fut la réception du marchand, qui se sauva dans la chambre de la vieille, laquelle jeta les hauts cris, croyant qu'on venait la violer (ce dont le cher homme n'avait nulle envie) ; nous avons tiré notre militaire du fond du puits ; nous avons vu comment le Gascon fut surpris dans

son accès de somnambulisme... ma foi, lecteur, quand on a vu tant de choses dans une nuit, il est bien permis de se reposer après.

—

CHAPITRE VII.

Départ. — Arrivée.

Jean et notre héroïne furent peut-être les seuls qui, durant cette nuit mémorable, ne quittèrent point leur lit et continuèrent tranquillement à dormir, sans se douter de ce qui se passait dans l'auberge ; aussi furent-ils les premiers levés et habillés.

Jean descend dans la salle basse ; il est fort surpris de ne voir personne ; il va remonter à sa chambre, lorsqu'il rencontre le chevalier, descendant très-doucement de l'endroit où il avait couché. (Cette fois il est dans un costume plus descent.) Le Gascon s'arrête, mécontent de trouver là le fermier ; mais se remettant bientôt, il lui

propose de venir prendre l'air avec lui dans la campagne. « Parbleu, ce serait avec plaisir, répond Jean, mais on est si paresseux ici, que personne dans l'auberge n'est levé, de sorte que la porte d'entrée est encore fermée. — Nous pourrions peut-être sortir par le jardin. — Pas davantage : la grille, qui était ouverte hier, est fermée maintenant, je ne sais pourquoi. »

À cette nouvelle, la figure du chevalier s'allonge de deux pouces : il reste un moment immobile; puis, comme par réflexion, il salue Jean, en disant qu'il va dans sa chambre attendre le réveil des voyageurs.

Le bon fermier s'impatientait de la lenteur de ses compagnons de route, enfin les gens de l'auberge parurent; bientôt tout le monde fut sur pied. Georgette accourut demander si l'on allait remonter en voiture. Les voyageurs se questionnaient à l'oreille sur les aventures de la nuit; chacun riait et regardait son voisin en souriant malicieusement.

La petite servante ne descendit pas ; le marchand entra dans la grande salle en s'appuyant sur sa canne ; il paraissait vieilli de dix ans depuis la veille ; le militaire fumait dans un coin sans dire un mot, la vieille regardait attentivement chaque voyageur, cherchant à deviner quel était le mortel épris de ses charmes ; la nourrice n'ôtait pas les yeux de dessus son nourrisson, et ce fut avec un grand plaisir que ces différens personnages entendirent le conducteur les avertir qu'il était l'heure de se remettre en route.

Charles de Merville montait à cheval au moment où Georgette s'éloignait. « Adieu, » ma petite amie, lui dit-il, de loin. — « Adieu. Viens me voir à la ferme, ou je ne t'aimerai plus... » En disant cela, notre héroïne monta en voiture, et Charles s'éloigna au grand galop.

Tout le monde était dans la voiture. Le postillon allait fouetter ses chevaux, lorsque le conducteur s'aperçut que le chevalier lui manquait. Il jure... crie... on

appelle le voyageur ; on cherche dans l'auberge. L'hôte, qui n'était pas payé, conçoit de vives inquiétudes en se rappelant l'escale de la nuit. On cherche inutilement M. le chevalier ; enfin, en furetant dans sa chambre, on remarque le désordre qui règne dans la cheminée, l'âtre et les chenets sont couverts de suie ; on monte au grenier, on regarde sur les toits, et l'on trouve la grande épée du vainqueur des Maures accrochée à une gouttière ! Plus de doute, le somnambule s'est sauvé par les toits !... L'aubergiste rit de l'aventure, le conducteur ne peut s'empêcher d'en faire autant, et les voyageurs s'éloignent en faisant leurs réflexions sur cette manière de voyager à peu de frais.

Laissons rouler la diligence ; l'entretien des voyageurs pourrait à la longue fatiguer nos lecteurs ; hâtons-nous d'arriver avec le fermier et Georgette à Bondy, où ils saluèrent leurs compagnons de route, qui continuèrent de galoper vers Paris. Suivons les personnages auxquels nous nous inté-

ressons, dans la demeure champêtre qui va devenir le théâtre des premières folies de Georgette; et voyons, avant tout, quel effet produisit son arrivée inattendue sous le toit rustique du bon fermier.

CHAPITRE VIII.

Tableaux champêtres.

Rien ne délassé l'esprit, ne refraîchit les sens et ne calme l'âme comme le spectacle d'une compagnie riante et animée; chacun est à même de goûter ce bonheur : la vue du lever du soleil ne coûte rien; aussi les pauvres gens se procurent souvent ce plaisir, que les riches ne savent pas apprécier ! Il est des êtres qui voient tout avec indifférence, même le spectacle de la nature... ceux-là ont un sens de moins. D'autres, trop mélancoliques, ne voient aux champs que des sujets de tristesse : leur imagination rembrunit tous les objets ! Sans doute je ne conseillerai pas à une mère privée de

son enfant de promener sa douleur dans une sombre forêt ! Je ne mènerai pas un infortuné dans une vallée solitaire ! Mais ces sites pittoresques, ces vallées émaillées de fleurs, ces champs dans lesquels l'œil découvre à la fois la maison du berger, le parc des moutons, la fabrique nourricière, la chaumière du laboureur ; tous ces tableaux ne sauraient attrister une âme tranquille ; on éprouve, au contraire, un sentiment de bonheur en les admirant.

Ces réflexions nous viennent tout naturellement en approchant de la ferme de Jean, bâtie à quelque distance du village, dans une vallée charmante, bordé d'un côté par une forêt majestueuse, et de l'autre par un riant paysage.

Son aspect tranquille, son toit modeste annonçaient des habitans simples et aisés ; espérons que Georgette ne troublera pas le repos de ces bonnes gens.

Le fermier sent son cœur battre en apercevant sa demeure. « Tiens, mon enfant, » vois-tu là-bas c'te maison entourée de

» châtaigniers ?... c'est là que nous allons ,
» c'est-là que , depuis cinquante ans , je
» vis heureux et content. — Quoi ? dans
» cette ferme insolée... est-ee que vous ne
» vous y ennuiez pas ! — Ah ben oui ! de
» l'ennui !... J'suis marié , ma p'tite ; j'ons
» une bonne femme , et tout not' plaisir
» est d'être ensemble... ça nous suffit ; et ,
» vois-tu , quand on s'aime ben , on n'a pas
» besoin de compagnie. — Ah !... » Geor-
gette n'en dit pas davantage , et se contenta
de faire ses réflexions tout bas.

« Mais nous voilà arrivés , » s'écrie Jean
en approchant de la maison... « Viens ,
» Georgette... cours donc comme moi... »
Le bon villageois entraîne la petite ; ils sont
dans la ferme. Un chien fidèle aperçoit son
maître ; il saute après lui , et ses aboiemens
semblent exprimer sa joie. La bonne Thé-
rèse , qui était occupée dans la maison , en-
tend les jappemens de César , elle sort pour
en connaître la cause , et se jette dans les
bras de son mari. Bientôt l'arrivée du maître
est sue de toute la maison , trois garçons de

ferme et une vieille servante , qui , avec le fermier et sa femme , sont tout les habitans de cette demeure , viennent embrasser leur maître , et se livrent à la joie que leur inspire son retour . Heureux celui qui , comme Jean , ne trouve que des amis dans ceux qui l'environnent !

Quand les premiers transports de joie furent calmés , Thérèse aperçut Georgette .
« Quelle est c'te petite ? — Tiens , not' femme ,
» c'est un enfant que nous allons avoir ; tu
» sais que j'avons beau faire tous les deux
» notre possible , il ne nous en vient pas ! ...
» ma foi , j'ons trouvé c'te p'tite sur not' che-
» min ; elle était sans parens , sans res-
» source ... je l'ons emmenée en lui pro-
» mettant de lui servir de père ... Tiens ,
» embrasse-la , Thérèse , et regardons-la
» comme notre fille , ça nous portera bon-
» heur . »

Thérèse embrasse Georgette avec ten-
dresse ; celle-ci se prête d'assez bonne grâce
aux caresses de la fermière . « J'avais cher-
» ché un enfant dans ce pays , dit Thérèse ;

» mais, quoique les habitans soient pauvres, aucun n'a voulu me céder le sien!... »

(La fermière n'avait qu'à aller jusqu'à Paris!... car si les paysans, souvent pauvres tiennent à leurs enfans, c'est pour les habitans de la ville qu'on a établi l'hospice des Enfans-Trouvés.)

Jean est enchanté de voir sa femme approuver sa conduite... « Tu verras comme cette petite est drôle... elle a de l'esprit comme un démon!... »

« Hum!.... » marmotte entre ses dents la vieille Ursule, domestique de la ferme; « elle a l'air fièrement décidée.... Je me trompe fort... ou c'te p'tite fille-là... enfin suffit; » et Ursule s'éloigne en secouant la tête.

Le repas frugal préparé, on se met à table; la gaieté y préside. Georgette, qui est fêtée par chacun, est plus aimable qu'elle ne l'a jamais été, et les villageois en raffolent. Georgette a de l'esprit.... beaucoup desprit!... puisse-t-il ne pas lui de-

venir funeste ! Un aimable auteur a dit : *L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison !...* et cette maxime s'est souvent vérifiée !

Le repas fini, pendant que Jean causait avec sa femme du résultat de son voyage et de la manière dont ils emploieraient leurs fonds, Georgette faisait des boulettes avec les restes du souper, et les jetait à César, qui prenait goût à ce jeu et les recevait avec une adresse admirable. Ursule aperçut ce ménage, et se mit à crier : « Eh ben, » Memzelle ! quoi que vous faites donc ?... » y pensez-vous jeter des boulettes à ce » chien... et puis nous serons joliment gar- » dés !... c't'animal passera la nuit à dor- » mir, au lieu de faire le guet !.. ces enfans » ne savent que s'ingérer !.... » Jean or- donna à la vieille de se taire ; ce qu'elle fit à regret, mais non sans avoir répété : « C't'enfant-là... enfin suffit !... »

Jean, fatigué du voyage, avait besoin de repos ; on conduisit Georgette dans une jolie petite chambre d'une extrême pro-

preté, et dont la vue donnait sur la campagne, qui offrait de ce côté un paysage charmant ; on l'installa dans son nouveau domicile, et on la laissa se livrer au repos.

Voilà donc Georgette établie chez le fermier. Voyons comment elle y passe son temps : dès que le jour paraît, elle descend au jardin, court visiter chaque partie de la ferme, monte sur les mules et sur les ânes ; revient bien fatiguée, déjeune avec appétit et recommence ensuite ses courses, qu'elle pousse quelquefois jusque dans la forêt ; là, elle se repose à l'abri des rayons du soleil, elle écoute le ramage des oiseaux qui ont fait leur nid sur l'arbre au pied duquel elle est assise ; puis enfin elle s'endort jusqu'à ce que l'appétit la réveille et la ramène de nouveau à la ferme, où tout le monde est rassemblé pour le repas du soir. Elle reçoit les caresses de Jean et de Thérèse, elle joue avec César, fait enrager Ursule, et va se coucher pour retrouver le lendemain les plaisirs de la veille.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Quelle

différence entre cette existence et la vie que l'on menait chez le Tabellion ! entre les caresses des villageois et les tapes de Gertrude !... et cependant , il faut le dire à la honte de la pauvre espèce humaine , on s'ennuie d'un bonheur trop uniforme. Être heureux tous les jours , n'avoir rien à désirer..... c'est charmant , mais cela n'a rien de piquant pour l'esprit , de stimulant pour l'imagination !..... les plaisirs défendus , parlez-moi de cela !... et ces plaisirs datent de loin , comme vous savez. Pour en revenir à Georgette , notre héroïne ne pouvait goûter de plaisirs défendus , puisqu'on ne lui défendait rien , et c'est justement pour cela qu'elle s'ennuyait de tout. Les prairies émaillées de fleurs , les bocages touffus , le ruisseau limpide , la forêt majestueuse , la musette du berger , le gazouillement des oiseaux , tout cela fut regardé avec indifférence par la jeune fille , trop jeune encore pour sentir son cœur ému par ce sentiment qui embellit tout !

Ombrages enchanteurs, bois touffus, frais bocages
De l'amant fortuné vous servez les plaisirs ;
Et l'amour malheureux, sous vos épais feuillages,
Aime à verser des pleurs, à pousser des soupirs ;
Mais l'être indifférent, insensible au mystère ,
D'un œil tranquille et froid voit ce riant séjour ;
Rien n'agit ses sens... vous n'êtes, sans l'amour,
Que des feuilles, du bois, de l'herbe et de la terre.

Georgette se rendait quelquefois sur une éminence d'où l'on découvrait très-loin ; elle regardait la route qui conduisait à la grande ville (c'est ainsi qu'on lui désignait Paris) ; elle soupirait , puis elle revenait tristement à la ferme... Georgette n'était pas née pour la vie champêtre.

Georgette déclara un jour à Jean qu'elle voulait aller à l'école du village , afin de savoir toutes les belles choses qu'on y apprenait aux jeunes filles. Le bon fermier pensait qu'elle en savait bien assez pour vivre aux champs ; mais comme on n'avait rien à refuser à Georgette , il fut décidé qu'elle irait , non pas à l'école du village , mais dans une maison d'éducation qui était

située à Bondy, et qu'elle en apprendrait tout autant que les belles demoiselles de la ville.

Jean était riche, et l'or est un passe-partout universel. Il lui fut donc facile de mettre la petite Georgette avec les filles des citadins. Notre héroïne, dégoûtée de l'oisiveté, apprit sans peine tout ce qu'on lui enseigna; mais la musique et la danse obtinrent particulièrement la préférence; elle devint fameuse dans ces deux arts. Les villageois admirraient leur protégée, ils l'écoutaient comme un oracle, et la regardaient comme un être extraordinaire, lorsqu'elle voulait bien chanter et danser devant eux. La vieille Ursule, seule, n'approuvait pas leur joie; elle blâmait ses maîtres et répétait tout bas : « A quoi bon tous ces talens dans une ferme?.... et ils croient que c'te Georgette passera sa vie avec eux!.... qu'elle mettra si bien ses pieds en dehors pour courir dans les champs!.. qu'elle chantera tous ces morceaux d'roulades pour amuser César!... Ne valait-il

» pas mieux lui apprendre à filer , à trico-
» ter, à traire les vaches, à faire le beurre ?..
» que sais-je ?.... mais non.... on en fait
» une dame !... ah ! mes pauvres maîtres !...
» vous verrez !... c'te petite fille-là... enfin
» suffit!... »

CHAPITRE IX.

L'Amour entre en scène.—L'Innocence y restera-t-elle ?

Georgette étudie, c'est fort bien ; laissons-la se rendre chaque jour à la maison d'éducation (où elle ne couche pas, parce que les villageois ne veulent pas se séparer d'elle entièrement). Laissons-la s'enivrer des louanges que l'on prodigue à ses talens, et prendre des manières peu conformes aux lieux qu'elle habite. Le temps s'écoule tout doucement ; nous pouvons quitter un moment notre héroïne qui n'est pas encore d'âge à faire des siennes, et revenir à un jeune homme fort intéressant, excessivement honnête !... comme vous le prouvera la suite de cette véridique histoire.

Charles de Merville venait d'atteindre sa dix-huitième année, il avait fini ses études et dit un dernier adieu à son collège pour retourner au château de ses parents.

Charles n'avait pas oublié cette petite Georgette, dont il avait fait la rencontre dans l'auberge de Metz. S'il ne tint pas la promesse qu'il lui avait faite d'aller à la ferme, ce ne fut pas par oubli, l'occasion seule lui manqua. D'ailleurs, Charles était encore un enfant dont l'attachement ne pouvait pas tirer à conséquence ; cependant, loin de perdre, en grandissant, le souvenir de sa petite amie, il sentit augmenter son désir de la revoir. Pour un adolescent, les premiers attachemens sont si doux ; il semble toujours que ce soit de l'amour ; les cœurs neufs ne demandent qu'à s'épancher... un adolescent aime toutes les femmes, et je connais des hommes qui sont toute leur vie comme les adolescents.

Charles eût sans doute été voir sa petite connaissance, sans le vieux Dumont domestique de confiance de ses parents, qui

l'accompagnait toujours dans ses petits voyages. Charles ne ne voulait pas que l'on sût au château qu'il connaissait une jeune paysanne ; ce n'était pas son père qu'il craignait : M. de Merville laissait à son fils la liberté la plus absolue ; mais c'était sa mère que Charles redoutait de fâcher ; elle l'aimait si tendrement, elle lui donnait, dans ses lettres, de si sages conseils, que le jeune homme eût été bien peiné de lui causer le moindre chagrin, et quoiqu'une visite chez des fermiers ne fût point une action blâmable, Charles éprouvait, sans savoir pourquoi, le désir de cacher sa liaison avec Georgette.

Enfin, Charles vient d'avoir dix-huit ans, il reçoit l'ordre de quitter son collège, et de se rendre au château. Comme c'est un homme maintenant, on ne lui envoie pas le vieux Dumont pour le guider ; mais un petit bonhomme de dix-huit ans, qui doit être son jockey, se présente pour l'accompagner. Charles est enchanté, il ne redoute pas les remontrances de ce nouveau

compagnon de voyage, l'occasion lui semble favorable pour revoir la petite villa-geoise, et il prend avec son jockey la route qui mène à Bondy.

On était au milieu du mois de juin, Charles arrive avec Baptiste, il s'arrête au village, et s'informe de la petite Georgette : personne ne connaît cette demoiselle; Charles est de fort mauvaise humeur; enfin après bien des questions inutiles auprès des paysans qui ne savent pas ce qu'il veut dire, Charles sort du village. Le petit Baptiste le suit tristement, parce que le petit jockey avait pris l'habitude d'être triste ou gai, suivant l'humeur de son maître; le front de Charles était le thermomètre sur lequel il réglait sa physionomie : ce petit garçon avait des dispositions à parvenir.

Charles laissait aller son cheval dans la campagne. Il aperçoit une ferme. « Entre là, » dit-il à Baptiste, « et vois si l'on veut nous donner quelques rafraîchissemens, je serais bien aise de me reposer sous cet ombrage. »

Baptiste galope vers la ferme. Charles descend de cheval et le suit lentement. La voix d'une jeune fille le frappe agréablement ; que cette voix est douce et flexible Ce ne sont pas à coup sûr, les grosses pay-sannes qu'il a vues sur la route qui savent chanter ainsi ! Il s'arrête et cherche des yeux la chanteuse... elle vient de son côté, il l'attend , elle passe près de lui : c'est une jeune fille de seize ans au plus , vêtue d'une robe blanche , que le zéphir semble agiter afin que l'on puisse entrevoir des formes séduisantes ; un chapeau de paille, attaché sous le menton, cache une partie de sa figure , mais ce que l'on aperçoit annonce combien l'ensemble doit être joli !.. Un œil vif et malin , une bouche charmante , des dents blanches comme la neige. — Et puis !.... — Et puis c'est tout , lectrice ! — Comment , elle n'a pas un teint de lis et de rose , une peau de satin , un front virginal , un nez bien proportionné , une taille de nymphe , et un sein dont les contours semblent formés par les amours ?....

— Non, lecteur, non ; mon héroïne a bien tout cela fort agréable ; mais ce n'est pas aussi parfait que vous semblez le croire.... enfin, je vous parle d'une femme jolie, comme nous en voyons assez souvent dans la société, et non d'une beauté parfaite depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds, et comme on en rencontre tant.. dans les romans.

Charles admire la jeune fille ; sa démarche distinguée ajoute aux charmes de sa personne, le voyageur adolescent, qui sent son cœur battre avec force ne se doute pas qu'il voit cette petite Georgette qui occupait sa pensée quelques minutes auparavant.

La jeune fille revenait à la ferme après avoir pris ses leçons journalières, lorsqu'elle fit la rencontre de Charles. Le trouble et le plaisir que sa vue causait au jeune voyageur ne lui échappèrent point ; un petit sourire de satisfaction vint embellir encore son visage ; Georgette jouissait de l'effet que produisaient ses charmes : la femme

la moins coquette est toujours bien aise de plaire... et quand elle est coquette, elle ne s'occupe que de cela !... Ce n'est pas que je vous blâme, Mesdames !... à quoi serions-nous réduits ! nous autres garçons et amateurs, si les dames n'avaient nulle envie de faire des conquêtes ?... si les jeunes filles marchaient les yeux baissés ?... si les grisettes ne s'occupaient que de leur ouvrage et ne mettaient point de papillotes !... si les modistes étaient cruelles, insensibles et désintéressées ?.... si les petites marchandes n'alliaient point au bal le dimanche pour faire une *connaissance honnête* ?.... si les danseuses ne faisaient point de faux pas ?... si les femmes ne s'occupaient que de leurs maris ?... Je frémis rien que d'y penser.

Cependant Georgette allait continuer son chemin ; les jeunes gens ne se reconnaissaient ni l'un ni l'autre, quatre ans les avaient bien changés tous deux. Charles ne peut se résoudre à laisser passer la jolie fille sans lui adresser la parole ; il cherche un prétexte... un souvenir se présente

à son esprit : « Mademoiselle ? » (et il se place devant la jeune chanteuse). — « Monsieur ? », répond Georgette en souriant de nouveau. — « Je cherche dans ce pays une jeune fille dont personne, jusqu'à présent, n'a pu me donner des nouvelles, peut-être serai-je plus heureux auprès de vous. — Je le désire, Monsieur ; comment la nommez-vous ? — Je ne la connais que sous le nom de la petite Georgette.... » Ici, notre héroïne regarde Charles plus attentivement ; le souvenir de sa rencontre à l'auberge se retrace à sa mémoire ; elle est flattée de voir que le jeune voyageur ne l'a pas oubliée, et lui dit en souriant : « Il me paraît que cette demoiselle vous intéresse?.... — Oui... il n'y a qu'un instant... mais à présent je sens qu'une autre m'intéresse bien davantage ! — C'est donc pour cela que vous ne me reconnaissiez pas?... — Se pourrait-il?... vous seriez?.... — La petite Georgette, oui, M. Charles. »

Charles ne peut revenir de sa surprise.

« Il me paraît, lui dit Georgette en riant,
» que vous comptiez me trouver telle que
» vous m'avez laissée il y a quatre ans? —
» Ah! pardonnez à ma surprise, vous pro-
» mettiez d'être fort bien, il est vrai, mais
» pouvais-je deviner que vous réuniriez
» tant de charmes, de grâces.... de fraî-
» cheur.... — Je vois avec plaisir que vous
» avez tenu votre parole. — Vous vous sou-
» venez donc de notre rencontre? — Sans
» doute, et je ne puis que vous reprocher
» d'avoir tardé à remplir l'engagement que
» vous aviez pris. — Ah! croyez bien que
» ce n'est pas ma faute; si cela était, j'en
» serais assez puni par le regret que j'é-
» prouve de ne pas vous avoir revue plus
» tôt.

» — Monsieur, monsieur!... vous pouvez
» venir, le fermier veut bien vous rece-
» voir. » C'était Baptiste qui accourait vers
son maître; jamais il n'avait pris plus mal
son temps. « C'est bon! » dit Charles avec
humeur, « tu peux y retourner. — Vous allez
» à la ferme, dit aussitôt Georgette; j'en

» suis charmée, et j'allais vous y engager ;
 » c'est là que j'habite. — Se pourrait-il ?...
 » ah ! combien je rends grâce au hasard... »
 Charles s'arrête, puis regardant la jeune
 fille avec attention, il reprend : « Non, ce
 » n'est pas possible, vous me trompez. —
 » Comment cela ? — Vous n'habitez pas une
 » ferme. — Eh ! pourquoi ? — Ces maniè-
 » res... ce langage... tout cela me prouve...
 » — Tout cela vous abuse au contraire :
 » oui, j'habite cette ferme et je ne suis tou-
 » jours que la petite Georgette ; est-ce que
 » cela vous chagrine ? — Ah ! fussiez-vous
 » sous le chaume le plus modeste !... L'en-
 » droit que vous habiterez sera pour moi
 » un séjour délicieux !.... — En ce cas,
 » donnez-moi le bras et allons à la ferme. »

Charles ne se le fait pas dire deux fois, il prend le bras de Georgette et le passe sous le sien. Baptiste court devant avec les chevaux. Charles conduit lentement sa compagne afin de jouir plus long-temps du bonheur d'être près d'elle ; Charles avait une imagination ardente, un cœur aimant,

des sens tout neufs, avec tout cela on ne doit pas être étonné si déjà Georgette est maîtresse absolue de ses sentimens. La jeune fille s'apercevait de son triomphe et cherchait à augmenter encore le délire de Charles, en s'appuyant tendrement sur son bras, lorsqu'un caillou ou une ronce sauvage se trouvait sous ses pas; elle remerciait avec un sourire son jeune conducteur... Celui-ci, déjà brûlant d'amour, était dans le ravissement, lorsque les beaux yeux de Georgette rencontraient les siens! Le pauvre garçon était bien excusable: les regards de Cléopâtre tournèrent la tête à Antoine, les œillades de Georgette pouvaient bien tourner celle d'un adolescent.

Nos jeunes gens arrivent à la ferme. Jean et sa femme allaient se mettre à table; ils sont un peu surpris de voir entrer un jeune homme donnant le bras à Georgette; celle-ci court à eux, les embrasse, et en deux mots les met au fait de tout.

« Ah! ah! » dit Jean, « c'est là ce monsieur » avec qui tu avais fait connaissance lors de

» notre passage à Metz?... Et morguienne!
» qu'il soit le bien-venu. » En disant cela,
le fermier tend la main à Charles; celui-ci
la lui serre avec force, puis il embrasse
Jean; il embrasse Thérèse... il aurait même
embrassé la vieille Ursule.... On cherche
toujours à plaire à ceux dont on se doute
qu'on aura besoin. Les villageois trouvèrent
Charles fort à leur gré; car il n'avait au-
cune de ces manières que les riches conser-
vent ordinairement avec leurs inférieurs,
et qui tiennent toujours ceux-ci dans une
gêne qui exclut la gaîté; la vieille Ursule,
même le trouva de son goût! et il n'était
pas facile de lui plaire.

Le repas fut très-gai; chacun y fit hon-
neur. On dit que l'amour empêche de
manger; cependant, le plaisir donne de
l'appétit, et c'est un grand plaisir d'être à
table près de celle qu'on aime, de pouvoir,
sous une nappe discrète, toucher douce-
ment un genou, presser un pied... frotter
un vêtement... Tout est jouissance pour
des amans.

Charles ne pouvait se lasser d'entendre Georgette, jamais celle-ci n'avait été aussi aimable ; elle voulait enlacer fortement son esclave, et cela ne lui était que trop facile. Le pauvre garçon n'était plus à lui ; il ne voyait plus au monde que Georgette.

La soirée était avancée. « Vous resterez » ici, » dit Jean à Charles, « vous accepterez » un gîte dans cette ferme ; et si vous » voulez nous faire plaisir, vous passerez » quelques jours avec nous. » La proposition était fort du goût du jeune homme ; il regarda Georgette, dont les yeux semblaient dire : Restez, je le veux. « Si je ne » craignais de vous gêner, » dit-il en balbutiant. — « Nous gêner !... nous ne connaissons pas cela ici !... nous vous engageons, » parce que vous paraissiez un aimable jeune homme, et que vous nous plaisez... — » En ce cas, monsieur Jean, j'accepte avec » reconnaissance !... — Il ne faut pas de » reconnaissance pour ça. Touchez là, vous êtes un brave garçon. »

Tout le monde était satisfait. Pendant

que les villageois s'occupaient de loger leur hôte., Baptiste s'approcha doucement de son maître :

« Monsieur, est-ce que nous restons ? —
» Tu le vois bien. — Est-ce que l'on ne
» nous attend pas au château ? — Tais-toi,
» cela ne te regarde pas. » Baptiste se tut.

Georgette, s'étant aperçue de la vivacité avec laquelle Charles avait renvoyé son jockey, s'approcha de lui dès que Baptiste fut éloigné. « Je crains, monsieur Charles, » (le jeune homme ne s'était donné que ce nom chez les villageois), « je crains que cela » ne vous contrarie de rester en ces lieux...
» peut-être ne le faites-vous que par com-
» plaisance..... — Vous ne le pensez pas,
» aimable Georgette.— Si quelques affaires
» pressantes vous appelaient ailleurs. — Je
» sacriferais tout pour rester près de vous!
» — Cette ferme ne vous amusera pas long-
» temps..... — Tant que vous y serez j'y
» trouverai le bonheur. — Le séjour de la
» campagne vous deviendra ennuyeux.....
» monotone... — Avec vous il sera toujours

» charmant. — Votre rang, votre fortune
» vous mettent au-dessus de ces bons villa-
» geois... — Votre présence fait disparaître
» toutes les distances... — Vous n'êtes pas
» né pour vivre sous le chaume... — Je
» suis né pour vous aimer... la vie me se-
» rait à charge s'il me fallait la passer loin
» de vous. »

Georgette baisse les yeux et rougit de plaisir... Est-ce l'amour ou la coquetterie qui cause sa joie? Voir un jeune homme riche et d'un rang élevé lui offrir son cœur, cela peut flatter sa vanité; mais ce jeune homme est aimable, doué d'un extérieur charmant, et bien digne d'inspirer de l'amour; il faudrait que Georgette fût bien insensible, pour ne pas éprouver pour lui quelque attachement. Pauvre Charles! si Georgette ne partage pas ta vive ardeur, tu seras bien à plaindre!...

Jean vient annoncer à Charles que sa chambre est prête. « Allons, Ursule, con-
» duis monsieur, » dit Thérèse; « à demain,
» et songez que vous êtes ici comme chez

» vous. » Charles les remercie ; il jette un coup d'œil à Georgette , et suit Ursule , qui prend une lumière et le conduit dans une chambre donnant sur le jardin. Charles voudrait bien savoir de quel côté repose Georgette , ne fût-ce que pour contempler ses fenêtres ; mais la vieille servante n'a pas l'air causeur ; il n'ose la questionner , et lui souhaite le bonsoir.

Charles s'endormit en pensant à celle qu'il aimait ; en formant mille projets , tous plus fous les uns que les autres , et des rêves agréables lui rappelèrent encore sa maîtresse. Quant à Georgette , elle dormit peu. Quelle fut la cause de son insomnie?... Ma foi , lecteur , je serais bien embarrassé de vous le dire ; il est si difficile de bien connaître le cœur d'une femme , que je ne sais pas moi-même quels étaient les sentiments de notre héroïne ; je crois , cependant , qu'il y avait un peu d'amour , beaucoup de coquetterie , une secrète ambition et un peu de sensibilité ! la suite nous apprendra quel sentiment devait l'emporter.

Le soleil éclaire à peine l'horizon , et déjà Charles est à sa croisée. Il jouit du réveil de la nature ; l'air pur de la campagne lui fait du bien , et calme sa tête encore remplie des songes de la nuit. Le souvenir de sa famille, qui l'attend avec impatience, se présente à son esprit : « Que pensera mon père ! quelle sera l'inquiétude de ma mère ! Quelques jours.... passe encore !... mais je ne puis rester éternellement ici , ce serait les livrer à des angiesses cruelles..... Il faudra partir.... Partir !.... quitter Georgette !... en aurais-je jamais le courage ?..... Allons , je partirai puisqu'il le faut, mais ce ne sera par pour long-temps. Je dirai à mon père que j'ai trouvé celle qui doit faire le bonheur de ma vie ; je reviendrai chercher Georgette , je la présenterai à ma mère , elle l'aimera en la voyant.... Qui pourrait ne pas l'aimer !.... et je serai le plus heureux des hommes !... »

Pauvre garçon !... entends-je dire à mes lectrices ; comme il est neuf !... se prendre

de belle passion pour une villageoise , et songer à en faire sa femme ! Souvenez-vous, mesdames , que Charles sort du collége , et qu'il ne s'est pas encore formé à l'école du monde , qui est aussi celle de la galanterie , et où l'on se forme si vite maintenant , qu'à quinze ans une jeune personne bien élevée ne rougit plus , parce qu'elle n'a plus rien à apprendre , et qu'à vingt-cinq un jeune homme est cassé comme un vieillard et obligé de porter un faux toupet , malgré les huiles merveilleuses de Maçassar , les pommades d'oursin , les essences conservatrices , etc. , qui ont la vertu de faire croître les cheveux comme les baumes de dentistes savent conserver les dents .

Mais revennons à Charles , qui a de beaux cheveux et toutes ses dents , parce qu'il n'a pas encore eu affaire à messieurs les empyriques qui ont le talent de guérir , en quinze jours , de toutes les galanteries passées , présentes et futures , par le moyen de *mercuri sublimati terantur et solvantur accuratissimè in aquâ ritæ, addentur syropi*

absinthii et syropi diacodii!... dont Dieu vous garde, lecteur.

Charles aperçoit une femme traversant le jardin ; il la reconnaît... en deux sauts il descend de sa chambre et il est à côté d'elle. « Vous voilà, Monsieur ; vous n'êtes guère matinal !... Depuis une heure je me promène seule. — Ah ! si vous saviez aimable Georgette, à quoi je réfléchis-ais ! — Moi, Monsieur, je ne réhéchis jamais. Venez, je vais vous faire voir les jardins. »

Chemin faisant, Georgette apprend à Charles la manière dont elle passe sa vie, et tout ce qu'on fait dans la maison d'éducation où elle se rend ordinairement chaque jour. « Combien vous devez aimer ce bon fermier et sa femme, » lui dit Charles, « ce sont eux qui ont pris soin de votre jeunesse !... — Sans doute, je les aime... et pourtant je quitterais avec plaisir ce séjour !... — Mais où désireriez-vous donc aller ? — N'importe !... partout où l'on trouve des plaisirs ! » Charles soupire

et pense que Georgette n'est pas aussi parfaite au moral qu'au physique.

Nos jeunes gens rentrent à la ferme où le déjeuner les attendait. Jean cause avec Charles dont il aime la franchise et la gaîté. Depuis le séjour du jeune homme à la ferme, Georgette était plus aimable que d'ordinaire, et les villageois jouissaient doublement du plaisir qu'ils éprouvaient, et de celui qu'elle paraissait goûter.

Après le repas les jeunes gens vont se promener dans les environs, et Jean retourne vaquer à ses travaux. La vieille Ursule reste seule avec sa maîtresse; elle cherchait cet instant pour lui parler : « Madame... il me semble qu'il est imprudent de laisser ainsi ces jeunes gens courir tout seuls dans les champs... — Pourquoi cela, Ursule? — Pourquoi!... pourquoi!... parce qu'ils sont d'un âge où l'on ne sait pas ce qu'on fait... et enfin... suffit!... — Ce jeune homme est honnête, Ursule; je ne le croyons pas capable d'abuser de l'innocence de Georgette!... — Oui! c'est vrai, il

» a l'air honnête!.... mais l'amour va son
» train, et si vous aviez vu de queux yeux
» il regardait mamzelle.... et puis elle,
» comme elle souriait en lui parlant!....
» Ah! je crois ben que... — Ursule, vous
» voyez tout en mal, vous savez cependant
» que je n'aimons pas ça! » Ursule se tut,
mais elle se dit en elle-même : « Ils verront
» peut-être un jour que je n'avions pas si
» tort. »

Pendant qu'Ursule fait ses réflexions, Georgette conduit Charles dans la campagne : ils visitent les bocages, courrent dans la prairie, s'arrêtent sous l'ombrage; Charles tient la main de son amie; sans s'être rien dit de positif, ils s'entendent déjà fort bien. Lorsque, fatigués de la marche, ils se reposent contre un chêne touffu, Charles presse la taille de Georgette, il couvre sa main de baisers brûlans... elle le repousse... mais si doucement et en lui souriant si tendrement... qu'il fallait vraiment sortir du collège pour ne pas aller plus loin.

Deux semaines s'étaient écoulées. Charles,

toujours plus épris, ne pouvait se résoudre à partir; cependant le souvenir de ses parents et l'idée qu'il les plongeait volontairement dans la douleur, troublaient le bonheur qu'il goûtait près de Georgette. Quelquesfois Baptiste s'arrêtait devant son maître... son air semblait lui dire : Quand partirons-nous ?... Charles le comprenait; il formait le projet de quitter la ferme.... mais Georgette paraissait.... Elle le regardait tendrement... et le départ était remis.

Un jour que la chaleur était excessive, Charles et Georgette, sortis selon leur usage pour se promener, furent obligés de chercher un abri contre les rayons du soleil, alors dans toute sa force; ils dirigèrent leurs pas vers la forêt, dont la fraîcheur leur promettait une promenade agréable; Charles était plus rêveur que de coutume. Ils marchaient en silence. Georgette, piquée de la préoccupation de son compagnon, attendait avec humeur qu'il lui adressât la parole. Impatientée de voir qu'il ne fait pas attention à elle, Georgette s'assied au

pied d'un arbre , en refusant d'aller plus loin. Charles sort alors de ses tristes pensées : il aperçoit le petit air boudeur de son amie , et vole auprès d'elle. Georgette lui tourne le dos , et ne répond pas d'abord à ses prières ; mais deux amans de l'âge de ceux-ci ne peuvent long-temps résister à leur cœur. Charles redouble de caresses... pour la première fois il cueille un baiser sur la bouche de Georgette !... Qu'ils sont doux les premiers baisers de l'amour!.... Déjà vingt autres lui ont succédé... et nos amans, ivres de plaisir, ne peuvent se lasser de s'en donner encore ! Tout à l'amour , ils vont oublier l'univers.... Mais quel bruit se fait entendre... un chien aboie... il est près d'eux... ils ont reconnu César , peut-être Jean le suit... En un moment Charles et Georgette se lèvent , se séparent , s'éloignent l'un de l'autre... mais ils se regardent et soupirent !...

Cependant le chien est seul , Jean n'est pas avec lui; nouveau soupir de Georgette!... mais Charles est plus calme; il

réfléchit, il frémît en pensant qu'un moment plus tard il allait oublier l'hospitalité du fermier, et abuser de l'innocence de sa fille adoptive ; il se promet bien de ne plus s'exposer à une épreuve si dangereuse, de ne plus aller dans la forêt avec Georgette !... Il est vrai que, sans César, la vertu de la jeune fille courait de grands périls !...

Georgette s'était assise de nouveau sur le gazon (j'aime à croire que c'était bien innocemment) ; elle regardait Charles, son sein se gonflait, ses yeux humides étaient bien éloquents ! Sa bouche semblait attendre de nouveaux baisers... et il fallait vraiment un grand effort de vertu pour résister à tant de charmes... Charles résista cependant : la suite nous fera voir s'il avait tort ou raison. L'austère sagesse ne met point cela en doute, mais, quant à moi, lectrice, je vous prie de croire que je n'aurais pas résisté.

Charles prend donc le bras de Georgette, il l'aide à se lever, et l'entraîne vers la ferme. La jeune fille se laisse conduire, étonnée

de l'empressement de son compagnon à sortir de la forêt ; empressement qu'elle ne semblait pas partager.

Chemin faisant, Charles a fait ses réflexions : « Il faut partir, se dit-il ; je n'aurais peut-être pas deux fois le même courage, et l'occasion d'être coupable peut se présenter à chaque instant. Je partirai demain, mais cette absence ne sera pas longue ; bientôt je me réunirai à Georgette pour ne plus m'en séparer. »

Charles, de retour à la ferme, avertit Baptiste de se tenir prêt à partir le lendemain matin. Puis il entre dans la grande salle où les villageois se rassemblaient chaque soir ; tout le monde était réuni : Jean lisait dans son gros livre, Thérèse filait, Georgette était rêveuse. Charles s'arrête pour contempler ce tableau qu'il craint de ne pas revoir de long-temps ; jamais Georgette ne lui avait paru si intéressante : la scène de la forêt avait répandu sur tous ses traits une douce langueur qui ajoutait à ses charmes. Cependant le jeune homme se décide :

« Je pars demain, » dit-il en soupirant ! — « Vous partez ? répètent les villageois étonnés. — Vous nous quittez ? s'écrie Georgette. » Charles annonce que son voyage est indispensable, mais il promet de revenir avant un mois. Cette promesse calme la tristesse des fermiers, mais Georgette ne paraît pas satisfaite. « Je ne croyais pas, » dit-elle à demi-voix, « que vous nous quitteriez si promptement. » Charles s'approche de son amie, il s'excuse sur ses devoirs, renouvelle la promesse de revenir dans un mois, et jure d'être constant, et de n'aimer jamais que Georgette. Celle-ci allait faire le même serment... lorsque Jean vint se mettre entre eux pour faire ses adieux à Charles qu'il aimait beaucoup. « Allons, » enfans, » dit le bon homme, « pas de char grin, nous nous reverrons bientôt; mais, embrassons-nous ce soir, et, demain, en route dès le matin ! »

Charles remercie les villageois de l'accueil qu'ils lui ont fait ; il les embrasse, il presse la main de Georgette, et l'on se sépare à

regret. Le lendemain, au point du jour, Charles monte à cheval; il jette un coup d'œil sur la tenêtre de Georgette, son amie y est déjà; et, en lui faisant de la main un dernier adieu, elle laisse tomber son mouchoir, que Charles s'empresse de ramasser et de cacher dans son sein comme un gage de la fidélité de sa belle. Ainsi les paladins d'autrefois emportaient aux combats les écharpes de leur mie!.... Mais le temps des chevaliers n'est plus!..., et, les gages d'amour de nos belles équivalent au billet de Ninon.

CHAPITRE X.

L'Orage. — Nouveaux personnages.

- « L'absence est à l'amour ce qu'est au feu le vent :
- » Il éteint le petit , il allume le grand. »

Ces vers sont d'un poète qui connaissait le cœur humain, et surtout les coeurs amoureux. Nous verrons si celui de Georgette est bien épris , et s'il pourra supporter l'épreuve terrible de l'absence.

Les premiers jours qui suivirent le départ de Charles furent tristes et silencieux ; depuis long-temps , d'ailleurs, la demeure de Jean n'offrait plus à Georgette les plaisirs que son imagination se créait. La jeune fille essaya de reprendre ses occupations , mais elle n'y trouvait plus de charmes

Seule, dans la campagne, elle s'arrêtait dans les endroits où Charles s'était promené avec elle; son cœur palpait en voyant ces prairies, ce bocage, et cette forêt!.... cette forêt sombre, où tout lui rappelait ses amours. Elle rentrait à la ferme triste et rêveuse; les villageois s'apercevaient de sa mélancolie, mais ils essayaient en vain de ramener la gaité dans son âme.

Trois semaines étaient écoulées depuis le départ de Charles. Les habitans de la ferme étaient tous rassemblés sous son toit rustique; la nuit couvrait la terre de ses ombres, mais sa présence n'avait pas amené la fraîcheur qui suit ordinairement un beau jour d'été. Une chaleur insupportable régnait dans l'atmosphère; la terre, fendue et desséchée par un soleil brûlant, semblait appeler dans son sein la nuée bienfaisante; des coups de tonnerre éloignés annonçaient que les vœux du laboureur seraient bientôt exaucés.

« Morgué! j'crois qu'il va faire un si-
rieux orage, » dit Jean en regardant dans

la campagne. « *Tiens, Georgette, vois-tu
ces gros nuages noirs que les éclairs font
distinguer du côté de la forêt ?... Je plains
celui qui est en route de ce temps-ci !...* »

Un violent coup de tonnerre interrompt Jean, Ursule jette un cri en se signant, et descend à la cave, son refuge ordinaire pendant l'orage. Thérèse et Jean vont se coucher, Georgette remonte dans sa chambre, toutes les portes et les fenêtres sont fermées ; et, suivant le système de M. Azaïs, celui qui couchait sous les toits eut le doux plaisir d'entendre, en s'endormant, la pluie tomber par torrens sur les pauvres diables qui n'avaient point d'abri.

Dans cette nuit terrible, les élémens semblaient se combattre ; le tonnerre, la pluie, les éclairs épouvaient le malheureux voyageur ; car, telle heure qu'il soit, tel temps qu'il fasse, il y a toujours dans le monde quelqu'un qui voyage ; de même à chaque minute, à chaque seconde, on a calculé qu'on devait faire... mais ceci n'a plus de rapport à l'orage.

On frappe à coups redoublés à la grande porte de la ferme. « Grand Dieu ! qui peut se trouver dehors par un temps si affreux ! » dit Jean en se levant. Il ouvre sa fenêtre : « Qui est-là ? — Ouvrez, par grâce, à deux voyageurs qui périront à votre porte, si vous ne daignez pas les recevoir. — J'y vais, j'y vais, » répond Jean. Le brave homme n'avait jamais refusé l'hospitalité ; les gens honnêtes ne sont pas défians.

Il était temps que les voyageurs fussent secourus ; la pluie et les mauvais chemins avaient abîmé leurs vêtemens ; ils étaient dans un état fait pour inspirer la pitié. Le fermier les fit promptement entrer dans la salle basse, où un bon feu fut allumé pour sécher leurs habits. Un garçon de la ferme fut prendre les chevaux ; les pauvres coursiers étaient, comme leurs maîtres, dans un piteux état. Thérèse adpela Ursule, qui était encore à la cave, pour qu'elle vînt l'aider à préparer ce qu'il fallait aux deux étrangers.

Ces deux personnages étaient faciles à

distinguer l'un de l'autre : le plus jeune, qui était le maître, était grand et d'un physique assez bien ; sa tournure était distinguée, et il aurait été aimable sans le ton de suffisance et de fierté qui régnait constamment dans ses actions et dans ses discours. Tout en lui annonçait un jeune homme comblé des faveurs de la fortune, de la naissance ; se croyant tout permis, ne connaissant point d'obstacles à ses désirs, mais blasé sur tout, ennuyé de lui-même, insupportable aux autres, et ne sachant de quelle manière employer son temps et sa fortune. De tels gens ne sont malheureusement que trop communs dans la société.

Nous pouvons ajouter au portrait du jeune marquis de Saint-Ange, qu'il avait de l'esprit (ce qui est rare chez les fâts), et même le cœur assez bon ; mais il aurait rougi de paraître sensible ; cela lui eût donné un ridicule parmi ses belles connaissances, et le ridicule est ce qu'un Français redoute le plus.

Le valet, qui accompagnait le marquis,

était un coquin adroit, rusé, intrigant, capable de tout entreprendre pour satisfaire les désirs de son maître, souple et rampant, insolent et audacieux, suivant les circonstances : tel était Lafleur, qui suivait son maître à la chasse, lorsque, surpris par la nuit et l'orage, ils s'égarèrent dans la forêt de Bondy, et furent demander un gîte chez des villageois.

« Bon homme, » dit Saint-Ange au fermier en se jetant sur une chaise devant la cheminée, « sans vous nous étions morts, » en vérité. — Il est vrai, Monsieur, que « vous étiez en route par un ben mauvais temps ! — C'est cette maudite chasse !... » Cette bête que j'ai poursuivie !.. Je me suis « égaré... et puis la nuit ! l'orage ! le dia- « ble !... tout s'en est mêlé ! — Monsieur « mangera bien un morceau ! — Ma foi oui, « cette course m'a donné un appétit d'en- « fer !... — Vous allez voir tout ce que nous « pouvons vous offrir... Holà Thérèse !... » Ursule !...
» — Allons, la vieille, » dit Lafleur à Ur-

sule qui entrait ; « remuez-vous , et apprêtez-nous à souper.—La vieille!... la vieille! ces gens-là sont bien sans façon !... — Où donc est Georgette? » dit Jean à sa femme? « il faut lui dire de descendre ; elle tiendra compagnie à ces messieurs pendant qu'on préparera des chambres... — Cela est inutile , bon homme , je n'ai pas besoin de société!... ne dérangez pas ma demoiselle Georgette. »

Le marquis ne se souciait pas de causer avec une paysanne bien gauche, bien niaise; c'est ainsi qu'il pensait que devait être la fille du fermier, mais à peine eut-il achevé de parler que la porte s'ouvrit , et Georgette entra dans la salle. Elle s'était habillée à la hâte ; un mouchoir couvrait sa tête ; mais ne cachait qu'à demi ses beaux cheveux ; le fichu , jeté sur son sein , en laissait apercevoir la blancheur, et le désordre de sa toilette donnait encore plus de piquant à ses charmes. Saint-Ange resta muet en la considérant.

« Tu peux te retirer, mon enfant , mes-

» sieurs les voyageurs ne veulent point de
» compagnie. — Pardon , » dit le marquis
en arrêtant le fermier qui renvoyait Geor-
gette ; « vous ne nous aviez pas dit , mon
» cher hôte , que c'était une divinité que
» vous possédiez chez vous.

» — Une divinité!.... morguienne ! je
» n'en savions rien nous-mêmes!.... mais
» c'est égal... reste , mon enfant , puisque
» maintenant monsieur le désire.

» — Hom!... que ces gens-là sont capri-
» cieux ! » marmota Ursule , en tournant
autour de ses maîtres ; ceux-ci pensaient
comme elle ; le ton de M. de Saint-Ange ,
les regards insolens de Lafleur ne leur
plaisaient nullement. Mais ils étaient hu-
mains et ne pouvaient pas mettre les étran-
gers à la porte.

Les villageois étaient allés préparer les
chambres , Georgette resta ; Saint-Ange
tenait sa main qu'il pressait fortement ; le
marquis allait très-vite près des femmes ,
et déjà il éprouvait pour Georgette une
passion violente , comme toutes celles qu'il

avait éprouvées ; mais, en amour, le dernier sentiment semble toujours devoir être le plus fort et le plus durable. Le marquis jeta un coup d'œil à Lafleur ; le valet, qui savait ce que cela voulait dire, sortit de la salle, et, pour bien employer son temps, descendit dans la cour une lumière à la main ; là, tout en tuant à coups de cravache quelques poulets pour le souper du marquis, il regarda partout s'il ne découvrait pas quelque fille de basse-cour assez fraîche, assez rondelette, pour lui faire passer le temps dans une ferme, où il prévoyait que son maître reviendrait souvent.

Georgette n'était pas timide, elle fit avec grâce les honneurs du logis. Le marquis, étonné de trouver de l'usage, de l'esprit et des grâces au fond d'une ferme, écouta quelque temps la jeune fille, sans savoir quel ton il devait prendre avec elle ; cependant le désir de paraître aimable le rendit à lui-même. Saint-Ange avait ce qu'il faut pour séduire : il était galant, empressé ; il prodiguait les louanges avec cette délica-

tesse qui sait ménager la modestie. Georgette était femme, et femme très-coquette ! elle jouissait de voir un homme du haut rang (elle avait entendu Lafleur le nommer M. le marquis) admirer ses attraits, vanter son esprit ; les sensations sont vives à seize ans, et la vanité a tourné la tête à plus d'une jeune fille !... Saint-Ange aperçut le côté faible de celle qu'il voulait vaincre, et il se promit d'en profiter pour assurer sa victoire.

Lafleur revint suivi des villageois. Saint-Ange soupa de bon appétit. La vue de Georgette avait un peu changé ses manières avec ses hôtes ; en homme adroit, il vit que, pour réussir près de la jeune fille, il ne fallait pas se mettre mal dans l'esprit des villageois ; mais il eut beau faire, avec Jean la première impression faisait tout, il ne put donc se rendre agréable à ses yeux. Quant à Lafleur, Ursule ne lui pardonnait pas de l'avoir appelée la vieille, et Thérèse trouva fort mauvais qu'il eût tué ses poulets sans demander permission.

N'ayant aucun motif pour prolonger la veillée, Saint-Ange se laissa conduire à sa chambre, s'éloignant à regret de Georgette, mais se promettant d'employer avec Lafleur une partie de la nuit à chercher par quel moyen il se procurerait la possession de la jeune fille.

CHAPITRE XI.

Le premier pas.

La fatigue l'emporte souvent sur l'amour: dans cette occasion elle eut encore le dessus, le marquis et son valet s'endormirent avant d'avoir dressé leur plan; mais au point du jour, Saint-Ange éveilla Lafleur.

« Allons, coquin, tu as assez dormi,
» lorsque je me casse la tête à former mille
» projets!..—Je m'en doutais, Monsieur!..
» — Lafleur, je suis amoureux. — Je m'en
» doutais encore! — Mais amoureux fou!...
» — Oui, comme à l'ordinaire!.... — Tu
» as vu Georgette? — Oui, Monsieur. —
» N'est-elle pas adorable? — Elle n'est pas
» mal!... — Il faut, à quelque prix que ce

› soit , que je possède cette femme-là. —
› Ça ne sera pas difficile... une petite pay-
› sanne !... — Tu te trompes , ce n'est pas
› une simple villageoise !... — N'importe !...
› nous venons à bout de tout !... — Cela ne
› sera peut-être pas si aisé que tu crois...
› Georgette a de l'esprit !... — Tant mieux ,
› Monsieur , c'est toujours par là qu'on les
› prend !.... Une femme d'esprit !.... Eh !
› mon Dieu , Monsieur , rien n'est si facile
› à séduire !.. celles-là ont toujours les pas-
› sions plus fortes , l'imagination plus exal-
› tée !.... elles comptent sur leurs propres
› forces , et voilà ce qui les perd ! D'ailleurs ,
› monsieur sait bien que l'esprit est le che-
› min du cœur , que l'esprit se rend maître
› de la raison , que l'esprit tourne les têtes !..
› Oui , Monsieur , avec une femme d'esprit ,
› il y a toujours de la ressource , tandis
› qu'au près d'une sotte , quand on ne plaît
› pas à la première vue , ou lorsqu'elle a
› en tête des principes de sagesse et de
› vertu , c'est fini !... on perd son temps à
› vouloir la séduire , et l'homme le plus ai-

» mable échoue comme un sot ! Mais reve-
» ñons à votre belle : le plus difficile à sé-
» duire dans tout ceci, ce sera le fermier
» et sa femme... je les ai jugés de suite : ces
» rustres ne nous voient pas avec plaisir!...
» — Que m'importe, si je plais à Georgette !
» le fermier n'est pas son père ; elle me l'a
» dit hier en causant. — C'est égal, Mon-
» sieur, ne brusquons pas les choses !... si
» l'on pouvait enjôler la petite, sans que
» ces manans se doutassent de rien..... —
» En obtenant de Georgette un rendez-
» vous... mais si elle refuse... — Alors, si
» cela est nécessaire, nous emploierons les
» grands moyens !... en attendant je vais
» adroitement m'informer de ce qu'on fait
» journellement dans la ferme et des habi-
» tudes de mademoiselle Georgette. »

Saint-Ange descendit au jardin : avant de se rendre près des villageois, il cherchait à parler à Georgette ; le hasard le servit, la jeune fille se promenait, pensant à ce que M. le marquis lui avait dit la veille. Saint-Ange ne laisse pas échapper une si

belle occasion , il reprend sa conversation de la veille ; il est plus vif , plus pressant , plus séduisant que jamais!... Ah ! quelle différence de Saint-Ange à Charles ; en une heure le marquis avait plus avancé ses affaires que le pauvre Charles en un mois.

Saint-Ange , aux pieds de Georgette , sollicitait un rendez-vous ; celle-ci , craignant que les villageois ne vinssent , cherchait un moyen pour échapper au marquis ; elle n'en trouva pas de meilleur que de lui dire qu'elle se rendait tous les jours seule à Bondy. Le jeune homme n'en demandait pas davantage , il laissa Georgette se sauver et retourna à la ferme par un autre sentier.

Après avoir déjeuné , le marquis remercia les villageois , et annonça qu'il allait se remettre en route. On ne l'engagea pas à rester davantage. Le ton du maître et du valet ne convenait pas aux habitans de la ferme. Les chevaux attendaient leurs maîtres , le marquis monta en selle et s'éloigna en jetant un tendre regard à Georgette.



« Ma foi, » dit Jean, « je suis bien aise
» qu'il ne soit pas resté davantage ; quelle
» différence de ce biau monsieur avec cet
» aimable Charles !... »

Au nom de Charles, Georgette baisse les yeux et balbutie : « Il y a long-temps qu'il est parti, il nous a peut-être oubliés... — Oh ! que non, mon enfant, je gage qu'il reviendra. » Georgette soupire, et va rêver dans sa chambre... Est-ce à Charles ? est-ce au marquis ?... c'est ce que je n'ose décider, mais je présume qu'elle pensait à tous deux.

Lafleur faisait trotter son cheval près de celui de son maître, et, tout en cheminant, on s'entretenait de la jeune fille : « Mon cher Lafleur, tout va bien, j'ai obtenu un rendez-vous de la petite !... — Eh bien, vous le voyez, Monsieur, je suis un garçon de bon conseil ; sans moi, vous restiez à la ferme, vous filiez le parfait amour !... entouré de butors qui ne savent pas respecter les fantaisies d'un homme comme il faut !... — Vraiment,

» **Lafleur**, tu as de l'esprit, tu raisonnas
» sagement!... — Ah! monsieur, j'ai quel-
» que expérience, je sais comment il faut
» s'y prendre pour réussir dans le monde.
» — Dis plutôt pour faire des dupes, co-
» quin!.... — Faire des dupes, eh! mon-
» sieur!... n'est-ce pas la science universelle?
» avec ce talent-là on ne meurt jamais de
» faim!... — Non, mais on vit aux dépens
» des autres. — Qu'importe!... il faut être
» philosophe. — Ta philosophie ressemble
» beaucoup à de la friponnerie. — C'est
» donc cela, Monsieur, qu'il y a tant de
» philosophes maintenant! »

Arrivé à sa maison de campagne, Saint-Ange prend un habit plus simple, et, le fusil sur l'épaule, la carnassière au côté, se remet en route. « Bonne chasse, Monsieur, » dit **Lafleur** en riant. Saint-Ange est déjà dans les champs, et bientôt à l'endroit où il espère rencontrer Georgette.

Il n'y fut pas long-temps sans apercevoir la jolie fille qui se rendait, en chantant à Bondy. Georgette regarde de côté si elle

n'apercevra pas ce jeune homme si aimable si galant , qui lui a dit de si jolies choses , qui lui a baisé la main avec tant d'ardeur!.. à qui elle a tourné la tête ensin !... et qui , peut-être lui a trouble la raison. Ce jeune homme était là , tout près d'elle , il s'était glissé le long d'une haie , et s'était approché sans qu'elle le vit ; elle se sentit pressée dans les bras de quelqu'un , elle se retourne... un petit cri lui échappe !...

« Ah ! c'est vous , Monsieur !—Oui , belle » Georgette. — Déjà en train de chasser... » c'est donc une passion que vous avez pour » cet exercice ? — Ah ! Georgette , vous sa- » vez bien que c'est pour vous seule que je » suis ici ! pourquoi feindre d'ignorer les » sentimens que je vous ai déjà fait con- » naître ? croyez-vous que l'impression que » vous avez faite sur mon cœur puisse être » effacée !... Ah ! Georgette , votre image » est pour toujours au fond de mon » âme !... »

Georgette rougissait , se troublait , Saint-Ange était pressant ; notre amoureux

voulut profiter du trouble de la jeune fille pour obtenir un aveu; mais Georgette était coquette, elle voulait jouir des craintes, des soupirs du marquis; peut-être même ne voulait-elle que s'en amuser!... elle ne voyait aucun mal à écouter ses discours flatteurs, elle ignorait que les plaisirs de la coquetterie coûtent toujours quelque chose à l'innocence.

Tout ce que Saint-Ange put obtenir à cette première entrevue, fut que Georgette serait exacte à passer tout les jours par le même chemin, et qu'elle ne dirait rien à la ferme de sa nouvelle connaissance. Elle le promit et continua sa route; Saint-Ange la quitta, le cœur rempli d'espérance et peut-être d'amour, car on aime vraiment tant qu'on ne possède pas; pourquoi faut-il qu'à-près, cela aille en diminuant!... mais, je m'explique, mesdames, ceci n'est que pour les hommes blasés comme le marquis.

Le temps que Charles avait fixé pour son retour était écoulé, le jeune homme ne revenait pas. Les villageois s'affligeaient de

ne point le voir, mais Georgette, qui peut-être éprouvait quelque remords de son inconstance, n'était point fâchée que Charles, par son oubli, justifât sa légèreté.

Tous les jours Georgette voyait Saint-Ange. Le marquis faisait de rapides progrès dans l'esprit de la jeune fille; en séducteur adroit, il ne brusquait point une intrigue dont il espérait recueillir de si doux fruits; il voulait que Georgette, dont la tête était exaltée par la peinture qu'il lui faisait des plaisirs de Paris, du bonheur qu'y goûtaient deux jeunes amans, de la vie délicieuse què l'on y menait; il voulait qu'elle s'abandonnât entièrement à lui. Depuis long-temps le séjour de la ferme n'inspirait à Georgette que de l'ennui; vingt fois elle avait pensé céder aux sollicitations de Saint-Ange, qui la conjurait de Je suivre dans la capitale; elle brûlait au fond du cœur de quitter son champêtre asile; mais la vue de Jean, les bontés de Thérèse, le souvenir des bienfaits dont ces bons villageois l'avaient comblée, arrêtaient encore

notre héroïne , et livraient son âme aux plus violens combats.

Lafleur s'étonnait de voir son maître ne pas aller plus vite en besogne. « Eh ! quoi , » Monsieur , vous n'en finissez pas avec » cette petite fille !... depuis que vous l'honorez de vos hommages, elle ne s'est pas » rendue à vos désirs !... Je ne vous connais » plus !... vous ! qui avez trompé tant de » belles , dupé des tuteurs , abusé des novices , des innocentes , des coquettes mêmes ! » vous , qui promettiez de devenir un modèle à suivre !.. vous filez le parfait amour » dans les champs !... vous poussez des soubpirs près d'une campagnarde !... Allons , » M. le marquis , revenez à vous ; cette » conduite est indigne d'un galant homme , » et d'un jeune homme que j'ai formé ! »

Saint-Ange ne répond pas à Lafleur , mais excité par les conseils de ce coquin subalterne , il vole au lieu du rendez-vous. Depuis long-temps le marquis avait tellement captivé Georgette , que celle-ci , au lieu de se rendre à Bondy , comme elle le

disait à la ferme , passait la journée auprès de son amant. Ce jour-là , cependant , elle vint plus tard que de coutume , et la tristesse se peignait dans ses traits. « Qu'avez-
» vous , ma chère Georgette ? d'où peut
» naître la mélancolie que je remarque en
» vous ? qui peut vous causer des chagrins ?
» — Ah ! M. le marquis !... — Vous m'a-
» vez promis de ne m'appeler que Saint-
» Ange... — Eh bien , Saint-Ange , j'ai fait
» des réflexions... Le tableau que vous me
» faites des plaisirs de Paris séduit , je l'a-
» vous , mon imagination ; mais comme j'ai
» pensé que je ne pouvais quitter la ferme
» sans motif... je crois que je ferai bien de
» cesser de vous voir !... »

Saint-Ange , attéré par ce discours , jura tout bas de la faire changer de résolution. Prenant le bras de la jeune fille , il l'entraîne au fond d'un épais bocage , ils s'asseyent tous deux sur le gazon et Saint-Ange s'empresse de combattre la résolution de Georgette en lui parlant de son amour , qui doit durer toute sa vie !... Jamais il n'a-

vait été si amoureux, si pressant, si éloquent dans ses discours ; la crainte de perdre Georgette le rend entreprenant... Elle tremble, elle se trouble... L'amour, la pudeur combattent encore, Saint-Ange ose tout !... Et César ne vient pas arrêter son entreprise !

« Ah, Saint-Ange !... Qu'avez-vous fait ?
 » — Chère Georgette, pardonne à ton
 » amant... Sèche ces larmes... L'amour seul
 » m'a rendu coupable !... — Hélas ! je n'a-
 » vais pour tout bien que mon innocence...
 » Que me reste-t-il maintenant ?... — Éloi-
 » gne ces tristes pensées, livre-toi au doux
 » plaisir d'aimer. Tu ne peux rester en ces
 » lieux ; cette ferme n'est plus faite pour
 » toi ; cette triste campagne ne nous offre
 » qu'un séjour monotone, où nous ne pour-
 » rions nous livrer sans réserve au bonheur
 » d'être ensemble... Consens donc à me
 » suivre à Paris. — Ah ! je suis à toi !... tu
 » peux maintenant disposer de mon sort !... »

Saint-Ange, au comble de ses vœux, emmène Georgette loin du bocage... elle jette un dernier regard sur le gazon... son sein

gentle, elle verse des larmes... c'est le dernier adieu à l'innocence.

Le marquis ne veut pas laisser à Georgette le temps de la réflexion : il lui fait promettre de se rendre à minuit à l'entrée d'une petite avenue qui n'est qu'à une portée de fusil de la ferme ; c'est là qu'il doit l'attendre avec une chaise de poste préparée pour leur départ. Georgette, ne sachant plus ce qu'elle fait, promet tout, et Saint-Ange la quitte pour ordonner les apprêts de l'enlèvement.

Georgette, le cœur serré, l'œil morne, regagne la ferme. Ses pas sont incertains, sa démarche chancelante ; elle entre sans avoir levé les yeux sur cet asile hospitalier où l'on a pris soin de sa jeunesse. Les paroles du marquis se retracent à sa mémoire : *Cette ferme n'est plus faite pour toi !... « Oh ! » non, » dit-elle, « elle n'est plus faite pour « moi !... je ne suis plus digne d'habiter « avec mes respectables bienfaiteurs !... »*

La voix de Jean la fait sortir de ses rêveries. « Pourquoi reviens-tu si tard, mon

» enfant ? tu sais que nous t'attendons tous
» jours pour souper, ma femme et moi ; car,
» lorsque tu n'es pas là, j' n'avons pas autant d'appétit : dam !... c'est ben naturel ;
» nous commençons à devenir vieux, nous autres ; nous sommes accoutumés à t'avoir près de nous... nous t'aimons tant !
» et, à notre âge, on tient à ses habitudes !...»

Georgette s'excuse comme elle peut.... mais les villageois n'étaient que trop confiants ! on se met à table ; Georgette souffre en recevant les caresses de Thérèse, les amitiés de Jean ; cependant , elle s'efforce de surmonter son agitation. Le repas finit enfin ; jamais elle ne l'avait trouvé si long ! elle se lève, prend sa lumière , et va embrasser la fermière et son mari... quelques larmes mouillent ses paupières... mais les villageois n'ont pas le temps de s'en apercevoir, elle court s'enfermer dans sa chambre pour leur dérober cette première marque de son repentir.

Seule , elle donne un libre cours à ses larmes, l'idée que c'est la dernière nuit

qu'elle passe à la ferme, le sentiment de son ingratitude envers Jean et Thérèse accablent Georgette; elle se fait les plus vives reproches. Abandonner ses bienfaiteurs lorsqu'ils touchent à la vieillesse, les livrer au chagrin, lorsqu'ils comptent sur elle pour embellir leurs derniers jours!... ah! c'est bien mal!... notre héroïne le sent, elle ne se cache pas ses torts; mais le souvenir de son amour, de sa faiblesse, l'emportent, elle ne se croit plus digne d'habiter la ferme... le premier pas était fait... et celui-là entraîne bien vite les autres.

Saint-Ange, enchanté de son triomphe le cœur rempli de l'image de Georgette, dont alors il était peut-être véritablement amoureux, arrive à sa maison de campagne. Lafleur, en voyant son maître si joyeux, devine ce qui s'est passé. « Eh bien! Monsieur, vous avez suivi mes conseils, vous avez réussi. — Oui, Lafleur, je suis le plus heureux des hommes!... Georgette est à moi!.. elle partage mon amour! mes transports! Ah! jamais femme ne m'a

» fait connaître d'aussi doux plaisirs !...
» une ivresse plus pure !... — Monsieur,
» vous disiez toujours cela avec votre der-
» nière maîtresse !... — Ah ! quelle diffé-
» rence !... — Soit !... d'ailleurs, il est aussi
» difficile de persuader à un amant qu'il
» n'aimera plus, que de prouver à une co-
» quette qu'elle a vieilli. Mais, à quoi vous
» décidez-vous, Monsieur ? — Je pars j'em-
» mène Georgette à Paris. — A Paris...
» prenez garde !... — Que veux-tu dire ? —
» Vous seriez peut-être mieux de garder
» votre jeune conquête dans cette maison
» de plaisance. — Pourquoi cela ! — Par-
» bleu ! Monsieur, ne le devinez-vous pas !...
» vous avez eu une peine diabolique avec
» cette petite fille; et, lorsque vous pourriez
» goûter en paix le fruit de votre triomphe,
» vous voulez l'emmener à Paris, où l'inno-
» cence va un train !... Ah ! on se l'arrache
» enfin ! — Laisse là tes balivernes ; Geor-
» gette est faite pour briller à Paris, pour
» éclipser ce que l'on a vu jusqu'ici de plus
» aimable, de plus enchanteur !... et tu

» voudrais que je la laissasse végéter au
» fond de cette retraite !... moi , cacher un
» pareil trésor !... priver le monde de son
» plus bel ornement !... — Oh ! je vois que
» monsieur a dessein de la produire ! — Tu
» verras , Georgette me fera honneur !...
» je veux qu'elle devienne la femme à la
» mode !... — Soyez tranquille , Monsieur ,
» quand les femmes veulent s'en donner la
» peine , nous ne sommes , en fait de folies ,
» que des enfans auprès d'elles !... — Nous
» partons ce soir ; prépare , pour mainuit ,
» une chaise avec de bons chevaux ; le tra-
» jet n'est pas long , demain , au lever de
» l'aurore , nous serons installés dans mon
» hôtel dans la rue du Mont-Blanc , et , après
» demain , je défie que l'on reconnaissse ,
» dans Georgette , la simple viillageoise de
» Bondy !... — Où faudra-t-il vous atten-
» dre avec la voiture ? — Devant la petite
» avenue qui est à gauche de la ferme . —
» Pourvu que le fermier ne lâche pas ses
» chiens après nous !... Vous auriez aussi
» bien pu l'emmener ce matin , pendant

» que vous la teniez !... — Eh ! imbécille ,
» des paysans pouvaient nous rencontrer ,
» voir Georgette partir avec moi !... En vé-
» rité , Lafleur , pour un drôle qui est aussi
» habitués à ces sortes d'aventures , on di-
» rait que tu as peur !... — Moi , peur ! non ,
» Monsieur , mais je vous avoue que je pré-
» fère enlever six demoiselles de qualité ,
» à une seule villageoise ; ces paysans sont
» d'une brutalité !... et je me connais en
» coups de bâton ! mais au reste , cela ne
» m'effraie nullement . »

Tout est prêt à l'heure convenue ; Lafleur , qui sert de postillon , se rend dans l'avenue ; Saint-Ange est au rendez-vous , et attend impatiemment l'arrivée de Georgette .

Le temps était sombre et menaçait d'un violent orage . « En vérité , » dit Lafleur , en faisant le guet dans l'avenue , « cette oam-
» pagne nous est fatale ! je crois qu'il fera
» cette nuit un orage semblable à celui qui
» nous a conduits , pour la première fois ,
» dans cette ferme . Vous en souvenez-vous ,

» Monsieur ?... nous étions dans un triste
» état !... »

Saint-Ange ne peut se défendre d'éprouver un sentiment pénible en se rappelant l'hospitalité du fermier ; il s'éloigne de Lafleur sans lui répondre, et s'approche de la ferme, espérant de voir paraître Georgette dont la lenteur commence à l'inquiéter.

Notre héroïne était encore dans sa chambre ; absorbée dans ses réflexions, elle ne s'apercevait pas que le temps s'écoulait ; cependant douze heures sonnent à la vieille horloge de la ferme. Elle se lève, éteint sa lumière, et descend légèrement les marches de l'escalier.

Georgette connaissait parfaitement les détours de la maison ; elle savait qu'elle ne trouverait pas d'obstacle à sa sortie de la ferme. Les paysans, bien loin de se douter de son projet, ne pensaient point à prendre des précautions qu'ils jugeaient inutiles, et de l'intérieur de la maison on pouvait ouvrir toutes les portes qui donnaient dans la campagne.

Georgette est obligée de passer devant la chambre où couchent ses bienfaiteurs. Son cœur est oppressé, elle s'arrête devant leur porte.... « Adieu donc, vous qui m'avez servi de parens... Adieu pour jamais!... » s'écrie-t-elle en sanglotant; elle descend l'escalier en tremblant, elle est dans la cour, et bientôt, à la porte de la ferme, qu'elle ouvre sans difficulté, elle s'arrête encore... ses forces l'abandonnent... Elle jette un dernier regard autour d'elle et reconnaît la place où Charles, en lui disant adieu, a ramassé et posé sur son cœur le mouchoir qu'elle lui a jeté... elle s'appuie contre le mur et se sent incapable d'aller plus loin.

« Georgette!... Georgette!... » dit une voix que la jeune fille reconnaît aussitôt, « qui peut vous retenir? Je tremblais qu'il ne vous fût arrivé quelque chose! »

La voix de Saint-Ange, sa présence, rani-ment le courage de Georgette, le marquis lui prend le bras et l'entraîne loin de la ferme; le tonnère grondait déjà avec

force, le bruit de la foudre redouble l'é-
motion de la jeune fille, Saint-Ange est
obligé de la porter dans la voiture, il se
place près d'elle, Lafleur fouette les che-
vaux, et les voilà sur la route de Paris.

CHAPITRE XII.

La Récompense d'un bienfait.

Avant de suivre Georgette à Paris, restons encore un moment à la ferme, ces pauvres villageois méritent bien que nous nous occupions d'eux ! et c'est peut-être la dernière fois que nous le pourrons, car je prévois que Georgette nous donnera de l'occupation.

Les premiers rayons du jour avaient vu fuir l'orage, le temps était calme l'air pur et rafraîchi ; Jean se rendit comme à son ordinaire à ses travaux ; le fermier n'avait pas l'habitude de rencontrer Georgette de si bon matin, il ne put donc remarquer son absence, mais, en revenant à l'heure du

repas, il la chercha des yeux et s'aperçut de l'inquiétude de Thérèse.

« Où donc est Georgette? — Je n'en sais rien, mon ami, nous ne l'avons pas vue de toute la journée! Je ne concevons pas ce qu'elle peut-être devenue!... — Elle sera restée à Bondy plus tard que de coutume!... — Ce qui m'étonne, c'est qu'Ursule assure avoir trouvé ce matin la porte de la ferme ouverte... — Eh pardienne!... Pour sortir fallait ben qu'elle l'ouvrît!... — Hom!... » dit Ursule, « je vous dis, moi, qu'il faut qu'elle soit sortie c'te nuit; sans ça je l'aurions vue passer comme à l'ordinaire, quand elle va soi-disant à l'école!... — Comment soi-disant?... que veux-tu dire toi-même? — Dam! not' maître, j' n'ons pas osé vous le dire plus tôt!... et puis vous m'auriez traitée de folle!... comme c'est votre usage quand je vous parle de mamzelle Georgette!... Ce qu'il y a de sûr, c'est que ben souvent, au lieu d'aller au village, elle passe sa journée à se promener avec ce jeune

» mirliflor que vous avez logé le jour de ce
» fameux orage. Oh ! je les ons vus moi-
» même une fois , sans qu'ils s'en doutas-
» sent. »

Le front du fermier se rembrunit ; malgré le désir qu'il a de ne pas trouver Georgette coupable, il sent qu'elle n'aurait pas dû lui cacher ses rencontres et ses promenades avec M. le marquis. Thérèse, qui aimait la jeune fille comme une mère, attendait avec impatience qu'elle vint se justifier , et dissiper les soupçons que l'on craignait même de forme. Mais les bonnes gens attendaient en vain !... Georgette ne venait pas.

De moment en moment l'inquiétude prenait une nouvelle force. Il faisait nuit depuis long-temps !... Thésèse pleurait sa fille, Jean se promenait en long et en large dans la cour ; il allait vers la porte , cherchait à distinguer dans la campagne..... frappait du pied avec impatience et formait les plus tristes conjectures. La vieille Ursule ne disait mot ; la douleur de ses maîtres l'affectait trop vivement pour qu'elle se

permit de faire encore des réflexions ; elle désirait bien que Georgette ne fût pas aussi coupable qu'elle le pensait.

Minuit a sonné. Jean prend son chapeau, son bâton. « Que vas-tu faire ? » dit Thérèse. — « Je n'y tiens plus !... Je vais à Bondy, il faut absolument que nous sachions ce qui en est. — Y pensez-vous, not' maître, à c'te heure... dans ces campagnes ! ne savez-vous pas que la forêt voisine n'est pas sûre... vous pourriez faire de mauvaises rencontres !... — Je ne crains rien ! avec ce bâton, je défions qui que ce soit !... — Mon cher Jean, ne t'expose point... demain il sera assez temps... — Demain !... et tu veux que nous passions la nuit en cet état... non, il faut savoir ce qu'elle est devenue. — Hélas !... elle nous a abandonnés !... — Non ! cela est impossible !... peut-être est-elle malade... et a-t-elle besoin de nos secours... je vais à Bondy. — Au moins not' maître, emmenez César ; c'est qu'à lui seul, il vaut ben deux hommes ! — Soit ! je l'emmène,

» quoique je n'ajoute pas foi à tes récits de
» voleurs !... »

Le fermier embrasse sa femme , lui promettant de lui rapporter de bonnes nouvelles. Thérèse sent son cœur se serrer en pressant son mari dans ses bras ; Jean détache son chien fidèle, et sort avec lui de la ferme au milieu de la nuit.

Le bon fermier marchait à grands pas , tout occupé de Georgette, en cherchant toujours à éloigner les soupçons qui s'élevaient contre elle. La nuit était tellement noire, que l'on voyait à peine devant soi ; César suivait silencieusement son maître, et semblait, en tournant autour de lui, vouloir demander l'explication d'un voyage commencé aussi tard.

Livré à ses pensées, Jean ne s'aperçoit pas qu'au lieu de prendre le chemin qui mène à Bondy, il a suivi celui qui conduit à la forêt; ce n'est qu'après avoir marché long-temps que , voulant s'assurer s'il approche du village , il s'arrête , examine l'endroit où il est, autant que l'obscurité

peut le lui permettre, et s'aperçoit qu'il s'est trompé et qu'il côtoie la lisière de la forêt.

Désespéré de ce contre-temps, le fermier s'apprête à retourner sur ses pas, lorsqu'en se retournant pour voir si son chien est toujours près de lui, il croit apercevoir quelqu'un se glisser derrière les arbres. Malgré son courage. Jean éprouve un sentiment pénible..... il écoute..... on a remué le feuillage..... il va se remettre en marche..... César aboie avec fureur..... les jappemens du chien ne laissent plus douter que quelqu'un ne soit caché dans cet endroit..... Jean double le pas pour s'éloigner de la forêt..... mais il est trop tard, quatre hommes sortent d'un taillis et se jettent sur lui avant qu'il ait le temps de se reconnaître.

Jean veut se défendre, César saute sur les voleurs, tandis que son maître, qui a dégagé une de ses mains, frappe de son bâton noueux les misérables qui l'entourent. Mais, malgré les efforts du chien ,

malgré le courage du fermier, il faut céder au nombre!... Les voleurs, furieux de sa résistance, le percent de mille coups, le dépouillent de tout ce qu'il possède, et s'éloignent du lieu témoin de leur forfait, laissant l'infortuné Jean baigné dans son sang, et n'ayant pour tout secours que le pauvre César, qui, blessé lui-même, oublie ses souffrances pour lécher les plaies de son maître.

L'aurore a succédé à cette nuit fatale. La pauvre Thérèse attend sa fille et son époux. La tristesse, l'inquiétude, les larmes règnent dans cet asile, jadis séjour de la paix et du bonheur. Des hurlements lugubres se font entendre dans la campagne... « C'est César, » s'écrie Thérèse. « C'est César, » répètent les gens de la ferme, qui, tous attachés à leur maître, attendaient impatiemment son retour. On court, on vole à la porte de la ferme... Le Pauvre chien s'avance lentement... mais dans quel état!... couvert de sang, de blessures, et jetant par intervalle de ces plaintifs gé-

missemens qui semblent présager quelque malheur.

« Grand Dieu !.... mon mari est assassiné !.... » s'écrie Thérèse. La fermière perd connaissance : pendant qu'Ursule cherche à la rappeler à la vie, le chien s'approche de chaque garçon de ferme, se retourne vers la porte et semble les inviter à le suivre. « Allez, » dit Ursule, « allez, » et puissiez-vous arriver assez à temps!...

Les villageois suivent leur fidèle conducteur qui, malgré ses blessures, se traîne jusqu'à l'endroit où gît son infortuné maître. On acquiert la conviction du crime... et l'on ne peut rappeler à la lumière le malheureux Jean.

Les paysans reprennent le chemin de la ferme, chargés du triste fardeau. Le désespoir de Thérèse ne peut se décrire ; elle perd à la fois tout ce qu'elle aimait ; il ne lui reste aucune consolation. La ferme devient pour jamais l'asile des larmes et de la douleur.

Le temps n'apporta que peu de soulagement aux peines de Thérèse ; il est des chagrins qui lui résistent ; il les engourdit , mais ne les guérit pas.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

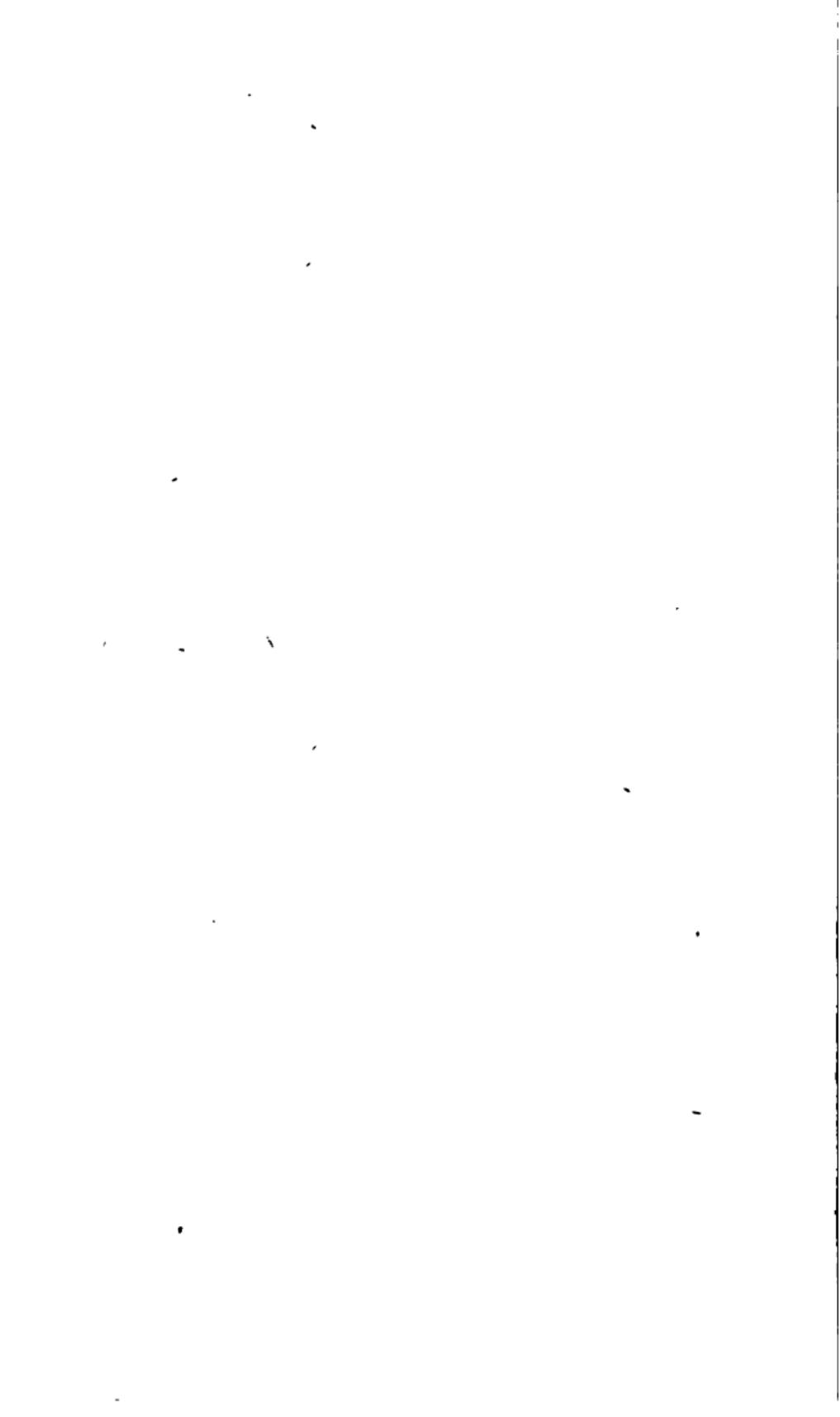
CHAP. I. Un Intérieur.—Les mauvaises Langues.	1
II. Le Dimanche.—Dîner.—Évasion.	6
III. Le fermier Jean.	16
IV. La diligence.	22
V. L'Auberge.	31
VI. La nuit aux Aventures.	41
VII. Départ.—Arrivée.	60
VIII. Tableaux champêtres.	65
IX. L'Amour entre en scène.	76
X. L'Orage.—Nouveaux Personnages.	103
XI. Le premier Pas.	114
XII. Récompense d'un Bienfait.	135

FIN DE LA TABLE.

GEORGETTE,

OU

LA NIÈCE DU TABELLION.



GEORGETTE,
OU
LA NIÈCE DU TABELLION,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

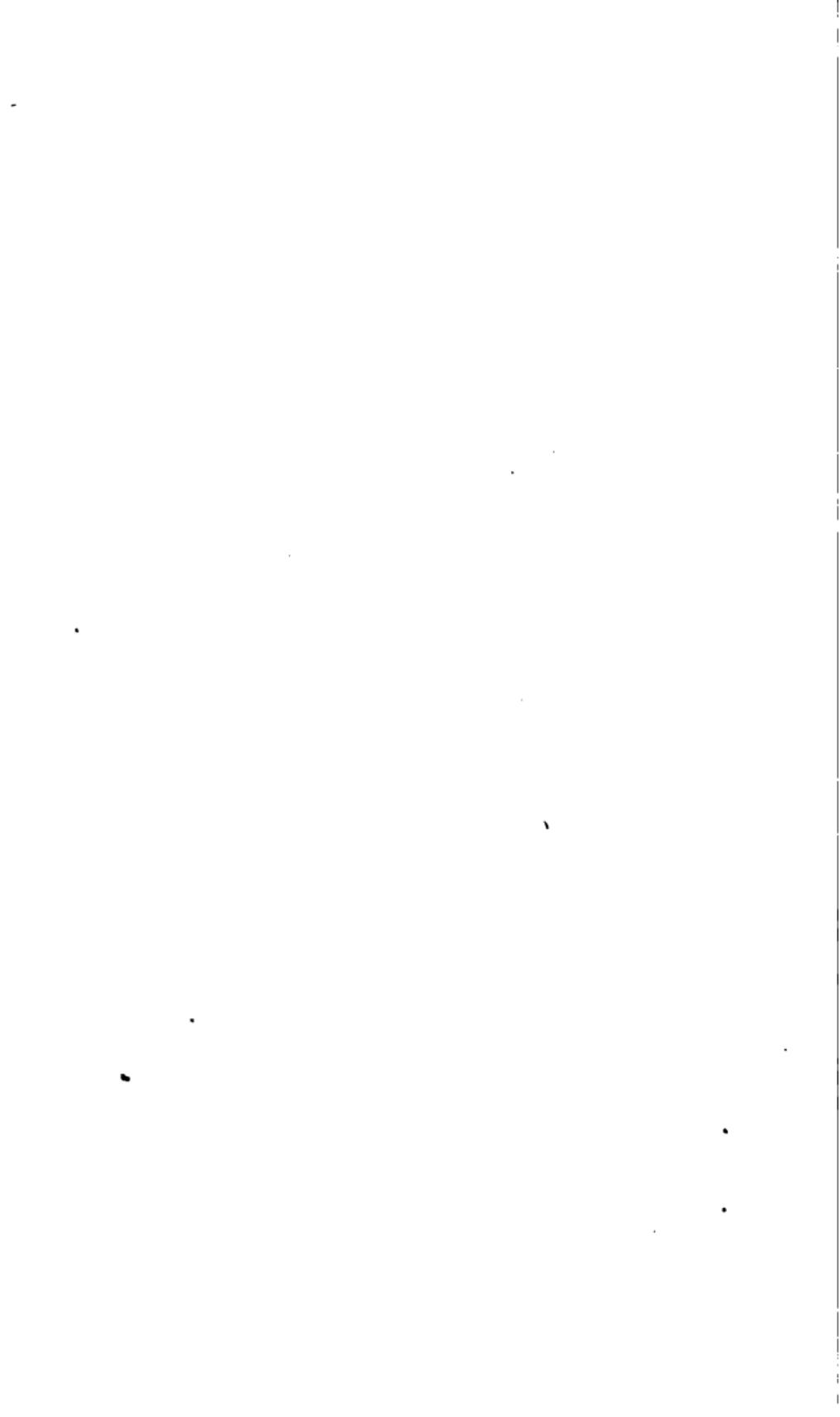
Sic fata volunt !...

TOME II.



BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUWAN ET COMP^C.

—
1858



GEORGETTE,

ou

LA NIÈCE DU TABELLION.

CHAPITRE PREMIER.

L'Amant comme il y en a peu.

JEAN était mort depuis un mois , lorsqu'un matin Ursule aperçut deux hommes à cheval entrer dans la cour de la ferme. « Eh ! ma chère maîtresse , je ne me
» trompe pas... c'est lui... oh ! mon Dieu ,
» que j'en sommes aise... il vous consolera,
» celui-là...—Qui donc ? demande la triste
» Thérèse. — Pardi ! ce jeune homme si
» doux , si aimable , ce jeune Charles en-
» fin ; le v'là qui met pied à terre avec son
» domestique... il ne pouvait arriver plus à
» propos. — Hélas ! quel changement il va
» trouver ici ! »

Il y a long-temps que nous avons quitté Charles ; sachons d'abord pour quel motif il n'est pas revenu plus tôt à la ferme , malgré la promesse qu'il avait faite à Georgette de n'être qu'un mois absent.

En quittant les villageois, le jeune homme se rendit sur-le-champ au château de ses parens ; il y trouva tout le monde dans la plus grande inquiétude sur son sort. M. de Merville était malade , et l'absence de son fils ajoutait à ses souffrances. L'arrivée de Charles calma les esprits des tendres parens ; on lui fit mille questions , et , pour se tirer d'embarras , il prétexta une chute de cheval , un pied foulé , etc., événemens qui sont d'une grande ressource pour les fils de famille que l'on envoie faire leur tour du monde, tandis qu'ils se bornaient souvent à faire dans Paris leur tour de géographie.

La maladie de M. de Merville prit une tournure moins grave qu'on ne l'avait craincé d'abord ; mais la convalescence fut longue, et le cher fils ne pouvait s'éloigner de son père. Déjà le terme qu'il avait fixé pour

son retour à la ferme était dépassé , notre amoureux soupirait en songeant à sa chère Georgette. « Que va-t-elle penser de moi ? » elle croira que je l'ai oubliée !... » Telles étaient les réflexions du pauvre Charles qui , pour calmer sa douleur, allait le matin , pendant que son père sommeillait , promener ses rêveries dans le parc du château ; là , sous un bosquet bien sombre , il sortait de son sein le mouchoir de Georgette , et couvrait de baisers ce gage de la fidélité de sa belle.

Les mamans sont clairvoyantes : madame de Merville s'aperçut de la mélancolie de son fils ; elle essaya de le faire parler , mais le jeune homme n'osait avouer qu'il aimait une villageoise ; à la vérité, cette villageoise n'est point une femme ordinaire , c'est une jeune fille charmante , douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit , un modèle de sagesse , de vertus , de constance , enfin un être accompli ! mais ces diables de parens ont une manière d'envisager les choses , qui fait beaucoup

de tort aux portraits des objets aimés ; ils ne voient point avec le prisme de l'amour ! bien au contraire , ils découvrent toujours quelques défauts, quelques taches qui font ombre au tableau, et un amant n'aime pas à entendre du mal de sa belle.

Enfin M. de Merville se rétablit et reprit ses habitudes , qui étaient de passer une partie de son temps avec un ami , dont le château, situé près de Rambervillers, était voisin du sien. La promenade , la chasse et la pêche , remplissaient les momens de ces messieurs. M. de Merville offrit à son fils de partager ses plaisirs ; mais celui-ci s'y refusa. Madame de Merville fit alors remarquer à son mari la tristesse de Charles.

« Corbleu ! Madame , » dit notre gentilhomme , « ce garçon-là tient de moi ; il a » déjà voyagé , vu le mode , et il n'a pas » trouvé de femme qui pût sympathiser » avec lui !... voilà ce qui l'attriste ! — Moi , » Monsieur , je crois que c'est le contraire... » Je soupçonne qu'il regrette quelque maîtresse.—Vous croyez cela , Madame ? vous

› vous imaginez que votre fils a rencontré
› tout de suite ce que j'ai vainement cher-
› ché toute ma vie!... cela n'est pas pos-
› sible!... Au reste, si cela était, il serait
› bien sot de ne s'être pas assuré de sa
› belle!... »

Madame de Merville ne pensait pas comme son époux, elle craignait que Charles n'eût mal placé ses sentimens; mais, décidée à suivre le projet qu'elle avait conçu, elle se rendit auprès de son fils, qu'elle trouva, selon sa coutume, assis dans l'endroit le plus solitaire du parc.

« Tu aimes bien la solitude, Charles? —
› Il est vrai, ma mère, je réfléchissais...
› — A quelque chose qui t'occupe beau-
› coup, à ce qu'il paraît. Tiens, Charles,
› avoue franchement que tu as grande
› envie de quitter ces lieux? — Si cela était,
› il faudrait que le motif fût bien puissant
› pour que je voulusse m'éloigner de vous!
› — C'est aussi ce que nous pensons,
› M. de Merville et moi. — Comment?....
› — Mon ami, puisque tu ne veux pas con-

» per à tes parens les secrets de ton cœur
» nous agirons plus franchement que toi.
» Tu as quelque chose qui t'appelle loin de
» nous , ce serait pour bien des parens un
» motif pour te retenir près d'eux ! nous
» ne pensons pas ainsi : la contrainte ne
» sert qu'à aigrir les cœurs : elle fortifie les
» passions au lieu de les calmer. Pars, mon
» cher Charles , va revoir celle que tu ai-
» mes , va surtout t'assurer de sa con-
» stance ! mais prends bien garde de te
» laisser abuser par les apparences !.....
» Nous t'aimons trop , ton père et moi ,
» pour nous opposer à ton bonheur, et tu
» dois nous aimer assez pour ne pas placer
» tes affections dans un objet qui en serait
» indigne. »

Charles , enchanté de la bonté de sa mère , se jette dans ses bras en lui promettant de se rendre digne de sa confiance. Au comble de ses vœux , il part dès le lendemain , emmenant son fidèle Baptiste , mais ne se doutant pas que le vieux Dumont le suit de très-près , car ses parens , en

lui laissant sa liberté, s'étaient réservé celle de surveiller ses actions.

Charles a hâté sa course pour revoir plus tôt celle qu'il adore. Enfin cette ferme si désirée est aperçue... on presse les flancs du coursier, on arrive, on met pied à terre. Baptiste regarde avec étonnement autour de lui. « Quel silence règne en ces lieux ! » dit-il ; « on croirait que cette ferme a changé de maître !... »

Charles, le cœur serré, entre précipitamment dans la maison... Personne dans la grande salle... il monte, ouvre une porte, et se trouve en face de Thérèse et d'Ursule... mais quel changement dans leurs traits ; la fermière pâle, abattue, essuie les larmes qui coulent de ses yeux. Ursule sourit en voyant le jeune homme, mais ce sourire même exprime la douleur. Toutes deux semblent craindre de parler.

« Qu'est-il donc arrivé ? » s'écrie Charles ; « pourquoi cette tristesse?.... Bonne Thérèse, où est donc votre mari ? — Il n'est plus ! » dit la fermière en fondant en

larmes. Charles, anéanti, n'ose plus interroger, il craint d'apprendre un autre malheur. Cependant le nom de Georgette s'échappe de ses lèvres... « Elle est partie, » dit Thérèse, « elle m'a abandonnée ! »

Cette nouvelle achève d'accabler le pauvre Charles, il est pendant quelques moments immobile... La douleur a glacé ses sens, mais bientôt la jalousie, le désespoir brillent dans ses yeux. « Elle est partie, » dit-il ; quand ? comment ? avec qui ?... »

Ursule lui raconte ce qui s'est passé pendant son absence ; les promenades de Georgette avec le jeune seigneur sont détaillées et conjecturées par la vieille. Chaque mot est un coup de poignard pour Charles ; Georgette infidèle !... Georgette dans les bras d'un autre !... quel supplice pour le cœur d'un amant ! Thérèse, qui voit son désespoir, essaie de le calmer, en faisant entendre que peut-être la jeune fille n'est pas aussi coupable qu'on le pense, et qu'il est possible que ce soit contre son gré qu'on l'ait enlevée de la ferme.

Charles accueille cette espérance... mais

comment savoir la vérité!... « Je crois , » dit Ursule , « que c'est à Paris que vous rencontrerez mamzelle Georgette... car elle avait une furieuse démangeaison de voir c'te ville-là. — C'est assez , dit Charles , je pars à l'instant pour Paris. Point de repos pour moi que je n'aie retrouvé Georgette. Si elle est innocente , je dois me hâter de l'arracher au piège qu'on veut lui tendre. Si elle est coupable , je n'aurai plus qu'à la mépriser. — Ah ! » dit Thérèse , « si elle se repent , ramenez-la près de moi... que je puisse lui donner... sa présence me consolera de la perte de ce pauvre Jean !.. mais , surtout , ne lui dites pas que c'est pour elle qu'il a perdu la vie ! cela l'affligerait trop. »

Charles presse la main de Thérèse contre son cœur. Il remonte à cheval , et , suivi de Baptiste , s'éloigne de la ferme...

Pour chercher en tous lieux cette ingrate maîtresse ,
Dont les charmes piquans commandaient la tendresse.
Il pourra la trouver... mais efforts superflus !
Le trésor qu'elle avait ne se trouvera plus.

CHAPITRE II.

Séjour à Paris.

La chaise de poste, qui renfermait Georgette et le marquis s'arrêta, au point du jour, devant un hôtel magnifique de la Chaussée-d'Antin.

Lafleur fait un tapage d'enfer à la porte; en un moment tous les habitans de l'hôtel sont sur pied; les voisins mêmes sont éveillés, et donnent au diable M. le marquis. Les laquais, surpris, ne se sont jamais levés si bonne heure; l'intendant descend en robe de chambre, le portier passe un caleçon, on ouvre à M. le marquis, la voiture entre. Lafleur, comme confident du maître, est l'objet des salutations générales.

Enfin monsieur descend de la chaise, et donne la main à Georgette, qui, intimidée à la vue des personnes qui l'entourent, n'ose ni lever les yeux, ni faire un pas. Tous les valets s'inclinent sans laisser paraître le moindre étonnement à l'aspect de la jeune paysanne. Les gens de bonnes maisons sont habituées à ces sortes d'aventures. Saint-Ange prend Georgette par la main, la conduit dans un appartement superbe et la laisse se livrer au repos.

Le lendemain, ou, pour mieux dire, le jour même, à son réveil, Georgette, qui n'a pas encore eu le temps de réfléchir depuis qu'elle a quitté la ferme, jette autour d'elle des regards surpris : le luxe, l'éclat qui l'environnent, charment sa vanité et chassent les souvenirs de la vie des champs. Deux femmes s'avancent vers elle, lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elle ne dort plus. « Que me voulez-vous ? » demande Georgette.— « Quand madame voudra se lever, » nous sommes à ses ordres. »

Madame!... ce mot raisonne agréablement

à l'oreille de notre héroïne, et le ton de respect avec lequel il a été prononcé la flatte au moins autant. Georgette voudrait bien se lever, mais une chose la retient : ces deux dames qui lui offrent leurs services ont une mise tellement au-dessus de la sienne, que son amour-propre souffre de paraître à leurs yeux dans son costume de la veille ; mais elle est bientôt délivrée de cette crainte ; une de ces femmes de chambre étale sur son lit plusieurs robes, en lui demandant laquelle elle désire mettre pour se lever.

Georgette examine, avec ivresse, les parures charmantes qui surpassent tout ce que son imagination s'était créé de plus beau. Elle choisit enfin, se laisse habiller par ses femmes et se fait servir avec un plaisir... il lui semble déjà qu'elle a été marquise toute sa vie.

Saint-Ange est enchanté en voyant Georgette entrer dans le salon où il l'attendait pour déjeuner ; son maintien, ses grâces, l'aisance avec laquelle elle porte son nouveau costume, rendent Saint-Ange

encore plus amoureux : il la conduit devant une psyché ; Georgette veut baisser les yeux, mais elle ne peut résister au désir de se voir si belle ; un coup d'œil est lancé sur la glace... et l'on est enchantée de ce qu'on n'est plus reconnaissable.

Nos amans déjeûnent, puis le marquis emmène Georgette au bois de Boulogne, dans un char élégant, qui va si vite, que la tête tourne à la nouvelle beauté qu'il entraîne ; mais on s'y fait enfin, Georgette fera comme les autres !

Un essaim de jeunes élégans entoure le whisky de Georgette. « Eh, mais !... c'est » Saint-Ange !... C'est ce cher ami !... que » diable étais-tu donc devenu !... — Depuis » un siècle on te cherche inutilement dans » le monde. »

Tout en parlant au marquis, ces messieurs lançaient des œillades à Georgette et chuchotaient entre eux : « Comment donc !... » mais elle est fort bien !.... délicieuse.... » charmant sourire... un œil très-fin !.... » dents blanches... le maintien un peu

» roide... mais cela se fera... En vérité, ce
» Saint-Ange a un bonheur désespérant
» pour découvrir des nouveautés... elle me
» plaît beaucoup... — Moi, je la retiens;
» Saint-Ange est mon ami; il me la cédera.»

Pendant que Saint-Ange répond à ses chers amis, Georgette minaudé déjà fort agréablement avec ces messieurs. La demoiselle avait toujours eu un grand fond de coquetterie; c'est un art qui s'apprend au village comme à la ville; il ne faut que trouver le moment d'en faire usage, et telle femme semble simple et modeste, à laquelle il ne manque qu'une occasion de montrer son savoir-faire.

On quitte le bois de Boulogne, on revient à la ville; le soir Georgette va au spectacle, et, par l'éclat de sa parure, attire sur elle tous les regards. Pendant un mois entier ce ne sont que fêtes, bals, promenades, courses à cheval, plaisirs de toute espèce. Georgette a des bijoux, des diamans, des laquais à ses ordres!... Dans le torrent de jouissances qui l'entraîne, elle ne peut garder un mo-

ment pour réfléchir ; quelquefois , cependant , lorsque par hasard elle trouve l'instant de penser , elle se rappelle la ferme où elle fut élevée ; le souvenir de Jean et de Thérèse se retrace confusément à sa mémoire ; Charles lui-même n'est pas entièrement oublié ; mais ces idées passagères , semblables à un rêve , n'occupent un moment son esprit que pour faire bientôt place à la réalité .

La possession de Georgette n'avait pas encore diminué l'amour du marquis . Lafleur n'en revenait pas « Quoi ! Monsieur , » depuis un mois la même maîtresse ?... — « J'en suis étonné moi-même ; mais cette » femme-là réunit tant de charmes ! ses » grâces villageoise , sa gaîté piquante , son » esprit , enfin je ne sais !... mais je trouve » en elle tout ce qui séduit !... et ma foi je » ne suis pas fâché d'être un peu constant , » ne fût-ce que pour la rareté du fait . »

Lafleur n'est pas fort satisfait de voir son maître devenir sage , cela diminuerait ses profits ; mais il faut bien se résoudre et at-

tendre les événemens ; le hasard en ménageait un à Georgette.

Après une partie de campagne délicieuse, faite avec les chers amis, on s'était rendu à l'Opéra. Le spectacle était commencé, mais tous les regards se portent vers la loge d'où part nu bruit infernal ; car il est du bon ton, en entrant dans sa loge, de pousser la porte avec violence, de laisser tomber les banquettes avec fracas, enfin de faire sensation. Ce tapage donne bien un peu d'humour à quelques bonnes gens du parterre qui demandent qu'on fasse silence... mais les gens comme il faut en rient : ce n'est pas pour entendre la pièce qu'ils vont au spectacle, et ce n'est que pendant le ballet qu'il est d'usage de se taire, de crainte de perdre le bruit d'une pirouette ou d'un entrechat.

Georgette, en regardant de côté et d'autre pour recueillir les œillades des hommes et les regards envieux des femmes, aperçoit, dans une loge en face de la sienne, une personne qui ne lui semble pas inconnue ;

c'est un jeune homme qui , les yeux fixés sur elle , ne cesse pas un moment de la regarder. Georgette éprouve une violente agitation , son cœur se serre , elle rougit , n'ose plus lever les yeux de crainte de rencontrer ceux de Charles... car c'est bien Charles , elle l'a reconnu , et elle voudrait bien ne pas être à l'Opéra.

Charles était à Paris depuis huit jours , il n'avait rien appris sur le sort de sa jeune fugitive , et , en se rendant au spectacle pour se distraire un moment , il ne croyait pas y rencontrer l'objet de son voyage.

Le pauvre garçon n'ose en croire ses yeux ; il regarde... examine avec attention... Plus de doute!... c'est bien elle!... c'est Georgette!... il l'a retrouvée , mais quelle différence!...

La colère , le dépit , la jalousie agitent ses sens : Charles , la tête exaltée , quitte sa place et se fait ouvrir la loge qui touche celle de Georgette ; au lieu de regarder le spectacle , il s'est tourné du côté de notre héroïne , et , la tête appuyée sur une de ses

mains , il ne voit que l'ingrate qu'il adore encore , et ne songe pas à la singularité de sa contenance, qui fait le sujet de la conversation des oisifs de la salle.

Saint-Ange a remarqué le trouble de Georgette et l'affection de son voisin à la regarder. Le marquis est vif , emporté ; il va demander raison de cette étrange conduite, lorsque Charles, s'approchant davantage de Georgette , lui parle bas à l'oreille. Saint-Ange , outré , perd patience ; il s'approche de Charles , et lui demande avec colère de queldroit il parle bas à une dame qui est avec lui. Charles , enchanté d'avoir fait naître cette querelle , répond avec ironie qu'il connaît cette dame depuis long-temps , et n'a pas besoin de permission pour lui parler. La fureur de Saint-Ange est à son comble ; il s'emporte ; Charles cherche à l'irriter davantage... on s'insulte , on se provoque , on se donne rendez-vous pour se battre le lendemain à cinq heures au bois de Boulogne , et , calmés par l'espoir d'une vengeance prochaine , ces messieurs

se remettent à leur place, plus tranquilles qu'auparavant.

Pendant la querelle, la situation de Georgette était pénible, elle ne savait quelle contenance garder, car tous les voisins qui avaient entendu l'altercation survenue dans sa loge, ne cessaient point de la regarder, et augmentaient son embarras par les propos qu'ils tenaient entre eux : « Avez-vous entendu la dispute ? — Non, qu'est-ce que c'est?.... — De quoi s'agit-il?... — Ce sont deux jeunes gens qui veulent avoir chacun cette dame que vous voyez... c'est une querelle de jalousie... — Bath ! vous croyez... — Messieurs, vous vous trompez, » dit un petit homme à l'orgnon, « c'est tout simplement parce que ce monsieur pâle s'avancait trop et empêchait cette dame de voir, qu'ils se sont querellés. — Mais permettez, j'ai bien entendu ce qu'ils disaient, ainsi je suis sûr... — De rien du tout ! car moi, j'ai fort bien vu, et je dis... — Vous ne savez ce que vous dites ; vous êtes un entêté ! — Insolent !... je vous apprendrai à qui vous parlez. »

Les voisins s'échauffent, le parterre demande du silence, les jeunes gens rient, et le spectacle finit au milieu de ce tapage, fort désagréable pour le bon habitant du Marais, qui ne va à l'Opéra qu'une fois chaque année, et qui rentre chez lui très-mécontent de n'avoir entendu que du bruit pour ses trois livres douze sous.

Le marquis a donné la main à Georgette pour quitter la salle ; on arrive à l'hôtel, il la conduit à son appartement, et la quitte sans lui avoir adressé une parole.

Le jour paraît à peine, et déjà Saint-Ange a sonné Lafleur. « Monsieur est éveillé de bon matin.... — Habille-moi vite, Lafleur, et prépare-toi à me suivre.—Comment, monsieur va sortir ? il ne fait pas encore jour. — Prépare aussi mes pistolets. — Ah ! je vois ce que c'est maintenant !... »

— La perfide !... » dit Saint-Ange en s'habillant. « Quoi, Monsieur, est-ce que mademoiselle Georgette est cause de cette affaire ? — Qui, Lafleur ; le jeune homme

» avec qui je vais me battre paraît la con-
» naître depuis long-temps.—Voyez donc !
» à qui se fier maintenant !... On se donnera
» la peine d'aller chercher une innocente
» au milieu des champs , et elle ne vaudra
» pas mieux qu'une autre !... c'est terrible ,
» en vérité... mais êtes-vous bien sûr ?... —
» Je ne sais trop , au fait , que penser de ce
» que j'ai vu hier !... Si ce jeune homme
» eût été jadis l'amant de Georgette , je m'en
» serais aperçu !... — Eh ! monsieur est
» trop connaisseur pour se tromper !....
» Tenez !... c'est , je gage , un amant évincé ,
» un homme qu'elle vous aura sacrifié....
» D'ailleurs , que vous a-t-elle dit , Mon-
» sieur ? Je ne lui ai fait aucune question .
» Tu sais bien , Lafleur que je n'ajoute pas
» foi aux sermens des femmes touchant
» leur fidélité !... — Oui , monsieur , cela
» vient de ce que vous leur faites toujours
» de faux sermens et ne leur êtes jamais
» fidèle. — Lafleur , je n'ai qu'une crainte .
» c'est que Georgette ne retombe entre les
» mains de mon rival si je viens à mourir .

› Promets-moi , si je suis vaincu , de ne
› point perdre Georgette de vue , et surtout
› ne la laisse pas au pouvoir de l'insolent
› qui ose me la disputer. — Soyez tran-
› quille , Monsieur ; si par malheur vous
› succombez , ce qui , j'espère , n'arrivera
› pas , je prends mademoiselle Georgette
› sous ma protection , je la pousse dans le
› monde , et..... elle ira loin , car je lui
› crois de grandes dispositions. ›

Saint-Ange achève bien vite sa toilette , et sort de l'hôtel , à pied , suivi de Lafleur. (Ils étaient convenus avec Charles de n'avoir d'autre témoin que leur domestique.) Le marquis arriva au lieu du rendez-vous. Charles y était déjà. Animé par la jalousie et le désir de la vengeance , il attendait avec impatience son adversaire. Derrière lui était le petit Baptiste ; le pauvre garçon ne s'était jamais trouvé à pareille fête , et il avait grande envie de pleurer en voyant son maître se promener dans le bois avec des pistolets à la main.

Les deux champions sont en présence ,

Charles engage Saint-Ange à tirer ; il le fait et le manque. Charles tire à son tour, et Saint-Ange tombe frappé d'un coup mortel.

Pendant que Lafleur court à son maître, Charles s'éloigne avec précipitation. « Suis-
» moi, Baptiste... suis-moi, dit-il ; rendons-
» nous à l'endroit où je t'ai ordonné de faire
» venir une chaise de poste. »

Baptiste suit son maître en pleurant ; la vue d'un homme mourant le suffoque ; il ne conçoit pas qu'on puisse se tuer ailleurs qu'à la guerre. Charles sombre, agité, ne prononce pas un mot ; il pense à son crime, à Georgette et à sa mère.

Arrivé à l'entrée d'une avenue où une chaise de poste était préparée, il ordonne à Baptiste de l'attendre près de la voiture, et continue sa marche, se dirigeant vers les Champs-Élysées.

CHAPITRE III.

L'Entrevue.

On doit se rappeler qu'à l'Opéra Charles avait parlé bas à Georgette ; il ne lui avait dit que deux mots , lui donnant rendez-vous pour le lendemain aux Champs-Élysées. Georgette émue , troublée , avait promis de s'y rendre ; peut-être aussi n'était-elle pas fâchée de savoir si son premier amant l'aimait encore.

Charles marchait depuis longtemps sans apercevoir celle qu'il cherchait ; déjà il pensait s'être trop flatté en espérant que Georgette serait fidèle à sa promesse. Les plus tristes réflexions vinrent alors l'accabler : son cœur était encore trop sensible

pour une femme qu'il sentait bien ne plus devoir aimer!... mais rarement on commande aux passions, et l'amour est toujours vainqueur d'une tête de vingt ans.

Ce qui désolait le plus Charles, c'était d'avoir tué un homme qui n'avait d'autre tort que d'être aimé de Georgette. Il se repentait de cette action... mais le repentir vient trop tard, puisqu'il n'est que la conséquence de la faute!... C'est pour cela, sans doute, que tant de gens ne se repentent point ou se consolent si vite.

Le bruit des pas de quelqu'un fait sortir Charles de ses réflexions. Il lève les yeux... c'est une femme... elle approche... c'est Georgette.

Elle est vêtue d'une simple robe blanche; un grand chapeau cache une partie de ses traits; cependant Charles s'aperçoit qu'elle est pâle, défaite; ses beaux yeux ont versé des larmes.... elle ne marche qu'en tremblant; cet état la rend encore plus intéressante. Charles est troublé.... ses réflexions sont oubliées, son cœur bat avec force... au

lieu de faire des reproches à Georgette , il est prêt à tomber à ses genoux... oh ! la maudite passion !...

Cependant Charles se contient ; il conduit Georgette sur un banc , s'assied près d'elle , et soupire avant de parler. C'est Georgette qui rompt le silence : « Vous » avez désiré me parler , Monsieur ?... — Oui , » Mademoiselle. — Je me suis rendue à » vos désirs ; que voulez-vous me dire ? — » Vous me le demandez , Georgette !... ah ! » pardon , Mademoiselle , ce nom n'est sans » doute plus le vôtre ; lorsqu'on change de » conduite et de sentimens , le nom que l'on » a porté au village ne peut que rappeler » des souvenirs désagréables , et l'on doit » se hâter de le quitter. — Non , Monsieur , » je n'ai pas changé de nom. — Je ne croyais » pas , lorsque je vous ai laissée à la ferme » de vos bienfaiteurs , vous retrouver à Pa- » ris si différente de ce que vous étiez alors. » Ah ! Georgette ! il est donc vrai que vous » avez oublié... je ne dirai pas notre amour , » jamais je n'ai eu le bonheur de vous en

» inspirer , mais ceux qui ont élevé votre
» enfance ; ces bons villageois que la recon-
» naissance vous faisait un devoir de ne
» point abandonner. Ah ! Georgette!... si
» vous connaissiez les suites funestes de vo-
» tre fuite !... — Que voulez-vous dire ?...
» serait-il arrivé quelque malheur à Jean ,
» à sa femme?...—Jean n'est plus , il a été
» assassiné en voulant courir sur vos tra-
» ces , la nuit même de votre arrivée à Pa-
» ris. — Oh ! mon Dieu ! et c'est moi qui
» suis la cause de sa mort!... »

Georgette répand des larmes en abon-
dance ; son cœur n'était pas insensible ;
d'ailleurs , depuis trop peu de temps elle
habitait la ville ; elle ne pouvait avoir déjà
perdu le souvenir de ses bienfaiteurs. Char-
les , ému lui-même par les larmes qu'il fait
verser , cherche à ramener entièrement au
repentir celle qu'il voudrait trouver encore
digne de son amour. Il lui fait le tableau
de la douleur de Thérèse , privée de son
mari , et abandonnée par celle qui aurait
dû la consoler dans son malheur ; il rap-

pelle ses sermens, son amour... cet amour dont il s'était promis de ne plus parler, et qui, malgré lui, se déclare de nouveau, et le rend plus éloquent, plus tendre, plus persuasif. Georgette était redevenue la jeune villageoise; son cœur, ému au récit des chagrins de Thérèse, et touché de la constance de Charles, était prêt à se rendre... Notre héroïne avait le cœur tendre; nous nous en sommes déjà aperçus, et la suite nous en convaincra sans doute enlièvement.

Charles s'aperçoit de sa victoire, et comme il a déjà acquis quelque expérience, il ne veut pas laisser à Georgette le temps de la réflexion. Il la presse de fuir un séjour dangereux, où l'attendent la honte, la misère et le déshonneur. « Mais où irai-je? » dit Georgette; « Thérèse voudra-t-elle encore me recevoir lorsque je l'ai abandonnée?... — Vous connaissez la bonté de son cœur; elle n'a pu vous croire coupable; elle vous recevra, elle vous pardonnera... — Ah! Charles, mais

» vous-même?...» Charles ne peut répondre, mais il presse sur son cœur la main de Georgette, et ses yeux disent assez ce qu'il sent.

« Je suis prête à vous suivre, » dit la jeune fille en soupirant... « Mais si l'on venait m'arracher à... — Ne craignez rien, le marquis ne s'occupera plus de vous. »

Charles n'en dit pas davantage, il ne voulait pas faire connaître son duel avec Saint-Ange ; prenant le bras de Georgette, il la conduit à l'endroit où attendait la voiture, se place auprès d'elle, et la chaise s'éloigne de Paris.

Voilà donc Georgette redevenue sage... Est-ce l'effet d'un véritable repentir, ou la suite d'un moment d'attendrissement?.... c'est ce que nous verrons par la suite de cette histoire ; mais en vain Charles prêchera la jeune fille ! si ses passions l'entraînent vers les plaisirs, elle ne pourra longtemps résister : la femme trompée par son amant se promet de renoncer à l'amour ; le libertin malade de ses excès fait serment d'être sage ; le joueur qui vient de perdre

son or jure qu'il n'ira plus au jeu ; l'auteur qu'on a sifflé ne veut plus écrire; l'ivrogne meurtri d'une chute promet de ne plus boire; mais ces gens-là sont-ils sincères?...

Chassez le naturel, il revient au galop.

CHAPITRE IV.

Retour à la ferme.

Après une route assez triste, Georgette poussant continuellement des soupirs causés par le repentir ou peut-être les regrets, Charles, poursuivi par l'image du marquis et incertain sur la conduite qu'il devait tenir, on arriva devant la ferme.

La vue de ce séjour paisible tira nos voyageurs de leurs rêveries : Georgette fut émue en remarquant le changement survenu dans ces lieux, depuis le peu de temps qu'elle s'en était éloignée. Charles pensait au plaisir qu'il allait causer à Thérèse.

On descend de voiture. Georgette tremblante conjure Charles d'entrer le premier

dans la maison, et de prévenir la fermière de son retour ; Charles y consent. Georgette, restée seule, jette les yeux sur ces champs qui lui rappellent tant de souvenirs ! A quelques pas d'elle, Georgette aperçoit le chien fidèle qu'elle aimait tant. Le pauvre César semble partager les chagrins de ses maîtres, il évite la compagnie. Georgette veut le caresser, il s'éloigne avec effroi... elle le suit... César marche longtemps, il s'arrête enfin dans un endroit sombre, près d'un tertre ombragé de cyprès. L'aspect de ce lieu solitaire frappe le cœur de Georgette d'un secret effroi. Troublée sans en savoir la cause, elle jette autour d'elle des regards craintifs. Le chien s'est arrêté devant une pierre sur laquelle il se couche. Georgette se baisse pour regarder... c'est le tombeau de Jean ! ses genoux fléchissent, elle se prosterne involontairement devant ce simple monument élevé par l'amour conjugal.

Charles a pénétré dans l'intérieur de la ferme, il trouve Thérèse et Ursule, il leur

apprend le retour de Georgette... il plaide sa cause avec chaleur... mais il n'était pas besoin qu'il implorât la bonté de Thérèse, la fermière ne demandait qu'à pardonner.
 « Où est-elle cette chère enfant?... que » peut-elle craindre?... qu'elle vienne, » que je l'embrasse encore!... »

Charles, enchanté, court chercher Georgette. Thérèse se livre à la joie, et Ursule marmotte entre ses dents : « Hom! nous » verrons si ce repentir est bien sincère!... » nous verrons... »

Charles, étonné de ne pas trouver son amie où il l'a laissée, parcourt les environs de la ferme avec inquiétude; enfin le hasard le conduit près du tombeau de Jean; il aperçoit Georgette prosternée devant la pierre tumulaire... il s'arrête pour la contempler. « Ah! s'écrie Charles, Georgette » ne fut qu'égarée! cet hommage, qu'elle » s'est empressée de rendre aux mânes de » son bienfaiteur, prouve que l'ingratitude » n'a pas flétri son âme! »

Charles ignorait que c'était César qui avait

conduit Georgette au tombeau de son maître.

Le jeune homme prend la main de notre héroïne et la ramène vers la ferme. Thérèse ouvre ses bras à Georgette, lui prodigue les plus tendres caresses; celle-ci, émue déjà par la scène du tombeau, verse des larmes dans le sein de sa bienfaitrice. Charles éprouve une douce émotion en voyant ce tableau, Ursule ne dit rien: elle examine Georgette.

La jeune fille repentante est donc de nouveau installée dans la ferme. Elle reprend ses anciennes habitudes, et Charles l'accompagne dans ses promenades champêtres. Ces plaisirs ne sont pas aussi piquants que ceux de Paris, mais ils ont du moins le charme de la nouveauté; d'ailleurs Charles est aimable, il est amoureux, et le cœur de Georgette n'est pas muet auprès de lui.

Cependant notre amoureux n'était pas tranquile; inquiet, irrésolu, il ne savait à quel parti s'arrêter... Georgette a été coupable... il ne peut plus la présenter à ses parents; cependant elle se repente, elle a changé de conduite... Pourquoi ne pas lui

pardonner ? Les hommes auront-ils seuls le droit de commettre des fautes sans redouter le blâme ? lorsqu'un sexe faible et sensible s'égare une fois , faudra-t-il traiter avec mépris et rejeter de la société celle dont les remords ont effacé la faute ?

Dieu fit du repentir la vertu des mortels !

D'après cela Georgette est très-verteuse, et le préjugé n'a pas le sens commun.

Un jour Charles faisait ses réflexions (et il y en avait déjà quinze qu'on était revenu à la ferme) , Baptiste accourut vers son maître d'un air tout effaré. « Ah ! Monsieur, » j'ai quelque chose de fâcheux à vous apprendre ! — Qu'est-ce donc ? — Il faut vous hâter de quitter ces lieux , si vous ne voulez pas être arrêté. — Arrêté ! Pourquoi ? — Parbleu , Monsieur , pour avoir tué le marquis de Saint-Ange ; sa famille a fait des démarches ; depuis long-temps on vous cherche ; enfin on a découvert votre retraite , et demain , ce

» soir peut-être, on viendra vous arrêter.
» — Mais qui t'a appris tout cela ? — Un
» bon paysan de Bondy, que je quitte à
» l'instant. Tenez, m'a-t-il dit, je suis un
» bon diable, j'aime à rendre service ; vous
» êtes le valet de ce jeune monsieur qui
» habite la ferme ; avertissez votre maître
» qu'il n'a que le temps de se sauver ; les
» gendarmes sont venus dans notre chau-
» mière : ils nous ont questionnés sur ce
» jeune homme ; j'avons bonnement dit ce
» que j'savions ; mais quand nous avons vu
» que c'était pour l'arrêter, j'nous sommes
» ben promis, ma femme et moi, d' faire
» ce que je pourrions pour le sauver. Ils
» sont allés montrer leur ordre chez M. le
» maire et chercher du renfort ; pendant
» ce temps j'sommes accourus vous préve-
» nir ; maintenant prévenez votre maître ;
» adieu. Voilà, Monsieur, ce qu'on m'a dit :
» vous voyez que nous n'avons pas de temps
» à perdre. »

Charles se décide à profiter de l'avis du bon paysan. « Partons, dit-il, quittons

» Georgette puisqu'il le faut. Une absence
» de quelques mois suffira pour apaiser les
» recherches ; on ne sait ni mon nom, ni le
» lieu de ma naissance, on abandonnera
» des poursuites inutiles ; alors je pourrai
» revenir en ces lieux, et je jugerai si le
» repentir de Georgette est sincère. Allons,
» Baptiste, prépare nos chevaux. »

Le fidèle serviteur ne se fait pas répéter cet ordre, car il tremble de voir arriver les gens qui poursuivent son cher maître. Pendant qu'il se hâte, Charles se rend dans la salle où travaillent Thérèse et Georgette. « Je viens vous faire mes adieux, » leur dit-il en entrant. La fermière le regarde avec surprise ; Georgette lève sur lui des yeux bien expressifs : « Quoi ! vous me... » vous nous quittez encore ? — Il le faut ; » mais j'espère qu'à mon retour rien ne » pourra plus nous séparer. — Mais pour » quel motif ce départ précipité ?... — Les » momens sont précieux ; je ne puis vous » apprendre ce qui me force à m'éloigner, » mais vous le saurez bientôt après mon

» **départ... ne me jugez pas alors plus coupable que je ne le suis. — Que voulez-vous dire?... — Adieu, chère Georgette, adieu, bonne Thérèse.... vous approuvez, j'en suis certain, le parti que j'ai pris.** »

Georgette interdite par ce prompt départ, ne sait plus que penser; Charles l'embrasse; d'un regard il la recommande à la fermière, puis, faisant un effort sur lui-même, il s'éloigne, se hâte de monter à cheval, et, suivi de Baptiste, fuit cette ferme où il laisse toujours son bonheur.

CHAPITRE V.

Le Diable s'en mêle !

Georgette et Thérèse ne savaient que penser d'un aussi brusque départ. « Il nous a dit que nous en saurions bientôt la cause, » répétait Ursule ; « attendons et nous verrons. »

Mais en vain elles attendirent ; huit jours se passèrent sans qu'elles en apprissent davantage. On ne vint pas, ainsi que l'avait cru Charles, faire des recherches à la ferme, parce qu'on ne songeait pas à l'arrêter.

Georgette finit par se persuader que Charles ne l'aimait plus, et que c'était là le véritable motif de son départ. Notre héroïne soupirait ; les jours s'écoulaient tris-

tement : la présence de Charles avait fait supporter à Georgette la monotonie de la ferme ; mais son départ avait tout changé. La saison des beaux jours tirait à sa fin : déjà ce triste octobre approchait, la verdure perdait ses vives couleurs ; la teinte jaûnatre de l'automne remplaçait dans les bocages celle de l'espérance, et bientôt l'habitant des campagnes devait fouler sous ses pieds ce dernier ombrage de l'arrière-saison.

Georgette voyait avec effroi s'approcher le moment où, renfermée dans son modeste asile, il faudrait vivre sans aucune distraction. Pour celui qui chérit la ville, qu'elles sont tristes les veillées villageoises !... Chaque journée se ressemble, celle de demain sera comme aujourd'hui !... C'est ainsi que pensait Georgette ; le souvenir des plaisirs qu'elle avait goûts tourmentait son esprit, l'image de Saint-Ange se mêlait à ses pensées ; cependant elle était piquée de la facilité avec laquelle il l'avait laissée s'éloigner, et de ce qu'il n'avait fait aucune tentative

pour l'arracher à son rival. Peut-être, en retournant à la ferme, Georgette espérait-elle que le marquis ne l'y laisserait pas long-temps.

« Que les hommes sont perfides ! » répétait notre jeune fille en regardant tristement à sa fenêtre ; « ce Saint-Ange me fait mille sermens de m'aimer toute la vie ; il me jure que je fais son bonheur... et il ne fait aucune démarche pour me revoir. Ce Charles, qui a l'air de m'adorer et d'être au désespoir d'une petite infidélité que je lui ai faite bien innocemment, à peine m'a-t-il ramenée en ces lieux, où je lui donne par mon retour la plus grande preuve d'amour, eh bien ! il s'en va, il me quitte sans donner même une seule raison !... Fiez-vous donc aux sermens des hommes !... non, oh ! je n'y croirai jamais... Ils nous donnent l'exemple de l'inconstance, mais je le leur rendrai bien quand j'en trouverai l'occasion ! »

Un mois après le départ de Charles, Georgette devint encore plus chagrine,

plus rêveuse... Le temps ne faisait qu'augmenter sa tristesse en lui laissant pressentir un cruel événement!...

Notre héroïne acquit la certitude qu'elle serait bientôt mère; c'était jouer de malheur! Georgette, en proie à la plus vive inquiétude, fuyait les habitans de la ferme; elle tremblait que l'on ne s'aperçût de sa situation. Au lieu d'avouer son état à Thérèse, elle évitait ses regards et s'enfermait dans sa chambre pour se livrer à ses réflexions. Elle craignait maintenant le retour de Charles, et n'aurait pu se résoudre à le rendre témoin de sa honte; persuadée d'ailleurs qu'il ne l'aimait plus, elle ne doutait pas que son déshonneur n'élevât une barrière insurmontable entre elle et lui.

La fermière, qui s'apercevait de la tristesse de Georgette, l'attribuait à l'absence de Charles; Ursule, seule, hochait la tête: elle pensait que la jeune fille méditait quelque nouvelle escapade.

Un soir, que tout le monde était rassem-

blé devant la ferme , pour goûter les plaisirs d'une belle soirée d'automne , deux hommes passèrent plusieurs fois devant l'habitation , mais assez loin pour qu'on ne pût distinguer leurs traits. « Vraiment , » dit Ursule , « je ne sais pas ce que ces hommes-là manigancent entre eux, mais ce qu'il y a d'sûr, c'est que depuis plusieurs jours , je les aperçois qui rôdent autour de la ferme ; ils regardent , ils examinent ; ensuite ils se sauvent dès qu'ils voient du monde!... — Serait-ce des voleurs ? » dit la fermière effrayée ! — « Je ne le croyons pas...malgré leur adresse à se déguiser , il y en a un que je crois ben reconnaître!... je me doute de ce qu'ils cherchent!... — Qu'est-ce donc , Ursule ? — Suffit !... je me trompe peut-être!... mais nous verrons. »

Ursule ne voulut point en dire plus : Georgette n'avait pas fait beaucoup attention à son discours ; mais le lendemain, au point du jour, en se mettant à sa fenêtre , elle aperçut deux hommes se diriger du

côté de la ferme. Le souvenir des inconnus dont Ursule parlait la veille se retrace à sa mémoire; curieuse de savoir quels peuvent être ces hommes, elle reste à sa fenêtre, et attend qu'ils approchent pour tâcher de distinguer leurs traits.

Les étrangers avancent en regardant autour d'eux si personne ne les voit; l'un des deux fait des signes à Georgette... Oui, c'est bien à elle qu'il s'adresse... il approche de la fenêtre, et, sous son habit de paysan, Georgette reconnaît Lafleur.

« Eh quoi! c'est vous, Lafleur? — Oui,
» Mademoiselle; parbleu, il y a long-temps
» que je rode autour de cette ferme pour
» tâcher de vous parler, mais je vais met-
» tre à profit ce moment, et, pour nous
» mettre à l'abri de surprise, mon cama-
» rade va faire le guet. »

Lafleur retourne à son camarade, le place en sentinelle, et revient à Georgette qui attend avec impatience que Lafleur lui fasse connaître le motif qui l'amène près d'elle.

« Ce n'est pas sans peine, Mademoiselle,
 » que je parviens à vous parler !... il y a
 » ici une vieille servante maudite qui se
 » trouve toujours devant moi. Enfin hâtons-
 » nous, je viens vous chercher pour vous
 » conduire à Paris. — A Paris, Lafleur ?
 » vous ne pouviez me faire un plus grand
 » plaisir dans ce moment-ci. — Vraiment,
 » Mademoiselle, je suis enchanté de vous
 » voir si bien disposée.—Et Saint-Ange, La-
 » fleur ? — M. Saint-Ange ? Mademoiselle !...
 » j'ai bien des choses à vous dire de sa part.
 » — Pourquoi n'est-il pas venu avec vous ?
 » — Ah !... pour une raison... que je vous
 » apprendrai en chemin... mais nous n'a-
 » vons pas le temps de parler de cela, il
 » faut songer d'adord... »

(Ici le compagnon de Lafleur toussa pour avertir que quelqu'un venait.)

« Au diable les importuns ! je parie que
 » c'est encore la vieille. Tenez, Mademoi-
 » selle, lisez ce billet dont je m'étais pourvu
 » d'avance ; demain, à la même heure, je
 » viendrai chercher la réponse. »

Lafleur jette dans la chambre de Georgette un billet enveloppé autour d'une pierre, puis se sauve avec son camarade; il était temps: déjà Ursule était sur la porte de la ferme.

CHAPITRE VI.**Portrait d'un homme du jour.**

Mais il me semble que nous avions laissé le valet près du marquis , lorsque celui-ci tomba frappé d'un coup mortel ; avant d'aller plus loin , voyons ce que fit alors mon Lafleur.

Notre valet avait toujours dans sa poche un flacon renfermant un cordial très-bon en pareil circonstance. Il fait avaler à Saint-Ange quelques gouttes de la liqueur ; le marquis ouvre les yeux , mais ses regards sont mourans ; sa voix est tellement affaiblie qu'il peut à peine prononcer ces mots : « Je sens , Lafleur , que je n'ai plus que peu

» d'instans à vivre ; mais promets-moi.....
» avant que je n'expire...

» — Oui , monsieur , » s'écrie Lafleur, qui croit avoir compris ce que son maître veut dire : « Je vous renouvelle la promesse que je vous ai faite ce matin , de ne point laisser mademoiselle Georgette au pouvoir de votre rival. »

Saint-Ange remue la tête; sa voix éteinte prononce quelques paroles que Lafleur ne peut distinguer ; il expire , sans s'être fait comprendre , car le valet s'était trompé : l'approche de la mort avait changé la manière de penser du marquis , ce jeune homme , qui au fond n'était pas méchant , et n'avait que les travers communs à ses pareils , éprouvait alors des regrets de sa conduite avec la jeune villageoise , et c'était pour engager Lafleur à la reconduire à la ferme , qu'il avait essayé , mais en vain , de se faire entendre de lui. Lafleur ayant été chercher du monde , on porta le corps du marquis à son hôtel ; Saint-Ange était orphelin , personne ne pleura sa mort et ne

songea à le venger. « C'est dommage, » dirent quelques femmes qui avaient été ses maîtresses, « ce jeune homme-là promettait beaucoup!... — Vraiment oui, » dirent les fidèles amis qui l'aidaient à se ruiner; « c'était un fort bon enfant, qui vivait très-bien. »

Ces messieurs firent une pirouette, ces dames allèrent à leur miroir, et Saint-Ange fut oublié; parce que ces messieurs et ces dames étaient d'une complexion tellement délicate, que cela leur eût donné des vapeurs de parler plus long-temps d'un mort.

. Lafleur, en rentrant à l'hôtel, y apprit que Madame (c'est ainsi qu'on nommait Georgette) était sortie depuis le matin, sans que l'on sût où elle était allée. « Parbleu! je le saurai bien moi, » dit en lui-même notre fripon. Ensuite, s'étant muni d'une grosse somme d'argent, fruit de ses honnêtes épargnés, il laissa l'intendant et les autres domestiques se disputer, avec la justice, le reste de la fortune de Saint-Ange,

et quitta l'hôtel pour se loger provisoirement dans une chambre garnie, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une condition digne de ses talents.

Lafleur réfléchissait, depuis deux jours, à la manière dont il pourrait s'y prendre pour remplir la promesse qu'il avait faite à son maître. Quoique mauvais sujet, mons Lafleur tenait à ses engagemens ; et puis, celui-ci avait quelque chose de piquant, qui flattait son amour-propre et son goût pour l'intrigue ; ravir une femme à son amant, tâcher de lui faire commettre sottise sur sottise, et cela pour complaire à son maître mort ! c'était un trait nouveau et digne de lui.

Lafleur avait cherché Georgette dans tout Paris. Le second jour de ses perquisitions, comme il rentrait à sa demeure, bien persuadé que Georgette, n'étant pas dans la ville, ne pouvait être qu'à la ferme, son portier l'avertit qu'un monsieur était venu le demander, et qu'il le priait de passer chez lui le lendemain dans la matinée.

Lafleur regarde l'adresse que l'on a remise au portier : « M. de Lacaille, rue de Vendôme, au Marais. Oh ! oh ! que peut me vouloir cet original ?... N'importe, je ne manquerai pas au rendez-vous. »

Ce M. de Lacaille était un jeune homme de cinquante-cinq à soixante ans, encore garçon, parce qu'il se trouvait trop étourdi pour se marier, et que d'ailleurs son caractère volage s'accordait mal avec les lois de l'hymen.

M. de Lacaille, qui avait toujours été un petit-maître, voulait encore le paraître, quoiqu'il commençât à devenir un peu lourd ; mais quarante mille livres de rentes le faisaient supporter et trouver charmant dans les sociétés où ses ridicules l'auraient rendu fatigant, si leurs excès n'eussent été vraiment comiques. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, mais, en revanche d'une grosseur qui le désolait ; car, malgré son corset élastique, ses peaux de lapins pour comprimer son ventre et ses bretelles qui faisaient monter sa culotte

jusqu'aux aiselles , il ne pouvait parvenir à se faire une taille élancée , et sa manière de s'habiller lui gênait continuellement la respiration.

La nature lui avait donné de fortes couleurs , ce qui ne s'accordait pas avec le désir qu'il avait de paraître intéressant ; mais il se frottait le visage avec une pom-made qui le rendait blême , ce qui formait contraste avec son gros ventre. Joignez à cela une perruque blonde bouclée à l'enfant , la mise d'un Adonis , un front ridé et une voix mignarde, et vous aurez le portrait de M. de Lacaille.

Depuis qu'il avait passé la quarantaine , Lacaille ne se plaisait que dans la société des jeunes gens ; il s'y croyait rajeuni. Au milieu des étourdis de la Chaussée-d'Antin, il avait fait la connaissance de Saint-Ange , avec lequel , pendant quelques mois, il fut inséparable.

Les jeunes gens se moquaient de Lacaille , qui ne s'en doutait pas , et aurait continué le même train de vie , s'il ne se fût aperçu

qu'à force de prêter de l'argent, de monter à cheval, et de souper avec les danseuses de théâtre, ses rentes diminuaient considérablement.

Lacaille tenait à ses rentes, il résolut de faire une réforme ; et, sans renoncer au désir d'être un homme à la mode, il quitta la Chaussée-d'Antin, et choisit le Marais pour théâtre de ses nouveaux triomphes, qui devaient être moins dispendieux.

Là, il prit simplement une demi-fortune, monta sa maison, mit un Suisse à sa porte, et fit peindre en marbre sa porte-cochère. Au bout de quelques semaines de séjour au Marais, on ne parlait, depuis la rue Chapon jusqu'à celle de l'Oseille, que du vieux jeune homme de la rue de Vendôme.

On est charmant au Marais avec une demi-fortune. Bientôt Lacaille devint le dieu de toutes les réunions, l'âme de toutes les soirées amusantes : on ne pouvait se passer de lui. Seul, il donnait de la gaîté aux petits jeux innocens ; il savait trouver



un mot propre à faire une charade en action ; il jouait les proverbes à ravir, et, de plus, soufflait dans un flageolet assez bien pour faire danser la jeunesse.

Un homme qui possède d'aussi rares talents est un être précieux dans la société aussi, dès qu'il paraissait, les demoiselles souriaient, les mamans lui tendaient la main, les hommes l'entouraient, et attendaient, avec impatience, qu'il ouvrit la bouche, pour recueillir une de ces aimables saillies qui abondent dans la conversation d'un homme qui a quarante mille livres de rentes.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir, au spectacle, où Lacaille se rendait quelquefois, afin de juger, en dernier ressort, la pièce ou les acteurs, notre vieux petit-maître aperçut Saint-Ange qui était alors avec Georgette. Lacaille s'empresse d'aller parler au marquis ; il entre dans sa loge, et la vue de Georgette lui tourne la tête ; tout en causant avec Saint-Ange, il n'est occupé que de la femme charmante qui est

devant lui. Georgette rit de la figure et de la tournure de son admirateur ; mais Lacaille n'e s'aperçoit pas de l'effet qu'il produit ; son cœur est pris , et il sort de la loge aussi amoureux qu'on peut l'être à soixante ans.

Depuis ce moment plus de plaisir, de soirées, de petits jeux ! Triste et mélancolique, il se renferme dans son hôtel, il se consume en soupirs , et meurt d'amour!... Si du moins cette fatale passion pouvait diminuer son embonpoint et faire disparaître son ventre... Mais non!... il n'a pas même cette dernière consolation...

Mais , un matin , une grande nouvelle parvient de la Chaussée-d'Antin à la rue de Vendôme. Le jeune marquis de Saint-Ange vient d'être tué en duel. Lacaille sort de son apathie ; il réfléchit que la femme adorable est peut-être sans engagement , et il faut, à quelque prix que ce soit , qu'il satisfasse son amour.

Lacaille connaît Lafleur , dont la réputation brillante a percé tous les quartiers

de la capitale, c'est l'homme qu'il lui faut. Lafleur est un garçon unique dans son genre ; et un séducteur, qui ne peut plus séduire par lui-même, est fort aisé d'avoir un valet de chambre qui invente pour lui ; car d'ordinaire les maîtres sont fort peu inventifs ; du moins c'est ce que nous voyons par nos comédies, où les valets mènent toute l'intrigue sans que les amoureux aient même cherché à se rendre utiles, ce qui ferait croire que l'amour rend fort bête, car ce sont toujours ceux qui n'en ont point qui conduisent les autres.

M. de Lacaille fait mettre le cheval à sa voiture, il se rend à l'hôtel de Saint-Ange, apprend la demeure de Lafleur, se fait conduire, et donne sa carte au portier avec l'instruction dont celui-ci nous a déjà fait part.

Midi sonne, Lafleur prend le chemin de la rue de Vendôme. Il sait que la matinée d'un homme de bon genre ne commence pas auparavant.

Il arrive, il entre dans la cour de l'hôtel

un suisse lui barre le passage. « Je demande
 » M. de Lacaille. — Monsur il être bas visi-
 » ple. — Qu'est-ce que vous dites ? — Mon-
 » sur il être bas visiple, encore un fois!...
 » — Que le diable m'emporte si je com-
 » prends ton baragouin!... Je te dis que je
 » veux entrer. — C'est chistement ce qui
 » faut bas. — J'entrerai, il faut que je parle
 » à M. de Lacaille. — On basse bas!... —
 » Eh! va-t'en au diable!... »

Lafleur repousse le suisse et veut péné-
 trer dans l'intérieur de l'hôtel, mais le con-
 cierge court, sa hallebarde en main, et lui
 barre le passage ; Lafleur, qui est un gar-
 çon vigoureux, fait faire une pirouette à
 son antagoniste ; celui-ci, entêté comme
 les enfans de l'Helvétie, revient sur le va-
 let et fait mine de vouloir lui passer sa hal-
 lebarde à travers le corps. Lafleur ne perd
 pas la tête, il aperçoit dans un coin de la
 cour un balai ; il s'en saisit et s'en sert pour
 parer les coups que l'on veut lui porter. Les
 deux champions s'escriment avec ardeur,
 les domestiques accourent au bruit, on qu-

vre une fenêtre au premier étage... C'est Lacaille lui-même, à moitié habillé, et qui, du fond de son boudoir, a entendu le bruit des armes.

« Eh ! mon dieu !... Que vois-je !... Un combat à la lance dans ma cour !... Séparez-les !... Mais je ne me trompe pas... C'est Lafleur !... — Eh ! oui, Monsieur, c'est moi-même qui demande à vous parler depuis deux heures, et que cet imbécile veut empêcher d'entrer... — Ce nigaud de Luderliche n'en fait jamais d'autres ! Je lui avais cependant bien dit que l'on viendrait ce matin... Mais ces suisses allemands ne comprennent rien... Je veux avoir un suisse français. — Mais, Monsieur, je sais que vous aimez bas qu'on voie vous le matin, quand vous êtes bas lacé... serré... coiffé... — Taisez-vous, Luderliche, vous êtes un butor. Monte, mon cher Lafleur. »

Lafleur jette un regard fier sur le pauvre concierge confondu de sa mésaventure, et monte d'un pas rapide à l'appartement de monsieur.

Avant d'arriver à M. de Lacaille, il faut traverser une longue suite de pièces artistement décorées : dans la première, un beau chien danois est couché sur une ottomane ; dans la seconde, un singe dont les gentillesses sont admirables, s'amuse à déranger les meubles et les draperies ; dans la troisième est un perroquet, animal favori de monsieur, et qui parle presque aussi bien que son maître ; dans la quatrième, enfin, on trouve le maître du logis.

M. de Lacaille est dans un aimable désordre : sa toilette n'est qu'ébauchée : il n'a qu'une joue de pâle, le corset est d'un côté, la perruque de l'autre ; mais comme les valets de chambre sont toujours initiés aux mystères de la toilette, Lacaille fait sur-le-champ entrer Lafleur ; il interrompt son rajeunissement, et ordonne qu'on ne trouble point l'entretien qu'il veut avoir avec le rusé valet.

« Oh ! mon cher Lafleur, » s'écrie Lacaille en se jetant dans une bergère, « tu vois un jeune homme au désespoir ! —

» Se pourrait-il, Monsieur? — Oui, mon
» ami, je suis dans une situation excessive-
» ment pénible; je souffre... je brûle... je
» me consume... — En vérité, Monsieur,
» vous m'effrayez!... Qui peut vous mettre
» dans cet état!... vous, jeune, aimable,
» riche, fait pour plaire... — Je sais tout
» cela!... — Personne ne doit vous résis-
» ter... — Oui, je suis chéri, fêté, caressé;
» dans toutes les sociétés on veut m'avoir,
» me posséder... les femmes surtout; c'est
» au point que je ne puis pas y suffire. — Je
» le crois, Monsieur. — Eh bien, mon ami,
» tout cela glisse sur mon âme!... Un seul
» objet m'attache à la vie; et c'est de toi
» que j'attends mon bonheur. — De moi,
» Monsieur? — Oui, Lafleur, de toi seul;
» écoute-moi: J'ai appris que ce pauvre
» Saint-Ange est mort!... — Hélas! oui,
» Monsieur. — J'en suis affecté; c'était un
» charmant garçon. Mais te voilà sans place
» maintenant? — C'est vrai, Monsieur. —
» Tu es un valet adroit, rusé, un peu fri-
» pon même... — Vous me flattez, Monsieur.

» — Tu me conviens sous tous les rapports.
» Je te prends à mon service et te donne
» confiance entière : cela te plaît-il ? — As-
» surément, Monsieur, et beaucoup !... —
» Je te réponds qu'outre tes gages, tu ne
» manqueras pas de profits ; tu sais que
» nous autres étourdis, nous ne nous mê-
» lons pas de divers détails domestiques,
» et je te donne plein pouvoir dans la mai-
» son. Ainsi voilà qui est terminé : dès ce
» moment tu es mon confident, le messager
» fidèle de mes bonnes fortunes... et je veux
» que, dès ce soir, tu sois installé chez moi,
» mais je t'avoue que je mets un prix à
» tout cela. — Parlez, Monsieur, il n'est
» rien dont je ne sois capable pour vous
» prouver mon zèle. — Voici l'instant de
» t'apprendre ma faiblesse, Lafleur, et la
» cause de ma sombre mélancolie... Je suis
» amoureux fou... — Pas possible, Mon-
» sieur ! — Si, mon ami, et c'est d'une
» femme adorable que j'ai vue avec feu ton
» maître. — En vérité ? — Oui, c'est cette
» brune piquante, cette beauté enchanté-

» resse... Tu dois savoir qui je veux dire ?—
» Certainement, Monsieur !.... et je ne
» m'étonne plus, elle est assez jolie pour
» faire tourner les têtes !... — Il n'est donc
» pas étonnant que j'en raffole ! Quel est
» son nom, Lafleur ? — Georgette, Mon-
» sieur. — Georgette, ce nom est un peu
» bourgeois... N'importe, nous lui en don-
» nerons un autre. Il faut, Lafleur, que tu
» me rendes l'heureux amant de cette fem-
» me-là. — Monsieur, je vous la promets. —
» Quoi !... vraiment ?... — Oui, Monsieur...
» Mais je vous préviens que l'entreprise est
» difficile... que cela demande du temps...
» de l'adresse, et... — N'épargne rien, voilà
» ma bourse, je te laisse maître de tout...
» — En ce cas, je garantis le succès. — Mais
» où donc est-elle ? — Je crois, Monsieur,
» qu'elle n'est plus à Paris ; elle sera retour-
» née dans une ferme qu'elle habitait jadis,
» et d'où M. Saint-Ange l'avait enlevée il
» n'y a pas long-temps ; car c'est une femme
» toute neuve, Monsieur ; vous serez le se-
» cond, c'est presque comme si vous étiez

» le premier... — Ah ! ce n'est pas la même
» chose ; mais j'aime autant être le second.
» Cependant si elle est dans cette ferme ?...
» — Eh bien, Monsieur, nous l'enlèverons de
» nouveau ! — C'est cela !... un enlèvement
» c'est délicieux... cela fera du bruit !...
» Mais cependant, Lafleur, j'ai une répu-
» tation à conserver dans ce quartier ; je
» ne puis ouvertement recevoir Georgette
» chez moi ; les habitans du Marais sont
» un peu ridicules, cela me priverait de la
» faculté de la conduire dans le monde...
» — Eh ! mais, n'est-ce que cela ? louez un
» hôtel près de vous , meublez-le élégam-
» ment ; mettez-y des domestiques, une re-
» mise, des bijoux, de l'argent... car je vous
» préviens que la jeune personne, quoique
» fille de la nature, aime beaucoup les jouis-
» sances du monde !..... — Cela n'est pas
» étonnant, Lafleur, les jouissances sont
» dans la nature, mais avec moi rien ne lui
» manquera... — Vous mettrez mademoi-
» selle Georgette dans l'hôtel, vous lui don-
» nerez un nom distingué, vous la ferez

» passer pour votre parente, et de celle
» manière vous pourrez la présenter par-
» tout. — Bravo ! Lafleur, tu lèves tous les
» obstacles, je te charge d'exécuter ce char-
» mant projet. »

Tout étant terminé, notre rusé valet quitta son nouveau maître pour aller chercher ses effets et revenir tout de suite s'installer chez M. de Lacaille.

En chemin, Lafleur réfléchit sur la conduite qu'il devait tenir. Il connaissait Lacaille pour un sot facile à mener, et pensa qu'en flattant ses manies, il serait bientôt aussi maître que lui. D'ailleurs, Lacaille était riche, la condition ne pouvait être mauvaise. Quant à Georgette, dont il avait promis la possession un peu légèrement, il aimait à penser qu'il remplirait par-là les derniers désirs du marquis. Une fois à Paris, que Georgette n'aime pas Lacaille, cela ne fait rien. Qu'elle le ruine, voilà l'essentiel, surtout si, comme il l'espère, une partie de l'argent du vieux fou devient le prix des folies que veut lui faire faire son très-humble valet.

Notre fripon, ayant arrêté son plan, revient s'installer chez Lacaille. Les domestiques sont déjà prévenus qu'ils doivent regarder Lafleur comme ayant la haute main dans l'hôtel ; aussi tous s'inclinent, et s'empressent de lui rendre hommage. Luderliche ouvre les deux battans de la porte-cochère, et, la hallebarde en main, il attend en silence et avec respect que Lafleur prononce sur son sort : celui-ci ne peut s'empêcher de sourire de la mine alongée du concierge ; mais ensuite, s'approchant de lui, il lui frappe amicalement sur l'épaule, et lui tend une main que le pauvre Suisse presse avec force, tant il est touché de la conduite noble de son ennemi.

Lafleur se tourne ensuite vers les autres domestiques, et leur donne ses ordres ; le maître-d'hôtel est chargé d'augmenter le menu journalier ; le sommelier de lui donner les doubles clefs de la cave ; le cocher de faire repeindre la voiture ; enfin chacun reçoit l'ordre de prendre une livrée plus riche, plus élégante, et de faire honneur à

son maître en étalant un faste nouveau. Le pauvre Lacaille, qui avait voulu réformer sa dépense en quittant la Chaussée-d'Antin, venait de faire une belle équipée en prenant Lafleur à son service; mais l'amour, qui mène tous les humains, mène ordinairement fort mal les vieillards qui veulent encore se ranger sous sa bannière.

Deux jours après son installation dans l'hôtel, Lafleur ne pouvant résister aux sollicitations de son maître, partit pour Bondy, accompagné d'un coquin subalterne, capable de lui prêter main-forte en cas urgent, et promit de ne revenir à Paris qu'avec Georgette.

Pour n'inspirer aucun soupçon, nos deux fripons prirent des costumes villageois. Lafleur sut bientôt que Georgette était à la ferme avec Charles, et que le fermier n'exista plus; mais il n'en était pas plus avancé. En rôdant autour de la ferme, il aperçut Georgette se promener dans la campagne... mais toujours avec Charles; ce diable de Charles était sans cesse là; cela

génait beaucoup : il fut convenu qu'il fallait s'éloigner.

Lafleur charge son compagnon d'aller trouver Baptiste : le costume de paysan devait le servir ; il lui fit sa leçon que celui-ci retint si bien , que Baptiste, dupe de cette ruse , pressa son maître de se sauver pour éviter les poursuites des gendarmes, et le pauvre Charles donna dans le piège, comme son petit jockey.

Lafleur, enchanté de ce premier succès, se rapprocha de la ferme , mais Georgette ne sortait plus ; il ne l'apercevait que rarement , et toujours accompagnée de Thérèse et d'Ursule. Les villageois concevaient des soupçons sur lui et son compagnon ; la vieille Ursule le guettait, l'épiait sans cesse ; les chiens de la ferme aboyaient après lui : tout semblait annoncer qu'on se doutait de quelque dessein hostile.. Lafleur commençait à perdre patience, lorsqu'un matin, en se rendant comme de coutume avec son camarade auprès de la ferme, il aperçut Georgette à sa croisée ; l'espoir renaît dans

son âme , il accourt , profite de l'occasion , et , comme nous l'avons vu , parvient sans peine à mettre Georgette de moitié dans ses projets.

CHAPITRE VII.

Lafleur fait des siennes.

La vieille Ursule, qui depuis plusieurs jours était aux aguets pour découvrir les projets des deux hommes qui rôdaient autour de la ferme, ouvrit la porte qui donnait sur la campagne, assez à temps pour apercevoir Lafleur et son compagnon se sauvant à toutes jambes, et Georgette refermant la fenêtre de sa chambre.

« Hum!... qu'est-ce que tout cela signifie? » dit la vieille en elle-même; « c'te petite Georgette veut encore faire des siennes, je le parieraient!... mais j'y mettrai bon ordre!... il ne sera pas dit que ce pauvre Charles trouvera toujours les

» oiseaux dénichés à son retour. Ces deux
» maraudeurs m'ont tout l'air de s'entendre
» avec elle... Mais il vaut mieux dire à not'
» maîtresse que ce sont des voleux, et que
» mamzelle Georgette n'est pas en sûreté
» dans c'te chambre. Si je lui disais que sa
» protégée veut encore courir les champs,
» elle ne me croirait pas... et cependant
» j'voyons ben que la jeune fille a plus en-
» vie de pécher que de faire pénitence !... »

Pendant qu'Ursule se rend près de la fermière, Georgette ouvre avec précipitation le billet de Lafleur, et lit ces mots :

« MADAME,

» Vous n'avez que dix-huit ans : vous
» êtes charmante ; je ne vous crois pas d'hu-
» meur à passer votre vie au milieu des
» poulets, des oies et des canards. Je suis
» chargé, de la part de mon maître, de
» vous offrir un hôtel superbe, une voiture,
» des domestiques, des diamans et des ca-
» chemires. Vous avez trop d'esprit pour

» rejeter une semblable proposition. Vous
» n'ensevelirez pas au fond d'une campa-
» gne des appas qui doivent faire l'orne-
» ment de la ville. Venez : Paris vous
» appelle, les plaisirs vous attendent, les
» jeunes gens vous désirent, les vieux vous
» adorent, les femmes vous craignent :
» est-il un avenir plus doux !... L'amour, la
» volupté, l'inconstance, la coquetterie em-
» belliront vos jours ! Dites un mot, et je
» vous enlève en dépit des garçons de ferme
» et des chiens de basse-cour. »

Georgette est étonnée de ne pas trouver dans cette lettre le nom de Saint-Ange ; cependant c'est Lafleur qui écrit, il parle de son maître, ce maître c'est le marquis, tout cela est clair. Mais pourquoi Saint-Ange n'est-il pas venu lui-même !... sans doute Lafleur en fera connaître la raison. D'ailleurs, dans l'état où elle se trouve, Georgette ne peut balancer ; il faut de toute manière qu'elle quitte la ferme avant de devenir mère, et puisqu'on lui offre un hôtel, elle saura du moins où aller. Mais

Charles... mais Thérèse... ah ! c'est bien malgré elle qu'elle leur fait du chagrin... mais, dans l'état où elle est, le parti qu'elle prend est le seul qui puisse la dérober à la honte, aux reproches, au mépris... et elle ne se sent pas la force de supporter tout cela.

C'est ainsi que raisonne Georgette, semblable à ces gens qui trouvent toujours le moyen de se mettre en paix avec leur conscience, pour n'écouter que leurs passions... ces maudites passions, elles sont bien fortes, bien captieuses, elles entraînent toujours la tête, et souvent le cœur ; on les combat, elles reviennent sans cesse à la charge : honneur à celui qui triomphe d'elles, heureux celui qui ne les connaît pas !

Georgette écrit à Lafleur cette réponse laconique : « Je consens à vous suivre, mais → tâchez de n'être point reconnu et d'éviter → les regards de la vieille Ursule. »

Georgette tourne ce billet autour de la pierre qui vient de servir à Lafleur ; elle attend le lendemain pour le faire parvenir

à son adresse, mais les choses devaient se passer autrement.

Thérèse entre dans la chambre de Georgette, elle est suivie d'Ursule. La fermière vient signifier à notre héroïne qu'il faut qu'elle quitte bien vite cette chambre qui n'est pas sûre, pour venir habiter celle qui est de l'autre côté de la maison, au fond de la cour. « Pourquoi cela ? » demande Georgette. « — Parce que des coquins » veulent s'introduire dans la ferme ; mais « deux de mes garçons vont coucher ici, » et de cette manière nous n'aurons rien « à craindre. — Mais ce sont des contes » que l'on vous a faits... — Non, ma chère » Georgette, Ursule sait... — Ursule ne sait » ce qu'elle dit !... — Je ne sais ce que je » dis, Mamzelle ; oh ! que si fait... j'en sa- » vons plus long que vous ne croyez !... »

L'air d'Ursule, en prononçant ces paroles, fait rougir Georgette; elle se tait et n'ose résister davantage, craignant que la vieille n'ait reconnu Lafleur. Il faut donc se loger dans la chambre qu'on lui a désignée, où

il n'y a plus moyen de correspondre avec personne. Georgette s'y rend, le dépit dans le cœur, et plus résolue que jamais à fuir de la ferme. Nous savons que chez les femmes une chose défendue n'en est que plus désirée; bien différentes en cela des hommes qui ne convoitent jamais la femme de leur voisin!... qui ne touchent jamais au dépôt qu'on leur confie!... qui ne subornent jamais l'innocence!... qui ne trompent jamais leurs amis : vraiment nous sommes dans un siècle où les hommes sont bien vertueux !

Le lendemain, au point du jour, Lafleur est sous la fenêtre de Georgette, et son camarade est chargé de veiller aux environs. Le temps se passe... la croisée reste fermée, Lafleur s'impatiente; il se promène, regarde, chante, toussé à plusieurs reprises... rien n'y fait, personne ne paraît; il perd courage, il va s'éloigner... mais on entr'ouvre doucement la fenêtre... c'est Georgette, il n'y a point de doute. Lafleur accourt sous la croisée, il lève la tête... mais au lieu de recevoir le billet qu'il attend en réponse

au sien , il est arrosé par le contenu d'un vase que l'on vide sur sa tête , et l'odeur qui se répand lui fait deviner ce dont on s'est servi pour l'arroser. Furieux , il lève les yeux et aperçoit Ursule à la fenêtre , tenant d'une main le vase que je n'ai pas besoin de nommer , et dont la vue redouble la colère du valet.

« Ah ! ah ! monsieur le galant , ce n'est pas ça que vous cherchiez , n'est-ce pas ? .. ■ ça vous apprendra à tousser sous ma croisée. — Maudite vieille , tu verras à qui tu as affaire ; tu paieras cher le plaisir que tu viens de prendre ; je veux même sur-le-champ t'en faire repentir. »

Lafleur ramasse plusieurs pierres et se prépare à les lancer dans la chambre de la vieille , lorsqu'en cherchant des yeux son camarade , il l'aperçoit fuyant dans la campagne , et voit venir à lui trois garçons de ferme armés d'énormes gourdins. Lafleur ne songe plus à casser les vitres ; il faut qu'il évite , par une prompte fuite , la rencontre des trois villageois , dont les gestes

ne lui promettent rien de bon. Cependant un des payans est sur le point de l'atteindre ; le rusé valet ne perd pas la tête ; il tient encore dans ses mains les pierres qu'il voulait lancer à Ursule, il les jette toutes à la fois à la tête de son adversaire. Le villageois s'arrête, étourdi par cette mitraille qui lui frappe les yeux, le nez et les oreilles. Pendant ce temps Lafleur gagne du terrain ; il est bientôt, ainsi que son compagnon, fort éloigné de la ferme et des villageois.

« Morbleu, » dit Lafleur, « comme les drôles nous poursuivaient ! — Et comme ils y allaient, » répond son camarade en se frottant les épaules. « — Il me paraît que tu es aussi heureux que moi et que tu as reçu quelque chose ? — Oui, mais ce que vous avez reçu ne vous a pas fait grand mal, tandis que moi je m'en ressens encore.... — Imbécille !... Je m'en ressens bien plus que toi, et pour un homme comme moi, cet affront est le dernier de tous ! J'aurais préféré endurer le roule-

» **ment de ces redoutables gourdins , à la honte de recevoir ce maudit... — Chacun**
» **son goût ; moi j'aimerais mieux cela que**
» **des coups de bâton ! — Tu n'as pas de**
» **cœur ! mais ils se repentiront de ce trait ! ..**
» **— Comment, vous voulez encore que nous**
» **nous frottions à ces maudits paysans ?**
» **— Plus il y a d'obstacles , plus il y a de**
» **gloire ! ... et mon génie n'est pas fâché de**
» **trouver à s'exercer . »**

Georgette , toujours occupée de son projet de fuite , tremblait que Lafleur, rebuté par les obstacles , ne renonçât à son entreprise. On ne lui parla pas de l'aventure du matin , mais il lui sembla entendre les villageois rire et chuchoter entre eux , et l'air triomphant d'Ursule la convainquit qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire.

Voulant sortir de cet état pénible, Georgette saisit, dans la journée, le moment où elle croit tout le monde occupé, pour sortir doucement de sa chambre. Elle tient dans sa main un nouveau billet qu'elle a écrit à

Lafleur, et dans lequel elle lui apprend son changement de chambre.

Georgette traverse légèrement la cour, et sort comme pour aller se promener dans la campagne. Déjà elle a franchi le seuil de la porte et se félicite de s'être échappée sans qu'Ursule l'ait vue, lorsqu'en tournant la tête elle aperçoit la vieille servante qui marche derrière elle.

« Que voulez-vous, Ursule ? — Vous suivre, Mamzelle, parce que maintenant les promenades ne sont pas sûres. — Cela est inutile, je ne crains rien. — C'est égal, Mamzelle, j'craignons pour vous. »

Il n'y a pas moyen de se débarrasser de la vieille surveillante. Georgette voit qu'elle est gardée à vue, et, de colère, elle se met à courir dans la campagne, si bien qu'Ursule peut à peine la suivre, c'est ce que notre héroïne voulait; au détour d'un sentier, elle aperçoit Lafleur; Ursule est éloignée, mais pas assez pour ne point voir; aussitôt Georgette fait une boule de son billet, elle le jette du côté de Lafleur et revient

bien vite sur ses pas, en disant qu'elle veut rentrer à la ferme. La vieille, essoufflée par la promenade, ne demande pas mieux; mais Lafleur a ramassé le billet; il voit que Georgette n'était pas du complot formé contre lui par les paysans, et il se promet de l'enlever de la ferme dans la nuit.

L'audacieux valet retourne vers son camarade, lui enjoint de tenir une chaise de poste prête à partir et de la conduire près de la ferme; puis, sans vouloir d'autre aide que lui-même, il attend avec impatience la nuit, pour mettre sa vengeance à exécution.

CHAPITRE VIII.

Le feu d'artifice.

Il est minuit ; à cette heure, dans les campagnes, il n'y a que les amans, les voleurs et les chiens de garde qui soient éveillés. Lafleur ne redoutait aucun amant, il ne craignait pas les voleurs, et, quant aux chiens, il s'était muni de boulettes contre lesquelles devait échouer leur surveillance.

Lafleur avance avec assurance vers la ferme. Arrivé contre le mur de la cour, il s'arrête, regarde attentivement toutes les parties de l'habitation. Il n'aperçoit aucune lumière et n'entend pas le plus léger bruit.

Persuadé que tout le monde dort, hors

Georgette, il pose à terre une lanterne sourde et un petit paquet. (Nous saurons bientôt pour quel usage ce paquet figurait dans cette affaire.) La clôture de la cour était basse et dégradée. Lafleur jette une échelle de soie à laquelle sont adaptés deux crochets de fer, puis reprenant lanterne et paquet, il monte à l'assaut, et le voilà dans la cour.

« Morbleu ! » dit tout bas Lafleur, « ma demoiselle Georgette ! vous m'exposez à mille dangers... Si je suis aperçu, ces rus-tres me pendront !... et c'est pour vos beaux yeux que je me serai sacrifié... mais j'ai promis de vous ramener à Paris, et un honnête garçon n'a qu'une parole.... en avant ! »

Il fait quelques pas... un chien s'avance furieux et aboyant après lui; le valet préparé à cette attaque, lui jette des boulettes et se retranche derrière les vieilles futailles, prêt à combattre son ennemi; mais le pauvre César ne sait pas résister à la tentation, il se jette sur les friandises dont on le régale, et passe de l'ivresse au trépas.

Lafleur sort de sa cachette ; après s'être assuré de la mort du chien , il se dispose à chercher la chambre de Georgette ; il craint que les jappemens de César n'aient donné l'alarme, mais alors il fera usage du paquet , c'est la dernière ressource , il ne doit l'employer qu'à l'extrême.

Mais que renfermait donc ce mystérieux paquet? rien que de très-innocent, lecteur , comme vous l'allez voir : une sorte flasse de pétards et de fusées , dont l'explosion , sans être dangereuse , devait jeter le désordre dans la ferme , et à la faveur du bruit , du tumulte et de la fumée , Lafleur comptait enlever Georgette , dans le cas où il ne pourrait pas y parvenir par des moyens plus doux.

Déjà Lafleur a fait plusieurs fois le tour de la cour en regardant attentivement chaque croisée. Dans le fond sont sans doute celles de Georgette; mais il y en a plusieurs. Deux escaliers conduisent aux chambres du premier... lequel prendre?... il serait dangereux de frapper à une porte... La-

fleur balance... enfin en ouvre une fenêtre.. c'est Georgette sans doute qui l'aura entendu ; cependant , de peur de se tromper encore , et se rappelant l'aventure du matin , Lafleur s'éloigne de la fenêtre , se place en face , et attend qu'on se fasse connaître pour se montrer aussi.

C'est effectivement une femme qui paraît à la fenêtre ; Lafleur écoute : « César!... » César!... Eh bon Dieu ! qu'est-il donc arrivé à ce pauvre chien ! Je l'ons pourtant entendu japper ! César!... Oh ! oh ! ceci n'est pas clair ! Faut que je m'assurions par moi-même de ce qui en est... »

On referme la croisée. « Maudite vieille ! » s'écrie Lafleur , qui a reconnu Ursule , « faudra-t-il donc que je te trouve partout , et que tu sois toujours là pour contrecarrer mes projets !.... Mais je ne renonce pas à l'entreprise... Allons vite , une idée lumineuse.. La vieille va descendre... elle trouvera le chien mort... elle jettera l'alarme dans la ferme !... Pour empêcher cela , il faut l'effrayer et la forcer à servir mon projet. »

Le valet se retranche dans un coin de la cour, d'une main il tient sa lanterne et son artifice, de l'autre, un gros gourdin qu'il vient de ramasser. La vieille descend par un des escaliers du fond, et s'avance de son côté. Ursule tient une lumière ; elle est dans un grand négligé ; une simple camisole enveloppe, sans les cacher entièrement, ses chastes appas : un petit jupon de laine dessine des formes qui ne sont plus séduisantes, et les objets que l'on aperçoit ne sont pas capables de détourner Lafleur de son projet de vengeance.

Ursule marche vers la niche du chien, elle la visite... Mais point de César ! Elle cherche autour d'elle, et voit le pauvre animal étendu sur la terre. Elle pousse un cri : « Oh, mon Dieu ! le pauvre César est mort... » il a été empoisonné... Il y a des voleurs dans la maison... courons.... — Silence ! » maudite vieille, ou je t'assomme. »

Ursule lève les yeux... Lafleur est près d'elle, et la menace du redoutable gourdin... Elle tombe à genoux et se jette le nez contre terre.

« Allons , morbleu ! pas tant de frayeur ,
 » je ne suis pas un voleur ! — Non ! vous
 » verrez que c'est un honnête homme !...
 » — Je n'en veux pas à votre argent. — Et
 » il a tué not' pauvre César ! — Il faut m'o-
 » béir, ou je vous assomme , pour vous pu-
 » nir de m'avoir vidé un pot-de-chambre
 » sur la tête. »

Ici , Ursule lève les yeux , et reconnaissant Lafleur , elle paraît moins effrayée.
 « Comment, c'est vous... sur qui ce matin...
 » — Oui , c'est moi ; vous avez cru que cela
 » se passerait comme ça !... — Quoi , vous
 » vous fâchez pour si peu de chose ! —
 » Peu de chose ! m'arroser de la tête aux
 » pieds !... — Ah ! je vous assure que ce
 » n'était que... — Taisez-vous !... et con-
 » duisez-moi tout de suite à la chambre
 » qu'habite Georgette. — Et pourquoi faire ?
 » — Cela ne vous regarde pas. — Mais... —
 » Point de mais , ou je frappe... Marchez. »

Ursule , n'osant résister , paraît se résigner ; elle engage Lafleur à la suivre ; elle traverse la cour , monte un escalier , puis

un autre, puis traverse un corridor, puis redescend... Lafleur s'impatiente.

« Quel diable de chemin me faites-vous prendre ? — Ah ! c'est que, voyez-vous, nous l'avions logée dans un endroit bien retiré, c'te petite. — C'est ce qu'il me paraît. — C'était pour qu'on ne vînt pas la dénicher. — Vous avez pris une peine inutile. — Dame, vous êtes trop faté pour nous !... Mais, t'nez, nous y v'là. »

Ils étaient alors devant une porte qui terminait un long corridor. Ursule frappe très-fort. En vain Lafleur l'engage à ne pas faire tant de bruit ; la vieille continue, et appelle en se nommant. « Parbleu ! » dit Lafleur, « elle ne se lèvera pas pour vous !... » Et il se met à appeler de son côté, en se collant contre la serrure.

On entend enfin du bruit dans la chambre. Ursule alors veut s'éloigner, disant à Lafleur qu'il n'a plus besoin de ses services, mais celui-ci la retient par le bras, l'avertissant qu'il faudra qu'elle ait la complaisance de passer le reste de la nuit dans la

chambre de Georgette, où il l'enfermera, de crainte qu'il ne lui prenne envie de s'opposer à leur faute.

Ursule paraît contrariée, elle ne reste qu'en tremblant ; mais Lafleur ne la lâche pas... Enfin on ouvre la porte, et, au lieu de Georgette, ce sont trois garçons de ferme qui paraissent devant Lafleur.

« Tombez-moi sur ce coquin-là, mes en-
fans, » s'écrie Ursule, en cherchant à se débarrasser de son ennemi ; mais celui-ci, outré de fureur et honteux de s'être laissé attraper, saisit la vieille par le milieu du corps, l'enlève et la jette sur les assaillans... Ce fardeau arrête les paysans, deux culbutent sous la vieille, le désordre se met dans leurs rangs.

Cependant les villageois et la vieille se relèvent, on court après Lafleur ; celui-ci n'a que le temps de descendre l'escalier quatre à quatre.... Arrivé dans la cour, il veut escalader la muraille... mais la frayeur lui ôte les jambes, il ne retrouve plus son échelle ; il entend les villageois qui appro-

chent , il va être pris.... Une porte ouverte s'offre à lui... c'est celle d'un petit bûcher... Il n'a pas le choix des moyens , il entre , et s'enferme le mieux qu'il lui est possible.

A peine est-il dans le bûcher , que les garçons de ferme sont dans la cour. On le cherche de tous côtés , dans tous les coins. « Il faut qu'il soit caché dans le bûcher , » dit une voix , que Lafleur reconnaît pour celle d'Ursule.

Les villageois frappent contre la porte , ils l'auront bientôt enfoncée... le danger devient imminent... Lafleur n'a plus qu'une ressource... il va en faire usage : sans réfléchir aux dangers de faire son explosion dans un lieu rempli de vieux bois , il place son paquet dans un coin du bûcher , s'en éloigne le plus possible en formant une longue mèche avec de la laine dont il s'est pourvu. Avec sa lanterne , qu'il a heureusement conservée , il met le feu à la mèche , et , comme le feu ne gagne que lentement , il a le temps d'ouvrir la porte du bûcher et de sortir avant que la flamme n'ait atteint l'artifice.

Les paysans qui voient sortir Lafleur croient qu'il se rend volontairement prisonnier ; ils le saisissent au collet et se préparent à lui faire payer ses gentillesses... lorsqu'une détonation terrible se fait entendre, la ferme en est ébranlée, la porte du bûcher saute avec fracas et se brise en éclats ; les villageois se roulent par terre en poussant des cris épouvantables. Pendant qu'ils crient, se heurtent et se sauvent, Lafleur regarde à chaque croisée... Il aperçoit Georgette... « Eh ! vite, » lui dit-il, « descendez, il faut profiter du tumulte pour vous sauver. — Mais, Lafleur, je suis en chemise... — Eh qu'importe ? prenez vos vêtemens sous votre bras, vous vous habillerez en chemin. »

Georgette fait ce qu'il lui prescrit. Pendant qu'elle descend, Lafleur aperçoit avec étonnement une fumée épaisse sortir du bûcher, et des flammes gagner les autres bâtiments.

Le valet est étonné de l'effet que produisent ses pétards... il prévoit des suites

fâcheuses, mais le mal est fait : il ne s'agit plus que de profiter de ses effets. Georgette arrive, elle a passé une robe, mais elle est presque suffoquée par la fumée qui augmente à chaque instant. « Oh ! mon Dieu,
» Lafleur, qu'est-ce que c'est que cela ! —
» Ce n'est rien, Mademoiselle, qu'une es-
» piégerie de ma façon. — Mais ce feu ?...
» — Ne craignez rien !... Ce n'est qu'un feu
» d'artifice, dans cinq minutes il n'y paraî-
» tra plus. Profitons du désordre pour nous
» esquiver. — J'ai la clef du jardin. — Tant
» mieux, sortons par là, nous ne serons
» pas aperçus. »

Les fuyards gagnent précipitamment le jardin : bientôt ils sont hors de son enceinte. Lafleur fait courir Georgette jusqu'à l'endroit où est la voiture : la jeune fille monte. Lafleur, avant d'y prendre place, tourne ses regards vers la ferme : il voit des tourbillons de flammes embraser le bâtiment. L'obscurité de la nuit rend ce spectacle encore plus effrayant.

« Diable, » dit Lafleur en lui-même,

» mon artifice a été plus loin que je ne voulais ! Ah ! mademoiselle Georgette, votre personne coûte cher à bien du monde ! »

Craignant que la lueur extraordinaire, causée par l'incendie, ne découvrît à Georgette ce qui était arrivé, Lafleur ordonna à son camarade de les mener au grand galop, et bientôt il perdit de vue le théâtre de ses exploits.

CHAPITRE IX.

Causons un peu.

« Ah ça ! Mademoiselle, maintenant que
» nous voici passablement éloignés de la
» ferme , et que je suis plus tranquille , je
» vais vous instruire de tout ce qu'il est
» bon que vous sachiez. — Je t'écoute, La-
» fleur. — D'abord , Mademoiselle , je ne
» vous conduis pas dans les bras du mar-
» quis de Saint-Ange , par une raison fort
» simple , c'est qu'il est mort. — Il est
» mort !... Saint-Ange est mort !... — Oui ,
» Mademoiselle ; cela vous fait de la peine ?
» je le crois ; cela m'en a bien fait , à moi ,
» qui ne me pique pas de sensibilité !... —

» Ah ! Lafleur, pourquoi ne pas m'avoir
» dit cela plus tôt !... Si j'avais été instruite
» de la mort de Saint-Ange, je n'aurais ja-
» mais consenti à... — A me suivre peut-
» être ? c'est justement pour cette raison
» que je ne vous l'ai pas dit. Je veux vous
» empêcher de faire une folie. Tenez, Ma-
» demoiselle, M. Saint-Ange est mort, c'est
» un malheur ; vous le regrettez, c'est fort
» bien. Mais il ne faut pas croire qu'il n'y
» avait dans le monde que lui d'aimable ;
» les jeunes gens faits pour plaire sont très-
» communs dans ce siècle - ci ; ceux qui
» n'ont que leur or pour séduire, qui sont
» sots et ridicules, ne sont point rares non
» plus. Les vieillards, que la folie égare,
» que la raison fuit, qui singent les petits-
» maîtres, et qui croient qu'on ne voit pas
» leurs rides parce qu'ils mettent de faux
» mollets, sont aussi très-communs dans la
» société. Eh bien, Mademoiselle, une
» femme jeune, jolie et un peu rusée, fait
» de ces trois classes de personnages tout ce
» qu'elle veut. Les premiers occupent le

» cœur; c'est pour eux seuls que l'on trouve,
» au milieu du tourbillon de la vie, le mo-
» ment d'éprouver un sentiment qui ne
» dure pas, mais qui a été véritable. Les
» seconds servent de jouets : leur fatuité,
» leur sottise récréent ; on leur rit au nez
» sans qu'ils s'en aperçoivent, on leur dit
» ce qu'on veut; leur vanité les empêche de
» croire qu'on puisse se moquer d'eux. Les
» troisièmes enfin, dont on a pitié ! méri-
» tent cependant d'être corrigés de leurs
» folies : aussi ce sont eux qui paient celles
» des autres; et, s'ils ne meurent point dans
» la misère, c'est que leurs excès les empê-
» chent de prolonger long-temps leur folle
» carrière.

» Vous êtes une de ces femmes capables
» de mener à la lisière tous les personnages
» que je viens de passer en revue. Je vous
» ai jugée au premier coup d'œil ; je n'ai
» pas de raison pour vous flatter, ni pour
» me tromper : je ne suis pas amoureux
» de vous ; je vous dis la vérité, et je vous
» engage à suivre mes conseils. Parce que

» M. le marquis n'est plus , vous ne deviez
» pas rester confinée dans une ferme. Vous
» êtes née pour briller, vous brillerez. Sé-
» chez vos larmes , il est permis de regret-
» ter les morts , mais non pas de leur sa-
» crifier le bonheur de son existence.

» — En vérité , Lafleur , tu prêches fort
» bien. Où donc as-tu appris tout cela ? —
» Eh ! Mademoiselle , avec des dispositions
» heureuses , on se forme à l'antichambre
» comme au salon. Je suis né avec le don
» de l'éloquence, je serais peut-être aujour-
» d'hui fameux avocat... si mon père, c'est-
» à-dire le mari de ma mère , n'eût décou-
» vert un jour que sa moitié le faisait cocu
» avec son maître de dessin. Le cher homme
» irrité fit enfermer sa femme. (Cela se fai-
» sait alors pour ces peccadilles ; aujour-
» d'hui , quand un mari se plaint de sa
» femme et veut plaider en adultère, on le
» regarde comme un sot digne des petites-
» maisons.) Ma mère mourut de douleur
» de ne plus apprendre le dessin ; mon
» père se ruina avec des filles, pour oublier

» l'injure faite à son front. Les courtisanes
» lui donnèrent des galanteries qui l'en-
» voyèrent *ad patres*. Je restai seul sans
» secours, et fus fort heureux d'entrer en
» service, lorsque j'aurais dû être servi
» moi-même ! et tout cela parce que ma
» mère voulait dessiner sur des éventails...
» O instabilité des choses humaines !... Mais
» revenons à vous : vous êtes maintenant
» consolée de m'avoir suivi ? — Il le faut
» bien. Mais tu m'as promis... — Un hôtel
» superbe, un train magnifique !... vous
» aurez tout cela. — Et ton maître ? — Ah !
» vous le prendrez par-dessus le marché. —
» Comment ? — Il est de la troisième classe
» des individus dont je vous parlais tout
» à l'heure. — Quoi ! ton maître... — Est
» vieux, laid, sot et ridicule. — Je te remer-
» cie du cadeau. — C'en est un en effet,
» ne vous en plaignez pas ! c'est un trésor
» pour une jeune femme, qu'un homme
» comme cela. Songez qu'il est riche, et
» que vous en ferez tout ce que vous vou-
» drez, car il faut que vous sachiez qu'il

» est amoureux de vous, mais amoureux !...
» à perdre la raison. — Mais, Lafleur,
» jamais je ne l'aimerai. — Eh ! qui vous
» parle de l'aimer... ah ! je vois que j'aurai
» encore bien des choses à vous appren-
» dre : qui diable a pu vous faire croire
» qu'il fût nécessaire d'aimer les gens avec
» qui on a des relations d'intérêt ? Dans le
» monde, les deux choses les plus rares sont
» l'amour fidèle et l'amitié désintéressée.
» Le jeune homme qui épouse une riche
» douairière, le libertin qui séduit une
» innocente, les héritiers qui pleurent un
» vieux parent, les écoliers qui font un
» compliment à celui qui leur applique la
» férule, la jeune épouse qui caresse son
» vieux mari ; tous ces gens-là affectent de
» l'amour et de l'amitié qu'ils n'éprouvent
» pas ! Le monde est un composé de gri-
» maces que l'on nomme politesse, et de
» sujétions qu'on appelle bienséances. C'est
» en faisant un échange continual de com-
» plimens et de protestations, dont on ne
» pense pas un mot, que la société se

» soutient. Le sage apprécie tout à sa
» juste valeur ; il compare les gens du
» monde à ces acteurs qui, après avoir
» joué une scène d'amour, se donnent
» des soufflets dans la coulisse ! ... En effet,
» nous jouons tous la comédie : la diffé-
» rence qu'il y a, c'est que nous ne pré-
» voyons jamais le dénouement, qui arrive
» quelquefois au moment où nous l'atten-
» dons le moins.

» — Ainsi, Lafleur, il ne faut jamais
» croire rien de ce qu'on nous dit ? — Ah !
» Mademoiselle, il y a pourtant des excep-
» tions. Si votre marchande de modes vous
» dit que vous êtes mal coiffée, votre cou-
» turière que votre robe est mal faite, votre
» femme de chambre que vous avez le teint
» plombé, votre médecin qu'il ne connaît
» rien de votre maladie, votre amant qu'il
» vous est infidèle, alors vous pourrez les
» croire, parce qu'ils n'auront aucun in-
» téret à vous tromper. L'intérêt, Made-
» moiselle, voilà le grand mobile des actions
» des hommes ; d'autres l'ont dit avant

» moi, et je me plais à le répéter. L'intérêt
» qui exerce son influence au salon comme
» dans l'antichambre, au palais comme dans
» la chaumièrē, et qui, s'il n'était tempéré
» par l'amour-propre, passion presque aussi
» puissante, mais beaucoup moins dange-
» reuse, nous ferait faire bien plus de sot-
» tises... quoique nous en fassions bien as-
» sez... Mais je me laisse emporter par mon
» penchant au bavardage ; revenons : vous
» allez être l'objet constant des soins et des
» prévenances de M. de Lacaille. — La-
» caille !.. quoi !... cet original... Je me rap-
» pelle l'avoir vu !... Je ne pouvais le re-
» garder sans rire. — Tant mieux, riez
» lorsqu'il vous parlera, il croira que ce
» sont ses plaisanteries qui en sont cause.
» Vous changerez de nom ; celui de Geor-
» gette ne peut plus s'accorder avec le train
» que vous allez avoir !... Vous vous nom-
» mez.... madame de Rosambeau. — Ma-
» dame ? et pourquoi pas Mademoiselle ? tu
» sais bien, Lafleur, que je ne suis pas ma-
» riée.... — Eh ! les convenances donc.....

» En vérité, M. de Saint-Ange ne vous a
» pas appris grand'chose!..... Que diable
» vous a-t-il montré? — A faire l'amour.—
» C'est un très-joli talent, sans doute, mais
» tout le monde sait cela. A quinze ans,
» aujourd'hui, une jeune fille fait l'amour
» aussi bien qu'une femme de trente, et ce
» talent est devenu trop commun pour
» qu'on puisse maintenant en tirer parti.
» D'ailleurs, je ne crois pas que vous ayez
» envie de faire l'amour avec M. de La-
» caille? — Oh, non! — Vous le lui laisserez
» faire tout seul. Vous vous nommerez donc
» madame de Rosambeau, nom très-joli et
» qui ne manquera pas son effet dans le
» Marais. Vous êtes veuve et parente de M. de
» Lacaille. — Mais à quoi bon tout cela?
» — M. de Lacaille veut vous mener dans
» le monde avec lui, non comme sa ma-
» tresse, cela ne serait pas décent, mais
» comme sa parente; on saura bien qu'en
» penser; n'importe! les bienséances seront
» respectées, voilà tout ce qu'il faut. Son-
» gez, d'ailleurs, que le vulgaire appelle

» femme entretenue la beauté qui, comme
» vous, doit ses richesses à ses appas ; au
» lieu de cela, avec le titre de parente de
» M. de Lacaille, je fais de vous une femme
» honnête. — En serai-je moins Geor-
» gette ? — Non...pour vous, mais le déco-
» rum ! — Et ce vieux fou de Lacaille sait
» bien aussi qui je suis. — Oui, mais que
» sait-on?... s'il lui prenait fantaisie de vous
» épouser!... — M'épouser!... Ah! grand
» Dieu ! j'en serais bien fâchée!... — Fâ-
» chée!... vous ne connaissez pas encore le
» monde ! Combien de femmes, à votre
» place, s'estimeraient heureuses de trou-
» ver un vieux mari qui leur donnât, avec
» une fortune à dissiper, ce titre d'épouse,
» sous lequel elles cacherait leurs folies
» passées, présentes et à venir. Mais, non!...
» ce sont les femmes qui ont abusé de tous
» les plaisirs, qui ont fait retentir la capitale
» du bruit de leurs extravagances ; ce sont
» celles-là qui trouvent ces hommes sensi-
» bles, qui se croient trop heureux de pos-
» séder une beauté, dont vingt autres ont

» **eu les saveurs, et des appas qui fondent**
» **sous la main qui cherche à les palper.**
» **Tandis que des filles honnêtes attendent,**
» **en soupirant, qu'il se présente un mari,**
» **tel qu'il soit!.... et voient s'écouler leur**
» **printemps et souvent leur été, sans cesser**
» **d'être demoiselles... Pauvres petites ! à**
» **qui donc servent la pudeur et la sagesse,**
» **puisque celles qui n'en ont pas trouvent**
» **des maris avant vous ! Mais enfin, mademoiselle Georgette, il n'est pas dit que**
» **mon maître veuille vous épouser, vous**
» **ne l'épouserez point si cela ne vous convient pas; je vous ai mise au fait de ce que**
» **vous deviez savoir, vous ferez maintenant**
» **tout comme il vous plaira. — Oui, mon**
» **cher Lafleur; mais, puisque tu as fini**
» **de m'apprendre ce que je dois faire, il**
» **faut que je t'apprenne à mon tour une**
» **circonstance fort intéressante, et sur laquelle je veux te demander tes conseils.**
» **— Parlez, Mademoiselle, je vous écoute.**
» **— Je crains que ce que je vais te dire ne dérange un peu tes projets.... — Pas**

» possible. — En vérité, je n'ose m'expliquer... — Ne craignez donc rien ! —

» — C'est que je ne sais comment l'avouer...

» — Allons, ne faites donc pas l'enfant !....

» — Au contraire, Lafleur. — Comment,

» au contraire ? — C'est qu'il est fait. —

» — Quoi ? — L'enfant.... — Diable ! vous

» seriez enceinte?... — Ah ! mon Dieu, oui !

» — Et c'est cela que vous n'osiez m'apprendre ?... Mais c'est une bagatelle !... ce sont

» de ces choses qui arrivent tous les jours ;

» cela ne doit pas vous chagriner !... — Ah !

» Lafleur tu me rassures. — J'avoue, cependant, que cela pourra exiger quelques

» précautions dans notre conduite future.

» D'abord, il ne faut pas que M. de Lacaille

» sache cela. Les libertins comptent doublement les années d'une femme d'après les

» enfans qu'elle a faits ; et, quand ils ne

» peuvent s'attribuer la paternité, cela ne

» peut que refroidir leur amour. Si votre

» enfant avait quelques mois de moins, nous

» le mettrions sur le compte de M. de Lacaille, qui le recevrait avec gloire et re-

» connaissance ; mais il n'y a pas moyen de
» penser à cela , il vaut mieux lui cacher
» l'aventure. — Mais , comment ferons-
» nous ? — Rien de si facile ! M. de La-
» caille se laisse tromper si bêtement , qu'il
» n'y a pas de plaisir à lui en faire accroire.
» Vous irez passer quelque temps à la cam-
» pagne.... puis vous serez malade..... la
» première chose venue. — Mais l'enfant ,
» qu'en ferai-je ? — Ah ! ma foi , ce que
» vous voudrez ; j'ai beaucoup fait faire
» d'enfans dans ma vie , j'en ai fait quelques-
» uns moi-même , mais jamais je ne me suis
» occupé de ce qu'ils sont devenus. Au reste ,
» soyez tranquille , Paris est une ville fort
» commode ; comme les demoiselles y font
» beaucoup d'enfans , on a établi des hospices
» destinés à recevoir les fruits de l'égarement
» des cœurs sensibles , et les femmes sont
» très-sensibles à Paris !.... c'est ce qui fait
» que l'on voit tant d'enfans-trouvés.

» Mais nous voici dans l'hôtel qui vous
» est destiné ; songez que vous n'êtes plus
» Georgette , et que vous vous nommez ma-
» dame de Rosambeau.

CHAPITRE X.

Pauvre Charles.

Pendant que Georgette, abandonnée aux bons conseils de M. Lafleur, fuit de nouveau la ferme et sa bienfaitrice pour se livrer sans réserve à son goût pour les plaisirs, sachons ce que fait ce pauvre Charles, amant, comme on n'en voit guère, d'une femme comme on en voit trop!

Croyant avoir des gendarmes à sa poursuite, il voyagea plusieurs jours et s'arrêta enfin dans un village, où il se logea dans la maison d'un paysan. La situation pittoresque de la chaumière lui plut, et il se décida à rester dans cet asile jusqu'à ce

qu'il put sans danger rejoindre sa pauvre Georgette.

Charles ne s'ennuyait pas dans la solitude, mais un amant n'est jamais seul ! L'image de l'objet aimé le suit partout. Il n'a jamais trop de temps pour se livrer à ses pensées, pour se laisser entraîner aux rêves amoureux qui le charment ; il cherche les bois les plus sombres, les promenades les moins fréquentées ; il lui semble qu'en s'éloignant des êtres indifférents il se rapproche de son amie. Quelquesfois, cependant, on aime à épancher son cœur dans le sein d'un confident discret. Baptiste était le confident de son maître. A la vérité le petit jockey, qui n'était pas amoureux, se serait bien passé d'entendre tous les jours parler de mademoiselle Georgette. Mais il faut de la patience avec les amoureux, les auteurs, les invalides et les vieilles coquettes.

Charles était un fou de s'abandonner à une passion, qui ne lui avait encore causé que du chagrin, pour une femme qui ne paraissait pas digne de son amour. Mais

Charles n'avait que vingt ans, et il était dénué d'expérience. Georgette était son premier amour, et un cœur brûlant, une imagination exaltée conduisent bien facilement une jeune tête.

Un personnage inattendu vint tirer Charles de ses rêveries amoureuses. Un jour en se promenant dans les bois, il voit venir un homme à cheval ; cet homme s'approche ; c'est Dumont, l'homme de confiance de ses parents.

« Quoi ! c'est toi, Dumont ? — Oui, » Monsieur. — Par quel hasard ! Comment » savais-tu que j'étais ici ? — Ma foi, Monsieur... c'est madame votre mère qui m'a » indiqué ce village. — Ma mère ! Comment » savait-elle elle-même ?... — Je l'ignore, » Monsieur, mais je suis chargé de vous remettre cette lettre de madame la marquise. » — Une lettre ! donne vite, Dumont. »

Charles prend la lettre avec précipitation. Dumont se félicite tout bas de la manière adroite dont il a répondu aux questions de son jeune maître. On sait que Dumont

avait suivi Charles ; mais comme son âge l'empêchait d'aller aussi vite en besogne que celui qu'il épiait, il n'avait pu prévenir le duel , n'en ayant été instruit que le lendemain de la mort de Saint-Ange ; du reste, il avait rendu à madame de Merville un compte fidèle des actions de Charles, et ce compte-là n'était pas favorable à Georgette.

Charles fut vivement étonné du contenu de la lettre de sa mère ; il vit qu'elle connaissait toute la conduite de Georgette. Madame de Merville ne faisait cependant à son fils d'autre reproche que celui d'avoir exposé ses jours et le bonheur de ses parents pour une femme indigne de son amour. Elle pensait que, corrigé de sa folle passion, il allait revenir au sein de sa famille , qui lui gardait une épouse sage , jolie , douce , bonne, point coquette, et dont les aimables qualités devaient facilement effacer de son âme l'image de celle qui l'avait séduit d'abord.

Charles s'adresse brusquement à Dumont , après avoir terminé la lecture de la lettre.

« Savez-vous, Dumont, qui a pu instruire ma mère des détails que contient cette lettre ? » Dumont rougit, se trouble ; la figure de son jeune maître exprime la colère et le dépit ; il sent qu'il est prudent de se taillé, il balbutie un « non, Monsieur. » — Il suffit. Vous pouvez partir. — Est-ce que Monsieur n'a pas une réponse à me donner pour mes bons maîtres ? — Non. — Que leur dirai-je donc, Monsieur ? — Ce que vous voudrez. — Mais, Monsieur.... — Laissez-moi. »

Dumont s'éloigne tristement, et encore fatigué de sa route il va remonter à cheval, lorsque Charles, se repentant de la brusquerie avec laquelle il a traité ce vieux et fidèle serviteur, court à lui et l'arrête.

« Dumont, tu es fatigué ; pourquoi repartir si vite ? repose-toi quelques jours dans ce village. — Monsieur est bien bon, mais madame de Merville est trop impatiente de savoir le résultat de ma démarche !... elle espérait que je ne reviendrais pas seul ! — Tu lui diras que je te suis

» de près, et que sous peu de jours je serai
» au château. — Quoi! vraiment, Mon-
» sieur... cette bonne nouvelle me fait ou-
» blier mes fatigues, et je vais l'apprendre
» à Madame. — Bon Dumont! — Ah!
» c'est que Madame vous aime tant! elle
» sera si aise de vous revoir... Elle me par-
» lait toujours de vous, Monsieur. Pourvu,
» me disait-elle, qu'il oublie cette... — Va-
» t'en, Dumont.—Oui, Monsieur, je pars. »
Dumont remonte en selle et s'éloigne.

Charles reste seul, indécis sur ce qu'il doit faire. Il tient la lettre à la main... il la relit. Il trouve que sa mère exagère les torts de Georgette; on aura trompé madame de Merville, on a calomnié Georgette. Sans doute elle a commis des fautes; mais elle se repent, elle est rentrée dans le sentier de la vertu, et certes elle ne s'en écartera plus.

Ce qui empêche surtout Charles de retourner au château, c'est cette phrase de la lettre dans laquelle on dit qu'on lui garde une épouse charmante. Le jeune homme, toujours épris de Georgette, trouve très-

mauvais que l'on songe à disposer de lui. D'après cela, il se décide à retourner à la ferme. Sans doute on ne pense plus à l'arrêter ! il va revoir Géorgette, il va juger si elle est bien corrigée, et alors... oh ! ma foi ! alors, il arrivera ce qu'il pourra ! un amoureux ne calcule pas si loin.

Baptiste, prévenu, ne demande pas mieux que de quitter un endroit où il s'ennuie, parce qu'il n'est pas amoureux. Charles paie généreusement les villageois qui lui ont donné un asile, et suivi de son petit jockey, il prend le chemin de la ferme.

Les voyageurs, après avoir fait galopper leurs chevaux le plus vite qu'ils ont pu, arrivent à la nuit tombante à Bondy. De là à la ferme il n'y a pas bien loin. On était à la fin de l'automne, le temps était sombre, et une pluie abondante avait transpercé les deux jeunes gens. Le pauvre Baptiste tremblait de froid sur son cheval, ses vêtements étaient imbibés d'eau; mais Charles n'avait voulu s'arrêter nulle part, tant il avait hâte d'arriver. Il cherche à ranimer le courage

de Baptiste. « Allons encore un moment, » et tu te réchaufferas à la ferme. — Ma » foi, Monsieur, vous n'êtes guère en » meilleur état que moi ; cette maudite pluie » qui gèle en tombant doit vous faire trem- » bler aussi !.... — Moi, Baptiste, je n'y » pense pas. — Vous êtes bien heureux, » Monsieur !... Ah ! mais j'oubliais que vous » êtes amoureux et que cela garantit du » froid ! — M. Baptiste plaisante. — Non, » Monsieur ; oh ! je ne suis pas en train de » rire, je vous assure. »

Tout en causant, les voyageurs sont arrivés dans la plaine où est située la ferme ; mais la nuit est obscure et la pluie continue à tomber.

« Baptiste, vois-tu de la lumière quelque part ? — Ah ! mon Dieu ! non, Monsieur ; » je ne vois rien du tout. — C'est singu- » lier !... nous devons cependant être tout » proche de la ferme. — Nous nous som- » mes peut-être perdus, Monsieur ?... — » Oh ! que non ! — Il ne manquerait plus » que cela pour nous achever ! — Malgré

» l'obscurité, je reconnaissce site... ce tronc
» d'arbre... la ferme doit être en face de
» nous... Avançons. »

Ils avançaient toujours, ne voyaient rien, et n'apercevaient aucune lumière. « C'est
» singulier, disait Charles !... — C'est désa-
» gréable, disait Baptiste. »

A force de tâtonner, Charles se trouve arrêté par un vieux pan de mur. « Baptiste,
» sens-tu quelque chose ? — Monsieur, je
» ne sens que la pluie qui me perce les os.
» — Nous sommes devant les débris d'une
» maison. — Vous croyez, Monsieur ?...
» — Tiens, suis-moi. »

Charles suit le mur qui le guide ; bientôt ils sont au milieu de décombres ; les chevaux, arrêtés par des amas de pierres, ne peuvent aller plus avant ; tout annonce qu'on est sur les débris d'une habitation. Charles est frappé d'une idée terrible : il examine avec effroi les ruines qui l'entourent. « C'est ici, s'écrie-t-il, c'est ici que
» s'élevait la ferme de Jean ; c'est ici que
» j'ai laissé Georgette... ô mon Dieu, a-t-elle

» péri victime de cet affreux désastre !
» — Quoi ! Monsieur, vous croyez que
» nous sommes à la ferme ? — Oui, Bap-
» tiste... c'est sur ses ruines que nous mar-
» chons ! — Ah ! mon Dieu ! Monsieur,
» qu'est-il donc arrivé pendant notre
» absence ? — Je l'ignore ! je ne sais
» quelle conjecture tirer de cet événe-
» ment !... Je n'ose me fixer à aucune idée !...
» toutes sont affreuses !... Ah ! Georgette ! et
» vous, bonne Thérèse, qu'êtes-vous deve-
» nues !.... Je suis anéanti, Baptiste !.... —
» Et moi, Monsieur, je suis pétrifié ! »

Tout entier à ses sombres pensées, crai-
gnant et désirant d'apprendre ce qui est
arrivé, Charles demeure immobile au mi-
lieu des ruines ; le froid, la fatigue, la
pluie qui tombe par torrens, rien ne peut
le tirer de ses sombres réflexions. Baptiste
soupire, n'ose parler et regarde son maître
dont l'état l'afflige. Cependant le petit bon-
homme trouve fort désagréable de passer
la nuit en plaine campagne par un temps
si affreux. Les débris de murailles qui les

entourent ne les garantissent pas de l'avresse ; leur situation devient trop pénible , Baptiste se décide à prendre un parti.

« Monsieur, est-ce que votre intention
» est de rester là ? — Où veux-tu que nous
» allions maintenant , mon pauvre Bap-
» tiste ?... — Ma foi, Monsieur , n'importe en
» quel endroit , nous y serons toujours
» mieux qu'ici. Nous ne pouvons passer la
» nuit au milieu de ces décombres ; d'ail-
» leurs , mon cher maître , qu'y gagnerez-
» vous ? Ce n'est pas en restant là que vous
» saurez ce que mademoiselle Georgette est
» devenue. Pourquoi vous abandonner à
» la douleur ? rien ne prouve qu'elle ait
» été enveloppée dans ce désastre, et peut-
» être nous donnera-t-on des renseigne-
» mens sur elle , dans le premier endroit
» où nous arrêterons. — Tu as raison , mon
» ami , tu me rends à l'espérance. Quittons
» ces lieux, jadis témoins de mon bonheur,
» et qui n'offrent plus que l'image de la
» destruction ! »

Baptiste ne se fait pas prier pour quitter

les ruines; il pousse son cheval, il trotte devant son maître et le guide dans la campagne. Mais, au milieu de la nuit, comment trouver un asile!... le ciel a pitié d'eux, il les dirige vers une lumière. Baptiste tressaille de plaisir en l'apercevant; il fait part à Charles de cette heureuse découverte. On presse les chevaux qui n'ont plus que la force d'aller jusqu'à une petite chaumière d'où partait la lumière, guide des voyageurs.

On frappe à la porte de la chaumière.
« Qui est là? » demande une voix grêle et tremblante. « — Ouvrez, par grâce, » répond Charles, « vous rendrez la vie à deux voyageurs qui sauront vous prouver leur reconnaissance. »

A peine a-t-il achevé de parler, qu'on ouvre une fenêtre; une femme paraît et s'écrie : « Il m'a semblé reconnaître cette voix... — Grand Dieu, » dit Charles, « c'est Ursule!... — Eh! c'est M. Charles!... attendez... attendez... je vas vous ouvrir. »

Ursule descend, Baptiste se félicite d'avoir trouvé un asile, Charles est vivement

agité : il va savoir ce qu'est devenue Georgette , il va la voir peut-être... Ursule paraît enfin ; elle embrasse Charles , et pendant que Baptiste attache les chevaux sous un hangar , la vieille fait entrer le jeune homme dans la chaumière. « Venez , » lui dit-elle , « venez voir ma pauvre maîtresse... Hélas ! je n'avais plus d'espoir qu'en vous !... mais j'étais ben sûre, moi , que vous reviendriez . »

Les paroles d'Ursule font pressentir à Charles une partie de son malheur : il suit la vieille en tremblant : ils entrent dans une petite chambre où , assise auprès d'un âtre à peine échauffé , Thérèse est occupée à filer. Elle se lève, court embrasser Charles en pleurant. Le jeune homme jette autour de lui des regards inquiets , mais en vain il cherche Georgette !... « Hélas ! » dit la fermière , qui devine sa pensée , « elle m'a encore abandonnée ! »

Charles est accablé , il n'a pas la force d'en demander davantage. « Tenez , Monsieur , » dit Ursule , « c'te demoiselle-là

» ne vaut pas la peine que l'on se chagrine
» pour elle comme vous le faites. Si vous
» l'aviez toujours aussi bien jugée que moi,
» vous n'y auriez pas été pris deux fois.
» C'qui est plus désolant dans tout ça , c'est
» l'incendie de la ferme , et c'est encore à
» mamzelle Georgette que nous devons ça ;
» car il semble qu'elle soit née pour faire
» le malheur de tout ce qui l'entoure !.. »

Ursule fait à Charles le récit de tout ce qui s'est passé depuis son départ. Nous savons qu'en montant en voiture avec notre héroïne , Lafleur avait remarqué les progrès du feu et s'était hâté de s'éloigner en voyant les suites de son imprudence.

Son artifice avait , en effet , causé tout le mal ; la mèche , qui devait faire partir les fusées , avait , sur son chemin , mis le feu au bois sec qui remplissait le bûcher; bientôt tout devint la proie des flammes. Les garçons de ferme , que le bruit de la détonation avait frappés de terreur , s'enfuyaient croyant avoir le diable à leurs trousses , et sans remarquer l'incendie qui

se communiquait à toutes les parties du bâtiment. En vain Ursule voulut les arrêter, en leur crient de venir au secours de leur pauvre maîtresse, les villageois étaient trop effrayés par l'explosion, qu'ils croyaient surnaturelle, pour écouter les cris d'Ursule. La pauvre servante retourne seule vers sa maîtresse, elle l'aide à se sauver de sa chambre que le feu commençait à atteindre. Les deux femmes appellent, courent dans la campagne; mais à minuit, dans un endroit éloigné de toute habitation, où trouver des secours!... Leurs cris sont inutiles, déjà il n'y a plus moyen d'arrêter les progrès du feu.

Voyant que c'est en vain qu'elle implore la Providence, la malheureuse Thérèse s'assied au pied d'un arbre en face de la ferme, et de là elle contemple les ravages de l'incendie, et voit disparaître en peu de temps, et sans pouvoir s'y opposer, l'asile où elle a passé une partie de son existence, où elle espérait trouver le repos dans sa vieillesse, et dont la perte va la réduire à la mendicité.

Le temps des moissons était passé : tous les greniers de la ferme étaient remplis de grains, et tout devint la proie des flammes. Il ne resta à la pauvre Thérèse que le souvenir du bien qu'elle avait fait ; triste ressource dans l'indigence ! car il ne faut jamais compter sur la reconnaissance de ceux qu'on a obligés.

Cependant, les habitans de Bondy étaient humains : en apprenant le malheur arrivé à la fermière, ils s'empressèrent de se cotiser pour lui procurer un asile et de quoi subsister. Les villageois trouvèrent au point du jour Thérèse assise près d'Ursule et contemplant d'un œil morne les débris de son habitation. La fermière reçut sans rougir les dons des paysans, leur conduite ne l'étonna pas : à leur place elle en eût fait autant.

Ursule ne voulut pas quitter sa pauvre maîtresse, et travailla sans relâche afin de l'aider. Pour Ursule, la reconnaissance était un plaisir.

Charles écoute, sans l'interrompre, le

récit de la bonne vieille ; il est accablé, il perd de nouveau toutes les illusions qui ont trompé son cœur. Mais bientôt il sort de cet état de stupeur ; la jalousie, le dépit, la fureur s'emparent de ses sens. Il jure de se venger de l'infidèle, il veut la poursuivre partout, lui reprocher son inconduite, ses désordres, et l'abandonner ensuite pour jamais ; mais il veut qu'elle sache qu'il la hait, qu'il la méprise autant qu'il l'avait aimée.

Le pauvre jeune homme n'était pas en état de supporter tant de secousses réitérées : la fatigue qu'il avait endurée, la nuit qu'il avait passée, entièrement exposé à l'orage, avaient enflammé son sang. Le jour même de son arrivée dans la chaumière de Thérèse, Charles, atteint d'une fièvre ardente, fut forcé de se mettre au lit, où une maladie grave, causée par la réunion des douleurs physiques et morales, ne tarda pas à mettre ses jours en danger.

Le délire le plus violent se manifesta. Thérèse et Ursule prodiguèrent au malade

les plus tendres soins. Baptiste courut au village chercher un médecin.

Mais, par malheur, le petit jockey ne sachant où s'adresser et impatient de procurer des secours à son maître, fut chez le barbier pour savoir la demeure d'un esculape. Ce barbier était aussi médecin, à ce qu'il croyait du moins, et il en savait assez dans le village, pour panser une blessure, faire une saignée, ordonner une tisane, arracher une dent, composer des pilules, et enterrer son malade tout comme un autre.

Le barbier, persuadé de son mérite, se garde bien d'enseigner au jockey où loge le médecin de l'endroit; il fait croire au petit bonhomme que c'est lui seul qui soigne dans tout l'arrondissement, et s'emparant aussitôt de ses lancettes, rasoirs, grattoirs et pilules (qui guérissent toutes les maladies), il suit Baptiste en l'assurant que bientôt la situation de son maître aura changé.

On arrive à la chaumière. Le barbier examine Charles, et déclare qu'il a trop de

sang ; que la violence de la fièvre est causée par l'oppression des organes ; que les fibres qui correspondent au cerveau sont tellement tendues , que la tête du malade est en danger de sauter ; qu'il y aurait frénésie , folie , hémorragie , si l'on n'y mettait ordre , et que , pour remédier à cela , il faut appliquer au malade soixante sanguines entre les cuisses et les reins.

Il faut dire que , pour le malheur de Charles , le barbier , dans son dernier voyage à Paris , avait fait une grande provision de sanguines , qu'il croyait placer avec bénéfice dans son endroit . Mais , malgré ses ordonnances , ses discours , et sa rhétorique , les villageois avaient une telle aversion pour les petites bêtes , qu'il ne put réussir à en vendre une seule . Il faut donc attribuer à cette cause l'empressement du barbier à placer sa marchandise sur le postérieur du premier étranger malade que la Providence lui envoyait .

Grâce à cet ingénieux remède , Charles n'eut bientôt plus la force de bouger ; à la

vérité, le délire l'avait quitté, et notre médecin faisait parade de son savoir.

« Mais, » disait Ursule au barbier, « ce jeune homme n'a plus que le souffle. — Eh! qu'est-ce que cela fait, si ce souffle est bon, s'il ne lui reste rien d'impur? — Mais, M. le docteur, il a perdu toutes ses forces! — Tant mieux, c'est que la fièvre l'a quitté. — A peine s'il peut parler!... si l'on entend sa voix!... — Bon, preuve que ses organes n'ont plus d'irritation. — Mais ses yeux sont éteints! — Bravo, c'est que la folie ne les anime plus.—Avec tout ça, il me semble qu'il n'est pas bien!... — Il est comme il doit être. — Il paraît n'avoir pas deux jours à vivre. — Je ne vous assure pas qu'il en revienne, mais il mourra entièrement guéri. — V'là une belle consolation! autant vaudrait qu'il vécût malade!.... — Qu'il vécût malade!... bonne femme!... que dites-vous là!... que deviendrait ma réputation!... mais rassurez-vous, ce jeune homme n'est pas encore mort, et nous

» lui appliquerons ce soir trois douzaines
» de sanguines au bas-ventre; si cela ne
» réussit pas, nous ferons usage des ven-
» toutes, c'est un remède nouveau fort à
» la mode. Je ne sais de quel pays cela
» nous vient, mais il faut convenir que cela
» est bien joli!... quarante pointes de lan-
» cettes qui vous entrent au même moment
» dans la chair et vous dessinent le corps de
» mille manières différentes! vous êtes tatoué
» comme un prince caraïbe! — Ah! mon
» Dieu!.... quarante blessures à la fois!....
» — Cela ne fait pas de mal. Je viens, d'ail-
» leurs, de composer moi-même l'instru-
» ment nécessaire avec tous les morceaux de
» rasoirs que j'ai pu réunir, et je ne serai pas
» fâché d'en faire l'essai sur mon malade. »

Pendant que Charles gisait mourant au fond d'une chaumière, sa famille se livrait à la joie. Dumont, en revenant au château, avait assuré à madame de Merville que sous peu de jours elle reverrait son fils, et que sa lettre avait produit tout l'effet qu'elle attendait.

« Que je vais être heureuse ! » dit madame de Merville ; « mon fils ne me quittera plus. Ma chère Alexandrine, tu vas voir mon Charles : tu jugeras qu'il est bien digne d'être aimé. »

Mademoiselle Alexandrine souriait, parce qu'on lui avait dit que M. Charles était fort joli garçon, et qu'à seize ans on tient à ces bagatelles-là.

Cette jeune personne était la future épouse dont madame de Merville avait parlé à son fils dans sa lettre. Alexandrine était la fille du voisin avec lequel M. de Merville passait une partie de son temps.

M. de Saint-Ursain était un bon homme ; il avait ce que beaucoup de gens n'ont pas, la complaisance d'écouter patiemment des choses qu'on lui avait déjà racontées, et qui ne l'intéressaient pas. M. de Merville, avec sa manière de voir, faisait souvent de longs discours sur la difficulté de trouver un second soi-même ; le voisin écoutait tranquillement le bavardage du marquis, et celui-ci ne pouvait plus se passer de M. de Saint-Ursain.

Mais mademoiselle Alexandrine, que n'amusaient pas les discours de M. de Merville, s'ennuyait dans le grand château de son père. A seize ans, être seule une grande partie du jour, cela est bien triste; heureusement pour la jeune personne que madame de Merville, découvrant les aimables qualités d'Alexandrine, pria son père de la lui confier pour quelque temps. Bientôt l'amitié la plus sincère réunit deux cœurs faits pour s'entendre.

Alexandrine avait tout ce qu'il faut pour charmer, et joignait aux dons de la nature les qualités du cœur. Charles ne devait pas demeurer insensible près de tant d'attraits: des yeux charmants dont l'éclat était tempéré par des cils d'ébène, une bouche gracieuse, des cheveux d'un blond cendré qui bouclaient naturellement sur un front majestueux, une taille agréable, des formes ravissantes, voilà quelle était Alexandrine, que madame de Merville brûlait du désir de nommer sa fille.

Mais notre jeune amoureux ne songeait

guère alors à se marier ; pâle et sans mouvement, il n'était plus que le fantôme de lui-même. Le fidèle Baptiste, assis à côté du lit de son maître, remarquait, en silence, le changement effrayant qui, depuis quelques jours, s'était opéré dans tous les traits de Charles. « Oh ! maudit médecin » de barbe !... » s'écriait par moment le petit jockey, « c'est toi qui, avec tes mau-dites sanguines, as mis mon maître dans » cet état !... Mais, prends garde !.... si » M. Charles meurt, je t'assomme. »

Dans ce moment, le barbier entre dans la chambre de son malade. Il s'approche du lit : « Comment va votre maître ? — Mal ! » — Voyons... Effectivement... le pouls a » de l'irritation, le teint est enflammé... il » y a pléthore ! le sang fait hématose... nous » allons appliquer les ventouses, et cela » sera fini. »

Baptiste, en entendant parler de ventouses, croit qu'il ne s'agit que de donner de l'air au malade, et ne s'y oppose pas. Mais, quand il voit le barbier tirer de sa poche

un long instrument enrichi de lames aiguës, et avec cette machine diabolique, se disposer à larder le corps de son malade, le petit jockey entré en fureur, et s'élance entre son maître et le barbier.

« Je n'ai pas besoin de votre aide, jeune homme, » dit tranquillement le barbier, se tournant sur l'intention de Baptiste.

— Mon aide !... Bien loin de vous aider, je vous défends de toucher mon pauvre maître avec votre machine infernale !

— Vous me défendez... vous !.... Petit ignare !... — Oui, moi ; vous voulez tuer mon maître ! — Imbécile !.... je vais le guérir, et pour cela le ventouiser. — Vous ne le ventousez pas. — Je le ventouserai ! »

Le barbier s'entête ; Baptiste ne quitte pas la place. Notre esculape, qui voit qu'il n'a qu'un adolescent à combattre, veut mettre le jockey à la porte ; mais Baptiste devient un lion ; il pousse le barbier si rudement qu'il l'envoie rouler contre un buffet ; la perruque du docteur s'accroche à un

saladier plein d'œufs, le saladier tombe, les œufs roulent et se cassent sur le nez, les yeux et les joues du docteur; il se relève furieux, la tête comme un enfant Jésus, et le visage comme une omelette.

Baptiste l'attendait de pied ferme, armé d'une cruche et d'un manche à balai. Le docteur se jette bravement sur son ennemi; celui-ci le rosse, le pousse, le bourre; et en le faisant reculer, le fait tomber dans le coffre où Ursule avait mis la provision de farine. Le barbier se débat, et bientôt, pousse des cris de fureur: la farine s'était collée sur les œufs, et avait formé une pâte sur le visage et les yeux de notre homme, qui ne voyait plus clair.

Baptiste, en ennemi généreux, retire son adversaire vaincu du coffre à la farine; il lui met dans la poche le prix de ses visites et de ses sangsues; puis le menant hors de la chaumière, il appelle un petit paysan, afin qu'il reconduise le barbier aveugle à sa demeure. Le pauvre barbier, honteux et confus, traverse le village avec sa crêpe

sur la figure, escorté par tous les manans du pays, en jurant, mais un peu tard, qu'il ne ventoussera plus personne.

Grâce à cet événement, le barbier ne revint pas à la chaumière, et abandonna son malade. La nature triompha des sanguines, et, après une longue convalescence, Charles recouvra la santé.

Charles avait passé deux mois dans la chaumière; ce ne fut qu'au bout de ce temps que ses forces lui permirent de la quitter.

Charles avait conservé de sa maladie une secrète mélancolie, qui annonçait que son cœur n'était pas aussi bien guéri que sa personne. Baptiste n'osait questionner son maître; cependant, en lui annonçant que tout était disposé pour leur départ, il lui rappela qu'on les attendait au château depuis long-temps. Charles ne répondit rien; il fit ses adieux à celles qui avaient eu pour lui les plus tendres soins, et força Thérèse d'accepter une bourse renfermant une somme assez forte pour la garantir de

la misère pendant le reste de ses jours.

Lorsqu'ils furent en pleine campagne, Baptiste fit trotter son cheval derrière celui de son maître, attendant, avec impatience, qu'il prît la route de la Lorraine; mais il fut bien déçu en voyant Charles tourner la bride, et se diriger vers Paris.

« Allons, » dit tout bas le petit jockey, « il n'y a plus d'espérance de le guérir, il est ensorcelé. »

FIN DU TOME SECOND.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP.	I. L'amant comme il y en a peu.	1
	II. Séjour à Paris.	10
	III. L'entrevue.	24
	IV. Retour à la ferme.	31
	V. Le Diable s'en mêle.	39
	VI. Portrait d'un homme du jour.	47
	VII. Lafleur fait des siennes.	69
	VIII. Le feu d'artifice.	80
	IX. Causons un peu.	92
	X. Pauvre Charles!	105

FIN DE LA TABLE.

43395169



